

LES FABULEUSES AVENTURES DE
SCHLOMO COHEN
LE MATHÉMATICIEN-DÉTECTIVE
Schlomo Cohen et les Maîtres-Criminels

13 août 2014

PROLOGUE

S'en revenant de France où il avait, quasiment de sa seule main, sauvé les vins de Bourgogne de la décadence alors qu'un audacieux malfrat avait entrepris de les empoisonner à l'essence de banane concentrée, Schlomo Cohen entra doucement dans son immeuble et entreprit plutôt de passer sans se faire remarquer devant la porte de l'appartement de sa mère Masha, situé un étage sous le sien. Seul le poids non négligeable de ses bagages l'empêchait d'aller jusqu'à se faufiler sur la pointe des pieds. Peine perdue, hélas !

– Schlomo mon fils est-ce toi que j'entends frapper ainsi à ma porte ? hurla Masha depuis son antre.

Ainsi interpellé, il leva les yeux au ciel, mais le Tout Puissant ne s'en émut nullement. Ferait-il mine de n'avoir rien entendu – après tout, il n'avait pas exactement frappé à la porte ? Il hésitait à commettre ce péché évident contre le 5ème commandement, et autres mitzvoth 209, 210, 211 dans la classification de Maïmonide – que son nom demeure à jamais ! – relatifs au respect des parents, quand la porte s'ouvrit. Masha le parcourut du regard inquisitorialement, les sourcils froncés.

– Oy ! Tu as maigri ! Tss, tss... Heureusement que je vais te soigner.

Il avait pris deux kilos au bas mot, sous l'influence d'un régime bourguignon très strict. Mais effectivement, stricto sensu, si l'on ne considérait que son poids kasher, sans doute la balance était-elle davantage dans l'autre sens.

– Mazel Tov, Masha ! Comment vas-tu ?

– Très bien. Rentre donc je t'ai préparé un petit repas je suis sûre que ça te fera beaucoup de bien. Et puis tu pourras tout me raconter de tes aventures. Nou... tu aurais quand même pu m'écrire...

Tels étaient à peu près les mots que Schlomo craignait d'entendre depuis qu'il avait quitté la propriété des Chevalley où il avait passé les quinze derniers jours en invité exceptionnel du premier congrès Bourbaki. Mais il ne pouvait décemment refuser. Masha le guida vers la salle à manger.

– Tu verras Schlomo je t'ai préparé un plat nouveau, je suis certaine que tu vas adorer, c'est une salade pleines de choses un peu mélangées, une idée que j'ai eu comme ça en relisant le "Guide des Égarés", comme il est dit : *il faut trouver pour cela les cendres de la vache rousse.*

Schlomo faillit s'évanouir en apercevant le saladier, qui avait l'aspect exact de ceux utilisés en Bourgogne pour une recette absolument identique (mis à part le jambon bien sûr). Cela ne faisait que confirmer ses soupçons. Car on se souvient qu'en France, il avait vu Masha arriver mystérieusement et séjourner quelques jours avec lui, avant de disparaître sans laisser

de traces le jour même où Schlomo avait démasqué l'assassin, laissant à chacun l'impression d'avoir été victime d'une hallucination collective. Toutefois, quantités d'interrogations étaient restées inexprimées. Schlomo, bien entendu, était le plus mal à l'aise, et cet accueil de Masha, décidément trop inspiré du chat et de la souris, confirmait ses soupçons et augmentait son angoisse. Car, de fait, aux temps antiques de Moïse – loué soit sa mémoire à jamais, – sa conduite en France lui aurait valu au mieux une sévère condamnation à mort, comme il est dit : *si un individu israélite mangeait de la viande cuite dans du lait [...] il mériterait la mort*. Sa mère savait-elle ? Si oui, pourquoi ces subtiles tortures mentales et non une farouche dénonciation suivie de décapitation ?

Schlomo mangea difficilement et ne respira qu'après avoir pu s'échapper. Dans son propre appartement, il déposa pêle-mêle ses affaires, puis s'en alla successivement dans ses deux bureaux.

Dans celui du mathématicien se trouvait un vaste courrier, consistant en une cinquantaine de cartes postales qui, mises en l'ordre, fournissaient une esquisse de preuve de ce théorème formidable de Hardy : $G(3) \leq 7!$ Toutes provenaient de Hardy lui-même qui ne communiquait guère autrement que par ce moyen. Mais Schlomo, aussi intense que soit son désir de connaître les astuces, et les subtiles combinaisons de sommes d'exponentielles mises au jour par Hardy – lui-même s'était cassé les dents sur la question, – dût remettre cet examen à plus tard et à regret. Le devoir lui commandait d'abord, les vacances terminées, de savoir si le détective privé Schlomo Cohen avait été sollicité, si des âmes angoissées requéraient cette aide si souvent cruciale. Aussi, il faut travailler pour vivre, ainsi que le Tout Puissant le fit savoir si vertement à l'Adam primordial, et si Masha ne pouvait plus acheter ses ouvrages kabbalistiques, elle deviendrait méchante voire hargneuse et à l'instant cela ne paraissait pas raisonnable.

À son grand étonnement, lui, le détective privé le plus prestigieux de Londres & environs, le découvreur de je ne sais combien d'assassins et de destructeurs en tout genre, lui, Schlomo Cohen, n'avait reçu en tout et pour tout qu'un dépliant publicitaire pour les vélos "Ride-it-yourself", une facture de 2£3p de son fournisseur de bonbons acidulés, et, quand même, tout juste une missive d'aspect prometteur. Alors il s'installa cependant confortablement dans son fauteuil ainsi qu'il est décrit dans "The Maltese Falcon", sortit sa bouteille de Single Malt, se leva, alla fermer le verrou (en haussant les épaules car les derniers déplacements de sa mère semblaient justifier un certain fatalisme en la matière), se rassit, et ouvrit la lettre.

Quelle désillusion ! Il s'attendait à être requis pour démêler quelque difficile écheveau de grande envergure, tel que celui qu'il avait si récemment trivialisé, et voilà qu'une Mrs Agatha Gregson l'enjoignait de venir sans tarder dans un trou du Sussex pour retrouver un portrait de son feu mari, que Schlomo estima à la volée à environ 1£, à cause du cadre. Décidant que décidément la publicité que lui faisait parfois ses clients était en vérité une plaie comparable à la troisième qui affligea les égyptiens quand ils voulurent jouer au plus fin avec le vieux Moïse – que le nom du Maître demeure à jamais, – il grommela quelques instants force mots amers invoquant à l'encontre de cette Mrs Gregson une part non négligeable des autres plaies de la série. Ce faisant, il écrivit rapidement une réponse laconique où il conseillait simplement de faire arrêter le majordome (sans doute un vénérable serviteur présent aux côtés de la famille

depuis des millénaires), de le soumettre à la question sans répit, et de lui (Schlomo) expédier subséquemment 200£. En petites coupures. Puis formule de politesse, etc...

Ceci le ragaillardit quelque peu, tant et si bien d'ailleurs qu'il alla aussitôt poster cette lettre lui-même.

Le lendemain était jeudi et le surlendemain vendredi. Schlomo Cohen occupa l'essentiel de ces deux jours à dormir. Puis vint le Saint Shabbat. Comme d'habitude, il devait le passer chez Masha. Ce n'était jamais fort réjouissant mais il emmena avec lui un papier de Hilbert et se promit de ne se rendre compte de rien de suspect. Ainsi passèrent les derniers instants précédant son intervention dans la mystérieuse affaire de Ridley Court et l'épisode tragique aux conséquences funestes du python bleu.

PREMIÈRE PARTIE

LONDRES

CHAPITRE 1

L'INSPECTEUR FORD A UNE AFFAIRE

Quand la grande aiguille parcourut lentement le dernier quart du cercle, puis passa au zénith, et davantage quand la petite avança dans un audible déclic avant d'être de nouveau immobile, la joie inonda le cœur de Schlomo Cohen, car à cette heure précise, par l'autorité des autorités rabbiniques et des trois étoiles, le saint Shabbat était terminé.

– Bonne semaine maman ! souhaita-t-il joyeusement.

À chaque Shabbat il en était ainsi, sauf un certain soir où quelque obscure force surnaturelle avait provoqué une panne de l'horloge. Alors Masha Cohen avait retenu Schlomo un jour encore, arguant de l'impossibilité de juger à la main de la fin du Shabbat, puisqu'elle avait fermé les fenêtres. Il avait été miséricordieusement sauvé du syndrome du zoo (*As the Lion in our teargarten remembers the nenuphars of his Nile*) par une visite de Mme Goldman – louée soit-elle ! – qui venait présenter son neveu des USA à Masha. Jamais Schlomo n'avait éprouvé tant de sympathie pour cette réplique parfaite de sa propre mère. Depuis, il bichonnait l'horloge et avait acquis un excellent chronomètre suisse.

– Toi aussi mon fils, que cette nouvelle semaine te soit bénéfique ! répondit Masha, sa voix laissant filtrer le regret que Shabbat ne dure qu'une journée.

Elle est en train de souhaiter la mort d'un homme ou, à tout le moins, sa ruine, ne put s'empêcher de penser Schlomo Cohen. Souvent il s'interrogeait ainsi sur ces paradoxes inhérents à sa profession, et à son adéquation aux principes de la Torah. Sans nul doute, des carrières telles que celles de cordonnier, boucher rituel, ou magnat de la presse, auraient été préférables de ce point de vue. Mais enfin, de tout temps il y avait eu des voleurs, des escrocs et parfois même – Dieu nous pardonne nos péchés – des meurtriers juifs, et les commandements l'attestaient, ainsi qu'il est dit : [II] emploiera toutes sortes de ruses et fera des recherches pour connaître le meurtrier. Alors si le Tout Puissant permettait cela, sans nul doute il était bon qu'il existe des détectives juifs, et tel était Schlomo.

Sans trop tarder, sur un ultime baiser à la mezouzah, Schlomo ouvrit la porte pour rentrer chez lui. Et là, allongé contre la balustrade, assoupi dans une position certainement inconfortable et néfaste au bien être de sa colonne vertébrale, un homme semblait assoupi.

– Oy ! Masha ! L'inspecteur Ford ! Je l'avais complètement oublié ! s'écria Schlomo, se remémorant le coup de sonnette virulent qui avait retenti dans l'appartement de sa mère quelques heures auparavant, en plein repas.

“Qui est-ce ?”, avait demandé Masha, pâlisant soudain, car depuis sa jeunesse elle craig-

nait les pogroms des féroces cosaques, qu'elle n'avait jamais connus elle-même – Dieu nous protège – mais dont les récits horribles et terrifiants avaient peuplé son enfance polonaise jusqu'à son immigration en Angleterre dans ce douillet appartement londonien.

– Les cosaques ne se donneraient pas la peine de sonner, la rassura Schlomo, qui n'ignorait pas ses craintes.

– Qui sait... Peut-être est-ce un piège ?

Une voix forte se fit alors entendre depuis la lourde porte de bois triplement verrouillée. Et la voix parlait anglais et disait : “Schlomo ? Tu es là ? Ouvre, je suis assez fatigué comme ça !”

– Oy ! L'ange Doumah vient te chercher ! murmura Masha, pâissant encore et agrippant le bras de son fils. Attend Schlomo, n'y va pas, je vais lui parler. Au nom de ton père – qu'il intercède pour nous –, il t'accordera quelques années de plus.

– Allons maman ! L'ange Doumah parle hébreu et c'est là la voix de l'inspecteur Ford. Ne t'inquiète pas, j'y vais.

Il entreprit de faire rasseoir sa mère, puis se dirigea sans hâte vers la porte d'où les appels se faisaient pressants. Il s'apprêtait à ouvrir quand Masha bondit :

– Arrête Schlomo ! L'inspecteur Ford est un démon de l'Enfer venu te faire travailler pendant Shabbat ! Arrête ! Un geste de plus et tu perds ce monde et l'autre ! Arrête, ou tu n'es plus mon fils !

– I beg your pardon ?

– S'il entre ici ou même te parle de ses histoires impures et que ton esprit se perde dans la pensée, alors ce sera du travail et tu seras perdu !

– Nou... il y a du vrai dans ce que tu dis.

Schlomo réfléchit quelques instants. Derrière la porte, le visiteur commençait à s'impatienter et à s'époumoner sérieusement. Il tambourinait même maintenant. Mais Masha avait raison. Il ne pouvait rien citer du Talmud entier pour justifier une telle transgression du Shabbat. Non que cela l'aurait arrêté si Masha avait été absente, mais pas en sa présence. Il regretta une nouvelle fois l'imprudence des docteurs et des sages qui leur avait fait omettre une chose aussi importante qu'un Joker, ou Matto, dans les commentaires. Le monde est mal fait, décidément... Cependant, il pensa qu'il restait une petite chance.

– Inspecteur, dit-il, criez moins fort s'il vous plaît je suis juste derrière la porte. Est-ce que par hasard vous désirez me voir pour une question de vie ou de mort ?

– Euh... oui... non... pas vraiment... il est déjà mort, alors...

– Dans ce cas je suis désolé mais je ne peux rien pour vous maintenant. Pas avant neuf heures sept minutes. Et trois secondes, merci Masha. Vous pouvez attendre. Dehors, je veux dire. Installez vous confortablement, je suis à vous dès que possible. À tout à l'heure.

C'était là l'incident que Schlomo avait oublié avec sa distraction coutumière. Enfin, il était possible de reprendre la discussion de façon plus constructive.

– Mazel Tov inspecteur ! lança-t-il joyeusement en le relevant et en le réveillant par la même occasion sans grand ménagement.

Il lui fit servir un petit verre de vin rouge ramené de Bourgogne et le fit monter, éternuant et trébuchant, dans son bureau. Celui du détective privé.

– Nou... Racontez moi tout... Heureux de vous revoir à propos... Ça faisait longtemps.

L'inspecteur Ford, homme grand, fort, musclé, vif et décidé dans les limites du règlement intérieur (très strict) de Scotland Yard, était l'un des limiers vedette de cet efficace organisme, même si régulièrement Schlomo Cohen s'avérait plus subtil et raisonnait plus finement que lui, sans pour autant aller plus loin en matière de commentaires que quelques citations du Talmud ou, suivant son goût du moment, du poète Burns ou de Dashiell Hammett.

D'un dernier éternuement étouffé, Ford se releva et parla enfin.

– Schlomo ! Quand même ! Tu aurais pu...

– Non.

– Non ?...

– Non.

– Well... bon...

– Mais dites-moi plutôt ce qui vous amène, inspecteur.

– Un meurtre a eu lieu ce matin à Ridley Court, London W3, dans la demeure de Lord Paley, douzième du nom, et...

– Une relation de Raymond Paley, le mathématicien fameux ? Peut-être est-ce lui – Dieu nous protège ! – la victime !

– Quoi ! Ah ! Tss ! Quelle idée grotesque ! Comment veux-tu que je le sache ! C'est le fils Paley qui a été assassiné. Et sa sœur, Miss Paley...

– J'aurais deviné le nom...

– Flûte ! Enfin, son père l'a retrouvée assommée à proximité du corps de son frère Rodney. Une sale affaire...

– Nou, je suppose... Et la mère ?

– Mrs Paley mère est décédée depuis de nombreuses années.

– Ah ? Quel dommage... Et à part ça ?

– Lord Paley, douzième du nom, est un homme influent, et la gravité particulière de cette affaire...

– Nou, bien sûr, bien sûr... Mais pourquoi le Yard vient-il après neuf heures me raconter tout ça à moi ?

– Après neuf heures ! C'est trop fort ! Je...

L'inspecteur Ford s'étouffa encore quelque peu et Schlomo s'en vint lui taper le dos vigoureusement.

– Nou... du calme... Enfin, vous n'avez pas déjà jeté l'éponge dans cette affaire ! Si tôt.

De nouveau Ford faillit tourner de l'œil, et en se calmant difficilement il se dit que les français avaient eu un effet amplificateur très net de certains défauts de Schlomo Cohen. Mais il fallait bien que cela cesse un jour, et de fait il put bientôt reprendre la parole. Il expliqua cette étrange chose :

– Ma foi, Miss Paley n'a pas pu nous dire grand chose pour aider à la découverte de son agresseur, mais il y a un détail fort révélateur. Entre elle et son frère, on a découvert un plat à tarte et, chose plus remarquable encore, un plat à tarte bleu...

– Deux plats à tarte donc ?

– Non ! Bien sûr que non ! Un seul, mais bleu. C'est quand même bizarre, non ?

– *Si l’œil pouvait voir...*

– Je sais ! Je la connais ! Talmud, Berakhot, 8. Mais je peux continuer peut-être ?

– Faites, inspecteur, faites, dit Schlomo vexé mais philosophe, car cela devait bien arriver un jour et il fallait bien avouer que cette citation était l’une de ses anciennes favorites et sans doute un peu trop répétées.

– Donc naturellement dès que j’ai entendu parler de ce plat à tarte, et que j’ai vu sur place qu’il n’y avait comme qui dirait pas beaucoup d’autres indices, je me suis dit : voilà une affaire qui intéresserait Schlomo !

– Et vous êtes venu ici aussitôt ? Nou... je vous approuve.

– Non, pas du tout.

Une seconde fois, Schlomo se trouva vexé. L’aventure semblait mal commencer.

– Alors quoi ? lança-t-il un tantinet agressivement.

– Et bien voilà : après les premières constatations sur place réglementaires, et ensuite après le repas de midi – car le forfait fut découvert aux environs de 10h du matin –, et ensuite après la digestion, je me suis mis à penser à tout ça. Et puis après les interrogatoires, et quand est venu le moment de rentrer au Yard, et après le au bureau, tout ceci me titillait l’esprit. Un inspecteur du Yard ne s’arrête pas de penser parce que l’heure est venue de regagner sa maison. Bon ; alors, en passant par le Strand, je longeais Marks & Spencer, et dans la vitrine, qu’est-ce que j’aperçois ? Tout un tas de plats à tarte multicolores ! Pouvait-ce être une coïncidence ? En tout cas, je me précipite à l’intérieur, et je demande à parler au directeur et bon, au bout d’un moment, j’apprend que c’est la dernière mode de Paris, mais que la vente ne commence que le lendemain, et qu’ils ont ces trucs en exclusivité dans tout Londres... Étrange, non ? Par hasard, je découvre que le fils du directeur connaissait la victime, je l’interroge aussitôt. Par malchance, il a un alibi...

– Belle mentalité.

– Pardon ?

– Non, rien, rien.

– Je peux continuer alors ? Bon. Donc, cela ne laisse pas de m’intriguer, d’autant que j’apprends finalement que ces fameux plats se font de toutes les couleurs sauf en bleu, pour une louche raison d’allergie, quelque chose de pas clair, mais bon bref, le fait est là : qu’est-ce que cela signifie ? Et je repense que c’est peut-être quelque chose qui t’intéresse, toi et tes histoires folkloriques...

– Nou... si vous tenez à conserver apparence humaine, je ne dirais pas dans cette maison que le Talmud est un recueil d’histoires folkloriques.

– Zut ! Je suis fatigué et je me demande un peu ce que je fous là. Ça t’intéresse ?

– Oui.

– Bien. Dans ce cas je serai ici demain matin à dix heures avant de retourner chez Lord Paley, douzième du nom.

Et l’inspecteur Ford s’en alla sans laisser à Schlomo le temps de réagir. “Comme dirait le Barde Immortel...”, commença-t-il, mais il s’arrêta là, stupéfait, incrédule : pour la première fois, il ne pouvait retrouver une citation convenable. Vexé une troisième fois, il relut les tragédies durant la nuit, sans résultat. Au petit matin, il choisit de dormir quelques instants.

Presque aussitôt, sa mère le réveilla pour lui amener un verre de jus d'orange, lui dit : "Tu as vraiment mauvaise mine mais tu vois que je vais te soigner mon Schlomo", lui pourrit l'existence pendant une demi-heure et descendit enfin préparer un gâteau pour les Goldstein qui devaient passer dans l'après-midi. Schlomo hésita quelques instants sur la position puis se laissa tomber sur son lit sans plus de détails, et recommença à dormir.

Aussitôt l'inspecteur Ford entra en force dans l'appartement et lui déclara que, Lord Paley ayant un rendez-vous très important un peu plus tard, douzième du nom, il allait l'interroger tout de suite, et que s'il voulait en profiter il fallait qu'il se dépêche. Malgré un faible vestige de conscience lui commandant de dormir d'abord, Schlomo se leva et s'habilla. Quelques minutes plus tard, une voiture du Yard les emmenait rapidement et sûrement vers Ridley Court, London W3. Schlomo avait pendant le trajet appliqué la descente infinie à l'équation diophantienne $y^3 = 2z^3 + (z + 1)(y - 1)$, suggérée par le numéro du véhicule, concluant à sa grande satisfaction à l'absence de solution. Il communiqua ce résultat à l'inspecteur.

- Il n'y a pas de solution.
- Pardon ?
- $y^3 = 2z^3 + (z + 1)(y - 1)$.

Ford haussa les épaules. Bientôt ils arrivèrent devant la maison et descendirent. Schlomo fermait la porte quand le conducteur se pencha par la fenêtre et lui dit :

- Pardon monsieur mais avec $y = 4$ et $z = 3$, ça marche.

Et il s'en alla se garer plus loin, laissant Schlomo un tantinet éberlué et cette fois plus que moyennement agacé car ce bougre avait bel et bien raison. Il interpella Ford.

- Qui est cet homme ?
- Comment veux-tu que je le sache ! Mais dépêchons-nous un peu, nous sommes en retard.

Ils parcoururent au pas de charge la vaste allée bordée de haies somptueuses menant vers la porte d'entrée, majestueuse, bien que d'un goût exécrable, qui donnait (ou interdisait ?) accès à cette considérable habitation dont la largeur et la hauteur semblaient conspirer simultanément à signifier aux visiteurs égarés là par mégarde, "Eh, p'tits gars, vous savez à qui vous avez affaire ?" Et le majordome antédiluvien qui ouvrit, d'ailleurs, était lui aussi au courant du truc.

- Qui êtes-vous messieurs et que venez-vous faire en cette demeure frappée par un malheur dépassant le pouvoir des mots ?

- Je suis l'inspecteur Ford de Scotland Yard. J'ai un rendez-vous avec Sir Paley.

- Lord Paley, je vous prie, répondit imperturbablement le majordome, accentuant fortement la syllabe clinquante. Il ne m'a pas prévenu. Je vais me renseigner. Veuillez attendre.

Il commença à reculer lentement, puis se retourna et avança de quelques (petits) pas, se retourna encore pour vérifier qu'ils n'étaient pas entrés, et bon an mal an n'était plus qu'à dix mètres de la porte à l'autre fond du hall d'entrée, quand celle-ci s'ouvrit brusquement, et une jeune femme vêtue de noir apparut.

- Que se passe-t-il, Simmons ? demanda-t-elle à la momie.
- Miss Paley ! lança l'inspecteur Ford.
- Vous connaissez ces... ? murmura Simmons.

Tout ce brouhaha et cet enchevêtrement d'affirmations et de questions se démêla lente-

ment. Ford et Schlomo, par l'intermédiaire de Miss Paley, furent admis dans la propriété. Simmons, néanmoins, avait seulement conclu de cet échange que Miss Paley était passée à l'ennemi, et qu'il restait seul fidèle et loyal à bord ; et il avait préféré jouer au plus fin en leur laissant croire qu'ils avaient réussi à le berner, tandis que réellement il en profiterait pour les surveiller en coin et préparer sa contre-attaque.

Passant cependant sans dommage l'entrée puis une espèce d'antichambre, toutes deux ornées jusqu'à plus soif de portraits qui rappelèrent irrésistiblement à Schlomo sa dame du Sussex, ils furent dirigés par Miss Paley vers le bureau de son père.

– Il faut excuser Simmons, dit-elle, il est très fidèle.

– Bien sûr, bien sûr.

Schlomo faillit ouvrir la bouche mais pour la seconde fois, à sa stupéfaction, nulle apte citation du Talmud ne jaillit de sa mémoire pour mettre en lumière l'inexorable répétition du temps et des idées. Et avant qu'il ait pu y réfléchir, ils entrèrent et se trouvèrent en présence de Lord Paley.

C'était un anglais, un Lord anglais, un Lord anglais essentiellement victorien, aux favoris un peu plus longs que la moyenne de ses collègues, ce qui était son excentricité, juste suffisante pour qu'il s'en vantât, assez insignifiante pour passer totalement inaperçue chez ses contemporains, pour qui c'était plutôt les favoris eux-mêmes qui le cataloguaient dans la rubrique des vieilleries. Et que dire de plus pour le décrire ?

– Voilà l'inspecteur Ford de Scotland Yard et l'un de ses hommes, dit Miss Paley.

– Reste, Suzanne, lui intima son père alors qu'elle faisait mine de repartir. Tu seras peut-être utile.

– Peut-être, confirma Ford. Mais je dois mentionner que monsieur n'est pas un de mes hommes.

– Que fait-il ici alors ? lança Lord Paley. Qui est-ce ?

– Il s'agit de monsieur Schlomo Cohen, le ... hum... meilleur détective privé de Londres.

– Détective privé ? Que vient faire ici dans ma maison un détective privé ? Le Yard a-t-il maintenant besoin de sous-traiter ses enquêtes à des sous-fifres cosmopolites, qui peuvent ainsi espionner les bonnes familles anglaises pour la Reine sait quel fourbe dessein !

– Non, non, mais rappelez-vous que vous aviez mentionné votre volonté de ne négliger aucun effort pour découvrir l'assassin de votre fils, et mon ami Schlomo est extrêmement capable et...

– Il est meilleur que vous ? interrompit violemment Paley.

– Euh... je ne...

– Sinon, quel intérêt ? Inspecteur Ford, je ne vous cacherai pas que ceci m'étonne de vous. Je me demande ce qu'en penserait Lord Chistewich, le ministre de l'Intérieur, que je dois justement voir ce soir à mon club.

– Sir William ? Nou, transmettez-lui mes salutations, ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu.

– Vous... vous connaissez Lord Chistewich, onzième du nom, descendant d'Edward IV ? demanda incrédule le terrible Lord Paley à l'intention de Schlomo.

– Nou... Pas aussi bien que le petit nabot chauve des affaires étrangères, mais quand

même mieux que le Pape de Rome.

Lord Paley resta coi, fixant Schlomo de son monocle, et apparemment sans trop savoir que penser. Un silence pesant s'établit, chacun décidant soudain de contempler un point éloigné du regard des autres présents. Les yeux de Miss Paley pourtant passaient de l'un à l'autre, et rencontrèrent ceux de Schlomo, alors inexpressifs. Il demanda alors.

– J'y pense comme ça, mais êtes-vous liés de quelque façon à la famille de Raymond Paley, le mathématicien fameux ?

Cette question eut un effet remarquable. Lord Paley tressaillit dans son fauteuil, renifla puissamment à la mention du nom, et se plongea sans hésiter dans l'étude de sa boîte de cigare. "Schlomo", cria l'inspecteur Ford levant les yeux au ciel, "un peu de dignité!"

– Cousin Raymond! Vous connaissez cousin Raymond? s'exclama par contre Suzanne Paley, presque rieuse, les yeux brusquement élargis par une ombre de joie.

– Gasp..., laissa échapper l'inspecteur, essentiellement ratatiné à l'état de patate naine par cet événement inédit, qui brisait une tradition apparemment solide de coups d'épée dans l'eau.

– Nou, je discutais avec lui il n'y a pas deux mois de cela de formes cubiques rationnelles en trente-deux variables. J'espère le revoir bientôt chez Hardy à Cambridge. Un type bougrement sympathique, non ?

Suzanne Paley semblait sur le point de renchérir largement en ce sens, mais son père ne lui en laissa pas le temps.

– Zut! Il me semble que le moment est particulièrement mal venu pour de tels rires! On ne va pas venir me faire débarquer ici ce dangereux fumiste de Raymond, même par allusions! Nous avons à faire, inspecteur, et toi, Suzanne, dois-je te rappeler déjà que tu es en deuil de ton frère? Quand à votre ami, Ford, je répète ce que j'ai déjà dit...

– Si vous ne l'aviez pas déjà dit, ce serait à peine une répétition, n'est-ce pas? observa finement Schlomo, tout sourire.

– À savoir, reprit Lord Paley en lui jetant un regard fulgurant mais en parvenant à ne pas éclater, que je n'ai nullement l'intention d'engager un quelconque... un...

– Détective privé ?

– Dans cette affaire! tonna-t-il enfin. Votre ami peut donc rentrer chez lui, et vaquer à ses occupations sans doute nombreuses.

– Pas du tout.

– Mais c'est un ami de Raymond!

– Ce ne serait, ma chère fille, qu'une raison supplémentaire de ne pas lui faire confiance, répliqua Lord Paley d'un ton franchement acide, se levant de plus en plus de son fauteuil devant cette suggestion manifeste de rébellion familiale. L'inspecteur Ford se chargera de cette affaire, et personne d'autre, est-ce bien compris ?

– Mais c'est juste un flic pourri à la solde de la bourgeoisie! s'écria alors Suzanne Paley, sur le ton poignant d'un cri du cœur longtemps resté étouffé.

L'inspecteur Ford faillit s'étrangler tout net face à cette attaque inattendue. Paley Senior s'écarlata en un instant et leva le bras droit, la paume étendue comme pour une gifle. Schlomo jeta un coup d'œil rapide et amusé vers Miss Paley, qui maintenant se mordait les lèvres,

portait une main à sa bouche. Elle aussi tournait au pourpre.

– Nou, nou, inutile de s'énerver. Vous n'avez pas besoin de m'engager monsieur Paley.

– Ah! Enfin une parole sage! Euh, Lord Paley, aussi, s'il vous plaît.

– Hmm? Non, inutile. Je me range cette fois sans hésitation sous la bannière du Yard, et je me ferai un plaisir d'assister l'inspecteur Ford dans cette affaire.

– Sale affaire...

– Précisément. Là par exemple, pendant qu'il va interroger Lord Paley et qui sait qui encore, je vais voir les lieux du crime et interroger sa fille. Bonne idée, non?

Clic, clac, porte ouverte, porte fermée, et Schlomo disparut en un instant avec Suzanne Paley, laissant seuls et stupéfaits Ford et Paley le Vieux, qui se précipita vers la sonnette en se laissant aller à émettre quelques phrases assez vives comparant défavorablement Schlomo à un indigne rejeton d'une espèce d'insectes particulièrement répugnante.

– Calmez-vous, Lord Paley, calmez-vous! Je m'occuperai de cela plus tard, laissez-moi faire et venons-en enfin au fait. Nous perdons un temps peut-être précieux. L'heure du lunch n'est déjà plus très loin.

Cela sembla calmer son interlocuteur.

– Tschaaa! D'accord, alors interrogez, bon sang, interrogez!

– Du calme et de la méthode. Ceci ne s'improvise pas. D'abord, les serviteurs. Peut-être depuis hier, une bonne nuit de sommeil aidant, ont-ils recouvré la mémoire de quelque détail révélateur?

L'inspecteur Ford s'installa confortablement dans son fauteuil, souriant et apparemment enchanté à l'idée de se livrer à l'interrogatoire renouvelé et répété de l'ensemble des créatures vivantes de la maison y compris le chien et le perroquet. Et cela sans précipitation funeste ni improvisation brillante mais malvenue, dans les règles solennelles de l'art, telles qu'elles sont rapportées depuis la nuit des Temps Modernes dans la Bible de ces lieux : "You wouldn't lie to a Yard inspector, would you?" Car il est des pays où le poids des traditions menace de provoquer l'effondrement de l'édifice impressionnant des coutumes poussiéreuses.

CHAPITRE 2

SCHLOMO ENQUÊTE

Après avoir relevé et remis d'aplomb Simmons que sa magistrale sortie avait quelque peu assommé, Schlomo pria Suzanne Paley de le diriger illico vers l'endroit fatal. Ils montèrent au premier étage par le vaste escalier, acheté sans doute aux enchères publiques pour une poignée de pain lors de la démolition d'un opéra allemand, empruntèrent un couloir et s'arrêtèrent là.

– C'était là. Rodney était là, et moi, là-bas.

Mais Schlomo n'écoutait pas vraiment et paraissait plutôt penser à autre chose.

– *The Grand Unified Anarchist Federation of London ?* demanda-t-il en se retournant brusquement.

– Pardon ?

– Ou bien *The English Further Left Association ?* Non plus ? Alors, *The Jolly Friends of Comrade Trotsky ? Popular Movement of the Inexorable Defenders of Pablo Picasso and the People ?*

– Ah ! Non, non... *The Wimbledon Progressive Theoretical Socialists Club.*

– Bien sûr ! Je m'attendais à quelque chose comme ça.

– Vous voulez un exemplaire de notre journal satirique pamphlétaire, "The Kick in the Pants" ? On l'imprime sous le manteau !

– Non merci, je peux en avoir gratuitement en demandant à Scotland Yard. Est-ce que votre frère faisait aussi dans le gauchisme théorique ?

– Oh non ! Papa ne l'a pas laissé... pardon, ne l'avait pas laissé deux... deux secondes tout seul tant qu'il n'était pas certain qu'il n'avait pas été volé, et que c'était vraiment une copie conforme. Mais il ne s'est jamais occupé de moi ; tant que je n'étais pas arrêté par les flics – mort aux vaches !... Alors, je me débrouille pour m'occuper toute seule. Vous n'allez pas le lui dire, hein ?

– Il ne me croirait jamais. Il faudra que je vous présente quelques uns de mes amis, vous vous entendriez. Philip P. Mark, Dominic "Duke" Lanarcho...

– Pas LE Philip P. Mark, auteur de : "Matching the Bourgeois with the Lampost" et de "Don't believe all the Bourgeois tell you about Wine and Salad" ?

– Si, si. Mais ne le dites pas à ma mère, elle est persuadée que c'est un gentleman respectable.

– D'accord, donnant, donnant. Tope là, camarade ?

– Pardon ?

– Vous êtes un peu vieux jeu quand même. Enfin bon. Après mon père et mon frère... Mais ne restons pas là, venez donc plutôt dans ma chambre.

Ce qui arriva.

La chambre de Suzanne Paley n'aurait pas, à elle seule, suffi à dévoiler sa nature profonde de révolutionnaire ardente, mais semblait bien plutôt respirer du sol au plafond et d'est en ouest une exemplaire convenance bourgeoise anglaise conservatrice. Et, d'ailleurs, l'odeur en était presque suffocante. En apparence également, les livres installés sur les étagères auraient reçu l'approbation du plus austère censeur de l'Église Anglicane et du Foreign Office. Décidément, on ne peut plus guère se fier aux jeunes filles modernes, dirait un amateur de clichés. Seul point remarquable, en tout cas pour Schlomo qui le scruta attentivement quelques instants, un dessin au pastel, en noir et blanc, de petit format, représentant un astronome les yeux levés vers le ciel, entourant de la main droite un globe terrestre placé sur son bureau. À y bien regarder, il apparaissant cependant que ledit globe était en réalité beaucoup trop loin pour que l'astronome puisse le saisir ainsi. Donc le bras surgissant de l'extrémité gauche du tableau, agrippant la rotondité, devait en vérité appartenir à un rusé scélérat, un Arsène Lupin quelconque, occupé à subrepticement déposséder l'astronome de sa sphère. Allégorie du proverbe bien connu : *Si tu tiens à ton globe terrestre, ne regarde pas les étoiles ?* Expression subtile d'une sourde angoisse métaphysique ? À moins évidemment, hypothèse la plus simple, que le dessinateur ne soit tout simplement pas très doué pour les proportions.

– Vous regardez mon “Astronome au bras long” ? Pas mal, non, en dehors du fait qu'il est un peu défiguré, le pauvre ?

– Nou... c'est vrai... Qui est l'auteur ?

– Un ami. Un type extrêmement sympathique. Il peint, dessine, et pourtant il est physicien dans le civil. Je vous le présenterai un de ces jours.

– Pfui... Très peu pour moi... Beurk... Pour ne pas dire plus.

– Pardon ?

– Ne mentionnez pas ce genre de discipline contre-nature en ma présence. J'en ai la chair de poule.

– Ah bon. Pourtant, les détectives aiment bien les expériences non ? Sherlock Holmes et tout ça.

– Mais voyez-vous je ne pratique pas ce métier par vocation. Ma vocation authentique est mathématique. Et les mathématiciens n'aiment pas les physiciens (que leurs noms soient effacés à jamais !) Parlons d'autre chose. Par exemple, racontez-moi ce qui s'est passé hier. Quand même. Ça pourra être utile. On ne peut pas compter sur Ford, alors autant que je m'y mette. Il est gentil, mais bon. Allez-y.

– Oui, oui... Euh... Et bien, vers 10h du matin, j'étais ici en train de... hum... de rédiger un article pour le journal.

– À quel sujet ?

– La dernière grève des majordomes. Un sujet important, parce que si nous parvenons à en syndiquer suffisamment et à coordonner leur action – pour l'instant, les majordomes léninistes

ne s'entendent pas du tout avec les trotskistes et ils se tirent dessus avec les staliniens qui les haïssent tous –, nous pourrions un jour virtuellement annihiler le *five o'clock tea* de la moitié du parlement ! Vous imaginez ?

– Sans peine, mais continuez donc.

– D'accord. J'étais très excitée parce que j'arrivais à un passage stigmatisant l'attitude de certains lords réactionnaires qui n'hésitent pas à saisir tout les prétextes pour prendre leur thé à l'extérieur afin de se libérer de l'emprise tyrannique juste et populaire de leur majordome, et ... Ah, ah, il faudra que je vous lise ce passage, c'était de l'ironie, de l'ironie mordante, oui, mordante... Mais c'est vrai que c'est à cet instant que j'ai entendu ce bruit dans le couloir, et le coup de feu, et j'ai eu peur que ce soit une descente de la police, ou une attaque d'un groupe fascisant, par exemple une action de représailles des Black Shorts après notre action réussie au lance-flammes – ah ! les lance-flammes russes ! – contre leur club. Enfin, j'ai lancé mon papier au feu. Et maintenant bien sûr j'ai oublié ce que j'avais écrit... c'est bête, non ?

– Ça arrive à des gens très bien. Je pourrai vous raconter l'histoire de ma preuve de $g(12) \leq 3923$ que j'ai avalée précipitamment pendant Shabbat parce que ma mère est venue me déranger sans prévenir. Je l'ai également complètement oubliée.

– C'est drôle, quand même.

– Oui, mais à part ça, que s'est-il passé ?

– Euh, pas grand chose. Je suis sortie à toute vitesse pour voir quand même de quoi il retournait. Avant même que j'aperçoive mon frère, quelqu'un a du me donner un grand coup sur la tête, vraiment fort, même le flic pourri qui m'a tapé dessus à la manif contre l'exportation de pudding en Italie ne m'avait pas tapée aussi fort. Et je ne me suis réveillée que je ne sais pas combien de temps après.

– Bien... Bof... Je suppose que je devrais faire un tour de l'étage maintenant... Vous ne voudriez pas le faire pour moi ce soir, et vous me direz demain ce qu'il en est ? Cherchez des détails, faites-moi un compte-rendu, vous avez l'air douée pour la recherche. Pendant ce temps, je peux aller voir quelques amis, et manger un peu.

– Philip P. Mark ?

– Nou... Peut-être sera-t-il là en effet.

– Je peux venir ?

– Si vous voulez.

– Tope là, camarade.

– Une autre fois, une autre fois, dit Schlomo en se relevant lentement de son fauteuil, un petit peu fatigué tout d'un coup.

Sans plus attendre ils sortirent, Schlomo cette fois ne se donnant pas la peine de relever Simmons bien étourdi, mais expliquant à Miss Paley émerveillée par sa réussite (elle n'y arrivait jamais) que c'était juste une question d'ouvrir la porte vigoureusement quand on parle encore. Et une certaine discrétion, évidemment.

Un taxi hélé au dehors de la vaste bâtisse les emmena promptement au 12, Shakespeare Street, adresse indubitable et inéluctable de "The 1729 Society", librairie mathématique et talmudique, propriétaire Jeremy Waring, lieu de rendez-vous quasi-quotidien des amis de

Hardy et de Ramanujan, de Rachi et de Rabbi Éliezer – que la mémoire des sages soit une bénédiction pour nous tous. L'arrivée de Schlomo fut acclamée.

– Bienvenu soit le voyageur qui revient, ainsi qu'il est dit au nom de Rabbi Juda l'Indien, *Au cours d'un voyage en bateau nous avons vu une pierre précieuse*, dit Jeremy Waring.

– Et réciproquement, observa finement John Hotnose.

– Mazel Tov, lança Schlomo.

– Bonjour camarade !

– Nou... du calme, du calme... Permettez-moi de vous présenter... Miss Suzanne Paley (une cousine de Raymond), Mr. Jeremy Waring, Mr John Hotnose, Mr...

– Schlomo ! l'interrompit brutalement un autre individu émergeant des profondeurs d'un des sombres couloirs étroits de la librairie, accompagné par un second quidam également enthousiaste.

– Angus ! Philip P. Mark ! s'exclama Schlomo en levant les bras, provoquant la chute d'une pile de livres délicatement édifiée la matinée durant comme hommage à l'ingéniosité des marins solitaires face à la tempête.

Et il se précipita dans les bras du premier des nouveaux venus. Celui-ci était un homme grand et fort, largement barbu, équipé et accoutré en tous points strictement à l'écossaise, kilt arborant le tartan des MacBeth, et béret en accordance, couteau de chasse au côté. Les effusions durèrent quelques instants, émaillées de rappels passablement ésotériques d'aventures passées ("Tu me dois encore une bouteille de Bordeaux pour ce pari stupide", "As-tu des nouvelles de Duke ?", "Comment va qui-nous-savons...", etc). Puis, se reprenant, Schlomo procéda de nouveaux aux présentations requises.

– Miss Suzanne Paley (une cousine de Raymond), mon cousin écossais Angus MacLevy ; Miss Suzanne Paley, Mr Philip P. Mark (le révolutionnaire connu).

– Bonjour.

– Enchanté.

– Vous voulez bien me dédicacer "The Vinaigrette Against The Masses" ? demanda Miss Paley (presque rougissante) à l'auteur fameux.

– Avec un plaisir non feint, camarade, lui répondit fort civilement Philip P. Mark.

Pendant ce temps, Schlomo entreprenait le cousin MacLevy.

– Qu'est-ce que tu fous là, Angus ?

– Je viens juste d'arriver. Ta mère m'a envoyé il y a quelques jours une invitation à passer quelques semaines par ici. Je supposais que tu serais au courant ? D'ailleurs, j'en ai profité pour transporter quelques caisses.

– Oh oh... 21 ans ?

– 21 et 18... Vieilli exclusivement en fûts de chênes de Nouvelle-Virginie, sous ma supervision personnelle et par mes soins exclusifs. J'avais 12 ans quand on a rempli les fûts, dans la lande, de nuit, près de l'alambic clandestin (le grand).

– Hummmm....

Un vaste murmure d'approbation emplît "The 1729 Society". Seul Schlomo, un petit peu fâché encore avec la notion de futaille (trace de ses aventures terribles dans le vignoble Bourguignon) se contenta de se lécher les babines.

- Qu’est-ce qu’on attend ?
- Rien du tout, déclara Jeremy.

En un instant l’écriteau “Closed Until Further Notice” fut apposé sur la porte et la petite pièce du fond fut envahie par la foule. On s’installa au hasard et à la bonne franquette, et Angus MacLevy exhiba sans plus attendre une bouteille de whisky dont la vue ranima les murmures les plus flatteurs. Des verres circulèrent, avec quelques victuailles ou amuse-gueule ad-hoc, et bientôt chacun huma le puissant bouquet de ce liquide divin. Seuls Suzanne Paley et Philip P. Mark ne participaient pas complètement à cette célébration générale, se disputant apparemment déjà sur un point dialectique subtil dans l’œuvre de Lénine, à savoir (à peu près) la traduction exacte de la notion de “shapcheva” dans son œuvre majeure “Un livre de recettes faciles et correctes pour révolutionnaires”. La discussion était chaude mais correcte, ni l’une ni l’autre n’ayant encore traité son opposant de trotskyste déviant.

Les premières gorgées avalées dans le recueillement, un brouhaha se développa sans freins. Jeremy Waring sortit du bas d’une autre pile d’ouvrages un article et s’extraya lui-même des composantes des étages supérieurs qui lui étaient plus ou moins tombés sur le crâne.

– Tiens Schlomo voilà pour toi, tu devrais adorer : Lefschetz (Solomon) sur la théorie des déformations continues... Un régal, mais n’oublie pas que les preuves sont aussi vérolées que les théorèmes sont justes.

Schlomo attrapa l’article, mais fut interpellé encore par le cousin Angus avant d’avoir eu le temps de remercier déceimment.

- Dis donc, Schlomo, comme on dit : *Et David frappa les araméens*.
- Les philistins, Angus, les philistins.
- C’est pareil. Enfin bref, quelles sont tes occupations en ce moment ? Est-ce que tu auras le temps de discuter un peu de Zohar ?
- *Le clair de lune n’a été créé que pour permettre l’étude [de la Torah]*, comme il est dit au nom de Rech Lakich, et dans des termes similaires dans quantité d’autres textes.
- Bien ! Parfait !
- Ceci dit je me demande comment ils faisaient à l’époque parce que pour moi, c’est pas évident.

- Dis-moi Schlomo, intervint John Hotnose (analyste fameux), as-tu vu $G(3) \leq 7$?
- J’ai la preuve chez moi sur une série de cartes postales.
- Qu’est-ce que c’est que cette histoire de $G(3)$, demanda Miss Paley.
- Ah, ah, lança Jeremy Waring. Une béotienne.
- Notez que j’aimerais comprendre, moi aussi, dit le cousin MacLevy.
- Nou... c’est très simple. Il est avéré que tout nombre entier, que ce soit 25, 39, 1729, ou 10007, est somme d’un certain nombre de cubes d’autres entiers, et que ce nombre certain est fini et qu’on peut le prendre semblable pour tout les entiers ; on le nomme alors $g(3)$ – pour des raisons sans doute profondément enfouies dans le subconscient de G.H. Hardy –, et il est certain que $g(3) = 9$. Cela est bien connu. Mais il s’ensuit qu’il existe un autre entier $G(3)$ tel que tout entier assez grand est somme d’au plus ce nombre de cubes, et cet entier $G(3)$ reste à ce jour inconnu. Cependant nous savons maintenant que $G(3) \leq 7$, un résultat... magnifique.

- Absolument.
- Splendide.
- Dois-je expliquer le principe de la preuve ?
- Ça dépend. Il faut combien de temps environ ?
- Nou... voyons... que savez-vous des fonctions holomorphes ?
- Je ne pourrai pas les dénoncer sous la torture même si je le voulais.
- Dito.

– Alors ça ne sera pas facile... Jeremy, passe-moi une serviette en papier, ce morceau ne suffira pas, dit Schlomo en expédiant nonchalamment par dessus son épaule une page à moitié gribouillée de son petit carnet.

- Mais je n’ai pas le temps maintenant, l’arrêta Suzanne Paley. Je dois rentrer chez moi.
- Oh, murmura Philip P. Mark.
- Et Masha nous attend à dîner, ajouta le cousin écossais.
- Vous n’allez pas déjà partir !
- Vous n’avez qu’à venir chez moi, il y en aura pour plusieurs.
- Adjugé !

Et démontrant encore une fois une aptitude étonnante au brouhaha et à la confusion, “The 1729 Society” se prépara à ce déplacement à l’extérieur. Ce n’était certes pas une mince affaire ! L’intuition peut se présenter à tout instant ; qui n’a jamais reçu l’inspiration miraculeuse au milieu du désert, s’exposant, faute d’avoir à sa disposition les matériaux et références les plus basiques, à l’oubli et à la perte ? Certes encore, la plupart d’entre eux. Mais justement, il n’en fallait être que plus prudent. Un tel emmenait ses cahiers fétiches (modèle Oxford Trinity Mark III, à rayures vertes), l’autre son Hardy & Wright en ruine ; Jeremy Waring, homme quasi-universel, entassait sous son bras quatre ou cinq copieux volumes et le double de mémoires obscurs pour être prêt à toute éventualité. Philip P. Mark quitta ses amis à la va-vite, pour escorter Miss Paley, et bientôt Schlomo, Jeremy, John et le cousin écossais s’entassaient dans la voiture de ce dernier (également décorée à l’écossaise avec le motif fameux du clan MacBeth), non sans moult contorsions et exclamations. Enfin ! le véhicule démarra. Piloté dans un style irréprochable pour un observateur du continent mais unanimement rejeté à grands bruits par ceux que Angus appelait “ces fats vaniteux” d’Anglais, il les emmena finalement intacts et de fort bonne humeur à leur destination.

Sans coordination, mais sans pertes néanmoins, tous se précipitèrent dans l’immeuble et, Schlomo menant d’une foulée, envahirent l’appartement de Masha Cohen. En moins de temps qu’il n’en fallut à sa mère pour sortir de sa cuisine, Schlomo installa deux couverts supplémentaires, ramena deux chaises d’une autre pièce et fit asseoir Jeremy Waring et John Hotnose.

- Maman, j’ai amené deux invités.

Masha contempla les deux nouveaux venus encore empêtrés dans leurs manteaux qu’ils n’avaient pas eu le temps d’enlever. Elle allait apparemment parler, mais Schlomo dit :

- Ils avaient tellement envie de goûter ton gefilte fish !
- Oy ! Mais aujourd’hui je prépare la goulasch.
- Ah... J’ai dû confondre. La goulasch, c’est ça. N’est-ce pas ?

– Absolument.

– Splendide.

– Que c'est gentil... Oy, ça n'est pas grand chose et il n'y en aura pas beaucoup vous auriez dû me prévenir je ne suis pas prête un instant voilà.

Et comme par magie la table se couvrit à ras-bord, et même post-ras-bord, de victuailles fumantes et odorantes et attirantes pour l'œil et pour la bouche. Schlomo avisa la salade fatidique du coin de l'œil mais fit semblant de rien. Il attaqua conséquemment la soupière avec vigueur, l'emportant de haute lutte à la barbe de son cousin MacLevy. Masha lui lança un regard terrible.

– Et la bénédiction rituelle Schlomo ? Mais peut-être l'un de tes amis voudra la réciter ? C'est l'honneur des invités.

Jeremy lança un regard multiplement expressif vers Schlomo. Mais celui-ci, malgré les apparences, avait tout prévu.

– Nou, dit-il, n'est-ce pas le privilège du Levy de dire la prière ?

– C'est vrai mon fils mais le Talmud n'a pas prévu le cas des MacLevy.

– Cependant le Talmud ne peut vouloir les exclure en cela, ainsi qu'il est dit : *Vous tous mes agneaux*, et non pas : *Vous tous mes agneaux anglais*.

– Heureusement, parce que les anglais sont aussi incapables de préparer l'agneau que de comprendre pourquoi un whisky a besoin d'un Glen, ou à la rigueur d'un pré-Glen, pour se développer, confirma – un rien acerbe – le cousin Angus.

– Donc, renchérit Schlomo, qu'il soit fait selon la Loi et que le Levy prononce la bénédiction.

Masha grimaça quelque peu. Mais le cousin écossais, sur un coup d'œil de Schlomo, démarra aussitôt et mena à bien sa mission avec une élégance semblable à celle de sa conduite. Sa magnifique voix de basse adoucit sans peine Masha.

Le repas alors commença sans tarder. La soupière fut sept fois perdue et sept fois reprise par Schlomo face au cousin MacLevy, et ensuite emportée à la septième heure par l'outsider Jeremy Waring. La salade ne survit qu'à moitié, mais une moitié de trois kilos environ, aux assauts des convives distincts de Schlomo. Le goulasch et les poivrons disparurent et, à l'étonnement de certains novices, Masha s'en octroya des parts quasiment plénipotentiaires. Surtout, par nécessité et parce que dans un tel repas chaque instant compte, et l'amitié n'existe plus ni les raisons de parler, la conversation baissa rapidement avant de s'éteindre.

Et naturellement Schlomo Cohen laissa vagabonder son esprit. Il pensa au meurtre mystérieux. Mystérieux, vraiment ? Non, pas tant que cela, pensa-t-il, la solution ne doit pas être bien compliquée. Évidemment, il y avait des points gênants. En particulier, pourquoi tuer le frère et épargner la sœur sans même savoir ce qu'elle a pu voir exactement ? De façon générale, l'intrusion de Suzanne Paley dans l'affaire, bien que s'étant avérée fort utile pour lui permettre d'intervenir lui-même, compliquait beaucoup l'aspect extérieur des choses. Mais sans doute quelques jours suffiraient à éclaircir le mystère. Et même, pourquoi quelques jours ? Après un tel repas, pourquoi quelques jours ? Avec des vampires et des rapaces de l'acabit de Simmons et Paley le vieux dans les environs, il ne devait sûrement pas être difficile de conclure. Sans plus de réflexion, il était clairement possible de mettre un nom sur

l'assassin inconnu. Nou... C'est à cet instant que par association d'idée Schlomo s'aperçut qu'il ne pouvait plus mettre de nom sur la victime. Peut-être – le repas toujours – s'était-il emballé quelque peu. La décence commandait d'en savoir plus sur le regretté défunt avant d'interpeller le majordome, même s'il était probablement recherché dans plusieurs comtés.

– Alors, Zohar cet après-midi ? demanda soudain le cousin Angus, son appétit rassasié et son esprit se relevant dans la douleur pour se tourner vers de plus hautes considérations.

– Ce soir, mon cher Angus, pas avant, je dois d'abord aller voir l'inspecteur Ford.

– Et le groupe de travail $G(3) \leq 7$ prévu à la 1729 ?

– Minuit, alors, mon cher cousin écossais, minuit, une heure propice, très propice.

– *In the dead waste and middle of the night.*

– Juste, et au tout petit matin, il sera temps de voir ce que monsieur Lefschetz a à dire.

CHAPITRE 3

LES VICES DE LA VICTIME

L'inspecteur Ford, fidèle ligne à ligne et intonation à intonation aux consignes du Livre, interrogeait sans pitié la cuisinière depuis deux heures, pour la quatrième fois. Cette brave femme, désireuse de ne pas confesser qu'il lui arrivait parfois de ramener du sucre chez elle, s'était désespérément placée dans la pire des situations. Par ignorance, elle était tombée dans chacun des pièges installés de longue date dans les moindres détails de l'interrogatoire, et avait déclenché tout les signaux d'alarme. Dans ces sables mouvants elle disparaissait peu à peu, devant l'inspecteur Ford se léchant les babines. L'ombre délicate du gibet qu'il agitaït parfois était en train de rendre folle sa malheureuse victime.

– Voyons, Miss Crowspeak, pourquoi au juste avez-vous choisi de faire du porridge hier à midi ? susurra-t-il.

– Euh...

Ford, après un coup d'œil à ses fiches, cligna l'œil gauche et se projeta brusquement en avant. Il allait dire "Ah, ah !" et provoquer l'évanouissement de la malheureuse quand quelqu'un frappa délicatement à la fenêtre du bureau de Lord Paley, réveillant celui-ci. Ford se retourna promptement, et aperçut la figure tranquille de Schlomo Cohen lui faisant un signe amical.

– Que signifie... commença Lord Paley tout en entamant la procédure d'extraction manuelle du fauteuil.

L'inspecteur se précipita à la fenêtre et l'ouvrit.

– Schlomo, dit-il, au nom de Sa Gracieuse...

– Mazel Tov, Mazel Tov encore une fois.

Schlomo se faufila prestement à l'intérieur de la pièce.

– Je ne fais que passer, je ne voulais pas déranger Simmons et il n'y avait aucune autre pièce occupée avec une fenêtre. Je vais voir Miss Paley, ne vous dérangez pas pour moi, faites comme si de rien n'était.

Devant le Lord enfin sur pieds, il fila aussitôt à la porte du bureau. La cuisinière l'avait précédé et s'enfuyait en courant.

– Elle s'enfuit ! cria l'inspecteur Ford. J'en étais sûr ! Vite, le téléphone...

– Arrêtez la, imbécile ! hurla l'ami du ministre en direction de Schlomo.

– Inutile, voyons, cette personne n'y est pour rien, elle n'était pas là hier, dit Schlomo.

– Hein ? Lord Paley, est-ce...

– Oh !... Ma foi, oui, je m’en souviens. Nous devions tous aller dîner chez le Comte (3ème du nom) de Whorling upon Stonebridge. Et je lui avais laissé la journée.

– Impossible, se récria l’inspecteur, je l’ai interrogée et...

– Et pourtant, l’interrompit Schlomo. Bien, je vous laisse, je suppose que vous avez à faire. Engager (et trouver) une nouvelle cuisinière, et toutes ces sortes de choses.

– Ah ! Horreur ! Non ! Son agneau à la sauce à la menthe tiède ! Non ! Ford ! Idiot ! C’est de votre faute ! Ah !

Lord Paley leva les bras et les yeux au ciel, comme un prophète mineur découvrant que le Très Haut entend détruire sa ville natale pour une iniquité quelconque, y compris la fontaine devant laquelle il courtoisait sa douce amie durant sa jeunesse. Il s’effondra sur son fauteuil. L’inspecteur Ford se perdit en consolations inutiles et maladroitement.

En sortant du bureau, Schlomo Cohen observa que cette cuisinière avait de la poigne, Simmons lui semblant cette fois péremptoirement *knock out*. Par le chemin qu’il connaissait maintenant, il se dirigea vers la chambre de Miss Paley. Il frappa.

– Qui c’est ? demanda une voix inquiète.

– Schlomo Cohen, mathématicien-détective, précisa-t-il aussitôt (bien que fortement tenté de se réclamer des pompiers de Wimbledon).

– Oh ! Vous pouvez entrer.

Ce qu’il fit sans tarder. Suzanne Paley était assise sur son lit et de son oreiller ressortait un mince ouvrage. Schlomo, l’œil fin, vit qu’il s’agissait du dernier Philip P. Mark : “What if there ain’t enough lamposts ? How to hang many Bourgeois with the same rope”. Un best-seller déjà, dans la catégorie *Pamphlets Enflammés et Appels au Meurtre*, avec pas moins de 153 exemplaires vendus, 18 commandés, et 3 options. Des tirages que tout les mathématiciens de “The 1729 Society” lui enviaient.

– Intéressant ? demanda poliment Schlomo.

– Formidable ! Saviez-vous que le gouvernement se livre aux plus honteuses magouilles pour ralentir, voire même interrompre !, l’installation de réverbères dans les quartiers riches et essayer de sauver les bourgeois décadents du juste sort qui leur est destiné par le prolétariat uni quand le moment sera venu c’est à dire bientôt si vous voulez mon avis.

– Nou... Vous ne dites pas.

– Si, si, et il y a encore tout un tas d’autres choses mais je n’ai pas encore fini. Demain je pourrai vous raconter le reste.

– Je suis dévoré par l’impatience. Mais avant, pourrais-je poser quelques questions supplémentaires, qui me sont un peu passées par la tête tout à l’heure ?

– Oh, bien sûr. Mais est-ce que c’est si important ? Après tout, Rodney était un bourgeois pourri.

– Et par conséquent le plus probable est que son assassin le soit également. Vous ne voudriez pas l’aider à échapper à la pendaison ? Ce serait faire d’une pierre deux coups, non ?

– Vu de cette façon là.

– N’est-ce pas ?

– Vous avez raison, camarade. Allez-y.

– Nou... Parlez moi un peu de votre frère.

– Oh la la. Pas grand chose à dire. Vous avez vu mon père ? Et bien mon frère c’est facile. C’est son fils. Papa aime la bière tiède (frisson de Schlomo) ? Rodney aussi. Papa ne lit que la section financière du Times ? Rodney aussi. Papa pratique la quinte majeure au bridge ? Rodney aussi. Papa...

– Je devine la suite. Mais quel était son club ? Et ses amis ? Enfin, “amis”.... au sens de la bourgeoisie locale.

– Tiens, c’est une différence. Rodney est au “Tarpaulin’s Incarnadine Club”, et mon père, évidemment, au “Lord’s Club”. Je préfère ne pas imaginer ses amis, de peur de vouloir hâter le jour du Grand Jugement. En tout cas, il ne les a jamais emmenés chez moi.

– Si je comprends bien, vous n’étiez pas très proches, et il y a peu de chance qu’il vous ait confié un quelconque secret plus ou moins important ?

– Ah non, aucune.

– Peu de chances non plus que vous ayez eu vent de ses vices cachés ?

– Des vices cachés ? Rodney ? Pas au sens de la bourgeoisie locale en tout cas.

– Ne parlez pas si vite. Votre père a bien le sien.

– Hein ? Lequel ? C’est juteux ? Ça ferait une bonne histoire pour “The Kick in the Pants” ! Dommage qu’il ne nous lise pas.

– Certes... Enfin, il est bien connu que le Lord’s Club a instauré une tradition orgiaque de bridge joué avec des mises atteignant plusieurs milliers de livres de thé de Chine, parties où tout dépassement de la barre des mille points doit être marqué par une chanson de corps de garde ; de Royal Welshmen certes, mais de corps de garde quand même. Un homme tel que Lord Paley ne pourrait préserver son rang s’il ne se montrait souvent à son avantage dans de telles occasions.

– Houa ! Et Rodney aussi ?

– Non, rien n’est moins sûr. Mais il avait certainement quelque similaire occupation. La première étape sera de déterminer laquelle.

– Vous me raconterez ?

– Je n’y manquerai pas. Mais en attendant, je vous laisse finir votre lecture et m’en vais enquêter dans l’hydre-Univers au corps écaillé d’astres.

– À bientôt.

– Nou... Certes, certes, à bientôt.

Et Schlomo sortit, assez satisfait à première vue. Dans l’escalier, il croisa Simmons en train de monter en traînant la jambe, et le visage un peu réminiscent de celui du patient dans la “Leçon d’Anatomie” du fameux batave Rembrandt. “Trop tard, désolé”, lui glissa Schlomo en passant.

Dans le bureau de Lord Paley une nouvelle frénésie régnait. Le maître des lieux lui-même était en train d’appeler au téléphone son ex-cuisinière et la suppliait à sa façon (c’est à dire par le biais de dérisoires menaces) de revenir à son service. Mais la brave femme, ayant déjà extorqué un salaire double au pire ennemi de Lord Paley à la Chambre des Lords – Lord Glousburry, quatrième (ex-aequo) du nom –, ne restait au bout du fil que pour le torturer davantage et lui dire ce qu’elle pensait de lui. Pendant ce temps, Ford et l’un de ses

sous-fifres, transformés en quasi-domestiques, appelaient toutes les agences de placement de Londres pour tenter de trouver une remplaçante. Se dirigeant vers la fenêtre, Schlomo lui tapota le bras et dit :

– Nou... Je vais enquêter au club du fils. Je prends votre voiture.

L'inspecteur le contempla avec de grands yeux presque attendrissants. Il lâcha son téléphone.

– Bon sang Schlomo ! Mais pourquoi ne pas sortir par la porte ?

– Inutile de déranger Simmons.

Il disparaissait déjà. L'inspecteur se précipita derrière lui et parvint à grimper dans la voiture avant son démarrage. Schlomo donna l'adresse du "Tarpaulin's Incarnadine Club", et entreprit de conter quelques récits hassidiques à l'inspecteur Ford pour le calmer, en particulier les histoires nombreuses et souvent piquantes, et toujours sages, du vénéré Rabbi Salomon O'Hara. Ceci eut pour effet d'assombrir considérablement l'humeur de l'inspecteur Ford, et en cela n'était pas charitable de la part de Schlomo.

Leur entrée au "Tarpaulin's Incarnadine" ne se fit pas sans difficultés. On ne pénètre pas sans montrer patte blanche dans ce genre d'endroits exclusifs, et les plus féroces parmi les sociétés secrètes complotant pour la conquête du monde auraient sans doute approuvé les mesures dilatoires et les obstacles dressés – dans un parfait respect de la correction anglaise – sur le chemin de l'inspecteur Ford, tout auréolé fût-il de son autorité d'agent officiel de Scotland Yard au service de Sa Gracieuse Majesté. D'ailleurs, c'est ce qu'il lui fallut démontrer en première instance : qu'il était bien l'agent susdésigné dont la photo apparaissait sur la carte affirmant la position d'un Arnatore Edensor Ford – une fois l'authenticité de ladite carte proprement établie. Ford passa ces tests sans faiblir. Schlomo à ses côtés se contentait d'observer les décors du hall d'entrée et de réfléchir au paragraphe fameux du traité Baba Kamma, *On lui expliqua que Rabbi Kahana n'avait pas ri de lui, que c'était sa physionomie naturelle*. Quand enfin l'inspecteur Ford passa le barrage, Schlomo le suivit sans plus d'agitation. Au planton qui voulut le retenir, il jeta un vague coup d'œil qui retint son bras.

La salle principale du club avait la même allure superficielle que celle de n'importe quel autre club de bonne famille : des tables, des chaises, des fauteuils autour, un bar, et au milieu de tout ça un grand paquet de vieux journaux dont on avait arraché les pages spirituelles. Une petite dizaine d'habitues traînaient à cet instant par ci par là, le groupe le plus important consistant en trois personnes occupées à jouer aux fléchettes à la mode suédoise, c'est à dire avec la cible accrochée au plafond, ce qui pimente un petit peu le jeu.

L'inspecteur Ford se précipita vers le premier fauteuil occupé, déclarant d'un ton assuré à Schlomo : "Je saurai tout de Rodney Paley dans dix minutes". Pour sa part, Schlomo, se déplaçant sur un ton désinvolte voire détaché, se faufila par une porte dans l'arrière-salle où se trouvait le billard, revint dans la première salle, se faufila par une autre porte et arriva enfin dans la cuisine, où il n'eut aucune difficulté à interpellier un serveur de bonne apparence avec lequel une citation de Shakespeare suffit à établir un courant de sympathie et de compréhension. Expédiant quelques instants de conversation sur les petits poissons rouges pour paraître désintéressé, Schlomo passa aux choses sérieuses.

– Nou... Vous connaissez la nouvelle? Rodney Paley... Quelle tristesse... Si jeune et célibataire... Qu'est-ce que vous savez à son sujet?

Son interlocuteur réfléchit quelques instants.

– Oh... Il était comme les autres. Pas intelligent pour deux sous, borné et calqué sur son paternel, jusqu'à la minute où il baille à la messe. Rien de remarquable.

– Quel était son cocktail favori?

– Second Hand Groatswroth.

– Cigare?

– Heavy Havana parfumé à la moutarde.

– Ah? Quelle horreur.

– Les goûts de l'aristocratie.

– Qui étaient ses meilleurs amis?

– Amis, amis, ouh la! Du calme! Je ne sais pas, mais il était toujours ici avec trois autres, voyons...

Il alla entrebâiller la porte menant vers la salle principale.

– Voilà, les trois là-bas qui jouent aux fléchettes.

– Qui sont-ils au juste?

– Voyons... Celui qui a une barbichette grotesque s'appelle Gilmour B. Wooster-Pirbright; celui qui fume une cigarette française au maïs avec une expression de contentement béat est Geoffrey W. Glossop, le fils du psychiatre du Prince de Galles; et l'autre, avec le chapeau sans forme déterminée, c'est Edward Z. Eckenham, fils du roi de la confiture au chocolat.

– Lourde hérédité.

– À qui le dites-vous.

– Est-ce que ces gentlemen ont un ou plusieurs vices ou faiblesses coupables en commun?

– Sans aucun doute. Mais cela ne concerne pas le Club, qui n'offre pas d'opportunités de cet ordre. C'est assez vieille Angleterre ici, finalement, à tout prendre: à peine des concours de charades osées, parfois. Ils pratiquent ailleurs. Je ne peux, vous le comprenez, parler plus avant de choses en dehors de ma sphère. Le respect de la vie privée n'est pas chose négligeable. Scrupules, naturels.

– Nou, absolument, absolument. Vous m'en avez dit assez, largement. Un dernier détail, cependant, qui ne devrait pas porter atteinte à votre honneur: quel jour ai-je le plus de chances de ne pas les trouver ici le soir à l'heure où les chats se grisent?

– Hum... Le lundi, je dirai. À partir de 21h.

– Demain donc... Parfait, parfait. Cela devrait suffire amplement, et davantage.

– L'amplitude n'est qu'une question de degré, en surface.

– Très juste. Belle phrase.

– Oui, et de ample à très ample, il n'y a qu'un pas.

– Toujours en surface?

– Réellement, oui, bien sûr.

Sur ces considérations stratosphériques, Schlomo quitta son efficace informateur et revint dans la salle principale. La partie de fléchettes, qu'il observa quelques instants sans en avoir l'air, était en plein développement. Glossop, visiblement dépourvu d'une partie de ses fac-

ultés, venait d'effectuer un lancer un peu faiblard – confondant sans doute avec l'art du putting sur le green du six à St Andrews –, et était resté bien imprudemment en observateur à la verticale de la cible, ce qui lui valait maintenant d'être en train de hurler et de se rouler sur le sol, le petit orteil du pied gauche essentiellement transpercé. Ses deux acolytes en profitaient pour se presser de le distancer aux points, mais leur hâte justement rendait la zone de jeu une vivante illustration de ce proverbe généralement incompris : *Il pleut des hallebardes*.

L'inspecteur Ford soudain se rapprocha de Schlomo, un grand sourire sur son visage.

– Je sais tout Schlomo, dit-il, absolument tout. Je pourrai en apprendre à Lord Paley lui-même. Et – entre nous – des vertes et des pas mûres ! Ah, ah...

Suivit ce qu'il considérait comme un petit rire subtil. Schlomo s'abstint de lui confier qu'un zoologue aurait appelé ça une fort décente imitation du cri caractéristique de la hyène bigarrée du Kenya. De toute façon, l'inspecteur avait envie de parler (ce qui ferait un bon titre de polar, non ?), et c'est ce qu'il fit, en ces termes :

– Figure-toi que le fils Paley, tout fils de Lord soit-il, se livrait ici-même à un petit business de bookmaking, qui paraît-il excitait la jalousie de certains, parce qu'il avait arraché par l'intrigue (et l'arrosage généreux du conseil d'administration) l'exclusivité des paris dans tout le Club, pour les élections provinciales se déroulant entre Londres et South-Southwest-Harding, que ce soit pour juge de paix, facteur de l'année, ou Miss Nursery Rhyme. Une bonne piste, ça, certainement. Le mobile, probablement. Un rien d'attention et nous aurons un suspect. Un peu de concentration, et viendra un coupable. Un zeste d'éloquence, mais cela ne me concerne plus, ce sera un condamné. Juste ce qu'il faut de chanvre, et voilà un cadavre. Oui, bonne piste... Et, et aussi sûrement voilà ce qui expliquera ce plat à tarte bleu ! Finalement, mon cher Schlomo, je crois que cette affaire sera en réalité bien plus facile que je ne le craignais. Je ne pense pas que ton aide sera utile désormais. Désolé de t'avoir déranger.

Comme Schlomo paraissait perplexe, il ajouta d'un ton paternaliste :

– Ah... Je vois que mes raisonnements te dépassent un peu pour l'instant. Bah ! Un peu de repos et de réflexion, et ça ira mieux demain, ou alors tu n'auras qu'à me rappeler.

– Nou, inspecteur, là n'est pas le problème. Je crains seulement que les personnes auprès desquelles vous avez obtenu ces informations, si impressionnantes soit-elles, ne vous aient sensiblement menti, abusant de votre innocence et de l'absence de serment. Mes informations personnelles sont sans discussions. Rodney Paley n'avait pas d'activité remarquable, dans le club en tout cas.

– Euh, Schlomo, écoute, je ne voudrais pas avoir l'air de m'énerver et de faire peu de cas de ton opinion, parlons peu mais parlons bien, en un mot : pourquoi nom de nom de bonsoir de foutre de barbe de vipère tes informations seraient plus sûres que mes informations, hein, qu'on me foute la paix pour une fois ! J'en ai marre, et débrouille-toi donc tout seul !

Là-dessus, après avoir semblé chercher sur sa personne quelque objet qu'il ne trouva pas, et hésité nerveusement à ajouter autre chose, l'inspecteur Ford s'en alla directement vers la sortie. La porte claquée, Schlomo sortit de ses poches les gants de l'inspecteur et les déposa délicatement dans un pot de fleurs. Puis lui aussi, sifflotant paisiblement, sortit du mal-nommé "Tarpaulin's Incarnadine".

Mais quand il rentra chez lui, l'humeur changea. Il était attendu. Son poul s'accéléra tout de suite.

Masha avait préparé un thé bien plus cérémonial qu'à l'accoutumée. Le cousin Angus était installé comme un pacha. Il y avait de quoi inquiéter Schlomo qui n'ignorait pas que Masha Cohen avait toujours préféré le cousin Sean, parce que lui au moins ne confondait pas les différents fils de Jacob. Mais là, le meilleur fauteuil (de fait, celui de Masha) semblait ne pas être assez pour lui. Et le parfum, dans la pièce, c'était... c'était le Lapsang Souchong cuvée spéciale, treize fois fumé sous la tonnelle ancestrale de Wenzhi Luo (septième dan)! Rarissime récolte dont cent vingt sept grammes seulement subsistaient dans tout le Royaume-Uni, et cinquante trois à peine chez Masha Cohen! Et Angus MacLevy, sourire épanoui, tellement satisfait et sans soucis! Quand on est souris, voir son cousin tout dévoué accepter non seulement les cadeaux des grecs, mais aussi ceux du chat, voilà qui serre le cœur.

Pourtant, chaque chose en son temps, et après tout, il n'avait plus goûté de ce thé là depuis l'année de sa Bar-Mitzvah (où, il est vrai, son discours sur l'anticipation de la convergence de la série géométrique dans le traité Nedarim, 39b, sous les noms de Rabba et Rabbi, avait valu à Masha tant de compliments et commentaires élogieux et manifestement jaloux sur son fils, qu'elle avait sans hésitation sacrifié une demi-once, et oublié ses récentes excentricités), alors vogue la galère! Qui vivra verra, mais buvons d'abord! Il se servit avidement, et huma... Il vit une vague de fleurs écarlates envahissant un bois aux senteurs subtiles près d'un monastère zen du Karakorum, où maître Wenzhi demandait chaque jour au palefrenier : *Qu'est-ce qu'une barrière d'un patriarche?* Il vit encore le tigre aux rayures blanches des montagnes, dressé sur un rocher aux formes élancées comme la forme vitale du chicho dans le jeu arachnéen et sans pareil du *Go*. Il vit le fleuve majestueux chatoyant de couleurs jamais imaginées sous le soleil et la pluie mêlés d'un soir d'automne. Il vit aussi une preuve de l'hypothèse de Riemann, mais il s'en détourna pour observer la forme changeante des nuages obéissant au pinceau et à l'imagination des vents suaves au dessus des neiges aux flocons éternels.

– Oy! Schlomo mon fils, ton cousin MacLevy est là depuis ce matin et tu ne lui a pas encore raconté tes aventures chez les français! Nou, tout de même, il doit mourir d'envie de tout savoir!

– Absolument! Raconte-moi tout Schlomo. Comment cuisinent les juifs en France?

Peu d'hommes sans doute depuis le noble guerrier Agamemnom et feu Julius Caesar, ainsi qu'immortalisé par le barde du même nom, ont été ainsi pris en traître par plus proche parent que Schlomo Cohen ainsi surpris. L'un dans l'autre et toute chose bien considérée et sagement pesée, sans même citer son peu de latin à lui, *Et tu Brute*, Schlomo n'hésita pas et, malgré sa tasse à moitié pleine de richesses surnaturelles, s'évanouit sans préalable.

CHAPITRE 4

UNE SECTION DE LEFSCHETZ

Schlomo Cohen émergea d'un néant auquel il n'avait pas trouvé que des défauts malgré l'absence de bonne librairie à portée de la main. Ô sa tranquillité presque miraculeuse, son silence de tombeau ! Mais ses yeux, dès la première stupeur du réveil passée, identifièrent l'endroit, sa chambre. La transmigration ne marche pas, pensa-t-il. Il respira enfin. La raison de la présence du cousin écossais n'était que trop évidente désormais, et glaçait le sang des plus courageux, qui pourtant observaient sans faiblir la hausse du prix du whisky. Était-il maintenant sauvé ? Bonne question. Pour ne pas y répondre, Schlomo attrapa frénétiquement l'article de Lefschetz. Bien que négligeant de définir une bonne part de ses termes de métiers, l'auteur parvenait à captiver son auditoire, à lui faire accepter ses énoncés. Mais au bout d'une demi-heure, ayant survolé le tout, Schlomo Cohen reposa l'article et soupira profondément. De telles beautés ne semblaient pas faites pour de si ghastly hours. Le spectre de Masha, grimaçant comme certains fantômes inamicaux que lui avait décrits le cousin Angus, revint le hanter quelque peu. Il se concentra aussi fort que possible sur le premier problème passant à sa portée, naturellement dans ce cas le fameux meurtre mystérieux de Ridley Court. De nouveau s'imposa cette évidence : que l'affaire semblait triviale, sauf que – évidemment –, on pouvait se demander comment une solution facile allait expliquer l'incident stupéfiant du plat à tarte bleu qui, il le devinait, aurait laissé nonplussé le plus imaginaire des détectives fictifs. Sans parler de l'intervention de Miss Paley. Quand les faits sont les faits, et que de fait leur effet est faible et faisandé... On peut en dire des bêtises. Alors ? Hardy dirait que c'est faux, mais n'est-il pas dit quelque part : *Il donne son glaive comme de la poussière*, et aussi, répétons-le encore, *There are more things in heaven and earth ?*

Quelque peu délirant, soupçonnant en un éclair qu'un hallucinogène avait pu être mêlé au thé, Schlomo s'endormit, mélangeant dans son sommeil un grand nombre d'affabulations, et en particulier la façon de préparer les boulettes de truite avec la hauteur du clocher.

À trois heures du matin, il se réveilla de nouveau. Le bruit léger qu'il avait cru entendre dans le couloir était-il le fait d'une souris ? Un chat, oui ! Pas de panique ! Les femmes et les enfants d'abord ! Poussez-vous de là, sacrés fauteuils ! Liberté !

Schlomo s'échappa par la fenêtre, dégringola par le chemin le plus rapide et s'enfuit droit chez Jeremy Waring. Il sonna ; attendit quelques minutes dans la nuit froide. Son ami ouvrit, les yeux bouffis.

– Mazel Tov, Jeremy !

– Gah... 'lut Schlomo... t'a pas oublié de t'habiller un peu ?

Schlomo entra. Un silence s'établit. Cherchant quelque chose à dire, il choisit un sujet facile.

– Combien connais-tu de preuves de la loi de réciprocité quadratique ?

– Euh... voyons... 43 je crois.

– Ah, ah ! J'en connais 44 !

– Impossible ! Tu dois confondre !

– Certainement pas.

– Comptons alors.

– OK. Un : la première de Gauß.

– Tu l'as comprise ?

– Non, mais c'est Gauß. Bon. Deux : la deuxième de Gauß.

– Pas de doute. Splendide. Trois : la troisième de Gauß.

– Peut-être celle de Legendre avant, corrigée par Dirichlet ?

...

Le temps d'arriver à 44 (et d'explicitier une douzaine de ces démonstrations en passant, aux détails un peu oubliés), et de se rendre compte qu'effectivement Schlomo avait confondu, le jour était levé. Schlomo bailla, s'allongea de nouveau, cette fois sur un divan indigène, demanda à Jeremy, qui partait ouvrir "The 1729 Society", de passer chez lui à midi pour récupérer quelques affaires et de les lui ramener avant de retourner au travail, et s'endormit. Cette fois il ne se réveilla que vers deux heures de l'après-midi. Son ami n'était pas là, mais il avait accompli sa mission sans faillir.

Schlomo s'habilla, regarda l'heure. Il avait l'après-midi à tuer avant d'entrer en action. Il décida d'aller voir un film quelconque. Par malchance, il choisit une absurde histoire policière et se fit rapidement expulser. Le héros enquêtait en dépit du bon sens, et ses critiques sarcastiques, critiques d'autant plus amères d'ailleurs que l'héroïne, charmante, se pâmait d'admiration devant chacun des gestes de ce bellâtre, furent jugées inconvenantes. Les spectateurs en appelèrent au directeur, Schlomo en appela en retour au sens commun de ses concitoyens et à l'Habeas Corpus, mais il échoua. Il sortit finalement avec dignité, se retournant simplement sur le palier pour dénoncer le fleuriste – à tort d'ailleurs, le scénariste n'étant pas si habile que lui.

De retour sur le trottoir, il vit qu'un autre spectateur l'avait quand même suivi. C'était un assez jeune homme dans un long manteau sombre avec un chapeau curieux sur la tête. Il s'approcha de Schlomo en souriant.

– Vous avez raison, c'est absurde.

– N'est-ce pas ? A-t-on jamais vu un enquêteur compétent, même provincial, oublier de regarder ce qu'il y a sous les ongles des doigts de pieds de la victime ? S'il l'avait fait, le pollen aurait dénoncé l'assassin.

– Ah ? Je n'avais pas pensé à cela.

– Nou... À quoi donc alors ? La bouteille vide sur le bureau ?

– Non, je pensais qu'aucun criminel sensé n'aurait utilisé un Colt Série Spéciale, une arme beaucoup trop remarquable ; il se ferait repérer tout de suite.

- Tiens, je n’y avais pas songé. Mais c’est vrai.
- Vous êtes occupé, là tout de suite ? Allons boire un verre.
- Bonne idée, bonne idée.

Ils entrèrent dans le premier pub des environs. Schlomo commanda une Guinness, avec un zeste de citron vert, mais il n’y en avait pas, donc sans, et son compagnon une certaine gueuze artisanale belge, mais il n’y en avait pas non plus, donc il se contenta d’un verre de lait. Ils reprirent la conversation, discutant de l’absurdité générale des scénarios dès qu’un peu de sang doit couler dans l’histoire, concluant à l’inanité des scénaristes ; ils remarquèrent que par simple corollaire il y avait certainement là des opportunités à saisir pour gagner facilement de gros paquets d’argent, si on le voulait ; ils échangèrent des anecdotes sur les ridicules détails en trop ou en moins dans les mystères fabriqués de toutes pièces. Schlomo éclairait le côté du détective, mais son interlocuteur semblait plutôt expert et habile à comprendre le point de vue du coupable, ce qui rendait le dialogue vivant et unanimement intéressant.

En milieu d’après-midi, Schlomo dut s’arrêter, car il avait à faire, et d’ailleurs à cette heure le film était fini, et l’autre avait aussi sa soirée à préparer et un rendez-vous à ne pas manquer. Ils se séparèrent sur une chaleureuse poignée de main.

Sur le chemin qui l’amenait à nouveau vers le “Tarpaulin’s Incarnadine”, Schlomo considéra de nouveau ce qu’ils avaient dit sur les détails pertinents, et fit un rapprochement parfaitement naturel avec Lefschetz. Il se dit alors que peut-être, finalement, l’affaire était simple. Mais la soirée devait encore se dérouler pour qu’il puisse parler fort et clair.

Devant le club se trouvait un autre pub. Schlomo constata qu’il était doté de vitres ad-hoc, et entra. Il commanda une autre Guinness, dû se faire à l’idée que le citron vert n’était pas encore entré dans les mœurs des cabaretiers de Londres ; il s’installa à une table permettant de contempler et de voir – par tout les temps sauf un brouillard un peu dense – la porte d’entrée du club. Il ne restait qu’à attendre ; et à boire, pour passer le temps.

CHAPITRE 5

LES VICES DE LA VICTIME, II

Les trois hommes qu'il attendait, Gilmour Wooster-Pirbright, Geoffrey Glossop et Edward Eckenham, surgirent bientôt pendant l'écoulement de sa première Guinness et une réflexion pensive sur le cas $n = 17$ du Grand Théorème de Fermat, que ses collègues anglais s'obstinaient à appeler le Dernier. Restait à attendre leur sortie : Schlomo commanda la même chose.

Durant cette seconde Guinness, Schlomo récapitula de tête les allusions à la boisson et au vin dans le Talmud. Dans la rue, voitures, badauds, constables, tous passaient comme le liquide brun. Une troisième Guinness ensuite, et Schlomo commença à émettre à voix haute quelques observations amusantes. La nuit tombait. Et une quatrième Guinness pour étayer la patience ; Schlomo commençait à mélanger Rabbi Éliezer et son petit-fils.

Et puis, huit heures du soir sonnait à peine, la porte du "Tarpaulin's Incarnadine" s'ouvrit. Gilmour Wooster-Pirbright s'étala de tout son long sur les quelques marches, trempa abondamment la longueur de sa barbichette grotesque dans le caniveau, se releva tant bien que mal et épousseta un peu son manteau, mais de telle façon qu'il le salit bien davantage. Ses deux acolytes descendirent plus prudemment mais sans toutefois parvenir à faire mystère de leur état d'ivresse. Schlomo aussi se leva précipitamment, et voulut sortir. Il se sentait un petit peu gai. À la porte, le propriétaire légal du pub lui tapota l'épaule et lui annonça d'un ton à peine diplomatique qu'il entendait qu'il paye avant de s'en aller. Il trouva cela inexplicable, mais ses premiers arguments pourtant fort subtils, convoquant Platon et le mythe de la caverne, ne provoquèrent que quelques sourires. Apparemment une partie lucide de son cerveau, faute de faire entendre raison au reste, fit intervenir son bras droit, et il se retrouva par hasard libre comme l'air hors du pub, ayant exhibé une livre ou deux. Les trois compères de l'autre côté de la rue hélaient des taxis en faisant des grimaces, médiocres et peu originales ; leur insuccès n'étonnait qu'eux. Et Schlomo médita que, pour peu que ces trois charmants personnages soient dirigés vers un endroit pour individus semblables à eux, ce qui paraissait probable, il valait mieux qu'il ait lui-même un peu bu. Sans quoi, il se serait fait remarquer. Or, c'était le cas. Donc, tout va bien. Tally ho, therefore.

Au moins, il restait à même d'arrêter un taxi, lui, et il le prouva. Presque dans l'instant, il vit que, par l'entremise du portier du "Tarpaulin's Incarnadine", les trois ivrognes avaient également abouti. Schlomo fit suivre leur véhicule.

Ils roulèrent environ dix minutes, dans des rues de plus en plus étroites, sombres et

suspectes dans la nuit tombante. Schlomo connaissait bien toutes les rues de Londres ; il ne se laissait pas impressionner.

Ils s'arrêtèrent dans un endroit particulièrement repoussant, devant un immeuble louche et borgne, de ceux qui savent rester sourds aux bruits et aux murmures, comme si la langue leur avait été coupée d'un coup de dague. Ayant apparemment été un peu recomposés par le trajet, les trois amis de feu Rodney Paley se dirigèrent d'un bon pas vers ce bâtiment, descendirent un escalier qui était presque invisible dans l'ombre savamment arrangée des alentours, et frappèrent à une porte dont la surface d'acier suédois soigneusement poli jurait avec l'état de dégradation général du quartier. Schlomo, tentant d'être discret, se positionna rapidement dans l'espace juste au-dessus de la porte, au niveau de la rue, et se pencha. Comme il le prévoyait, une voix caverneuse (lui rappelant fortement un certain ours de Sibérie du zoo de Londres) demanda :

– Mot de passe, if you please ?

En équilibre chaque instant plus instable sur le bord où il s'accrochait, Schlomo tendit l'oreille, désespérément concentré pour surprendre la réponse. Gilmour Wooster-Pirbright finalement clama, incapable de murmurer :

– Mistletoe Ramshackle !

– OK. In you go.

La porte s'ouvrit, les trois ombres passèrent, la porte se referma, et, tout équilibre sabordé, Schlomo tomba juste devant. Heureusement, il savait tomber silencieusement – c'est essentiellement une question de choisir entre la douleur et le bruit –, et parvint à se relever sans provoquer l'irruption de sentinelles et d'hommes en armes. Ce n'était pas une mince satisfaction qui contribua à dissiper la gêne d'une cheville et de plusieurs côtes bougrement douloureuses.

Mais dans la chute, et dans la boue au bas de l'escalier, il avait sali ses vêtements. Il hésita ; finalement, il ne se sentit pas obligé de rentrer pour revêtir des habits neufs. Après tout, les habits – au moins aussi crottés que les siens – de Wooster-Pirbright n'avaient pas affecté sa capacité à entrer. Pourvu simplement que ni Masha ni l'une de ses vipérines voisines n'y soient, il pourrait supporter cette temporaire disgrâce. Donc, murmurant quelques mots hébreux, il fit un pas en avant, et tambourina, tambourina sans faiblesse.

La même voix se fit entendre, énonçant la même phrase, et Schlomo observa qu'elle paraissait bien plus dangereuse de sa nouvelle place – sans doute une question de distance, et il en serait de même avec son homologue, l'ours du zoo de Londres. Sûr de lui, il répondit.

– Mazel Tov... Euh, Mistletoe Ramshackle !

– OK, fit encore la voix.

– Merci bien.

De nouveau la porte s'ouvrit. D'un nouveau pas sans faiblesse, Schlomo Cohen entra.

Il ne fut que modérément surpris de découvrir que, de fait, c'était son ours de Sibérie qui était le portier.

Il alla déposer son manteau au vestiaire, et adopta dorénavant la contenance de celui qui n'est pas là ou qui vient d'arriver et ne connaît personne. Personne au vestiaire ; par un passage barré par un simple rideau rouge, il passa dans une autre pièce.

Pour ce qu'il en savait avant de passer ce rideau, il pouvait aussi bien découvrir de l'autre côté une bande de fanatiques religieux perpétrant un sacrifice humain (ou célébrant une honnête Bar-Mitzvah), qu'un groupe de jeunes gens sérieux lisant des pages choisies de "Mme Bovary" tout en buvant de l'absinthe. Il s'attendait à tout, libre d'idées préconçues. Il ne découvrit qu'un bar, presque ordinaire, moyennement rempli et modérément bruyant. Il dissimula son étonnement tant bien que mal, chercha des yeux les trois gentlemen qu'il suivait. Il comprit alors que ce n'était pas ici le fin mot de l'histoire : un verre à la main, Geoffrey Glossop disparaissait tout juste derrière un second (et plus vaste) rideau, également rouge sang, à l'autre bout de la salle. Réfléchissant à la vitesse de l'éclair, Schlomo modela son attitude sur son plus proche voisin, alla s'équiper d'un verre au bar pour s'assurer de ne commettre aucune incongruité, et s'avança, l'air de rien, en diagonale, vers ce rideau neuf. Aucune réaction virulente, l'attitude était acceptée ; bon, il se précipita enfin, et passa encore de l'autre côté. L'ambiance était là. Et pas celle d'un confessionnal.

La pièce était de taille et hauteur moyennes, mais complètement bondée et surchauffée, et ce n'était pas étonnant, car un espace considérable était ménagé au centre, et la foule s'amassait, hurlante, autour de ce rectangle encore invisible de Schlomo. À travers la salle volaient des bouts de phrases véhémentes, des rugissements, des cris de rage. Mais il y avait aussi une sorte de sifflement soutenu, étrange. "Allez, allez!", "Plus vite, sacré bougre de... Ahhh!", "Vas-y Lord Chamberlan!", "Blue Marmalade, Blue Marmalade! Dix contre un sur Blue Marmalade". Dans une bousculade envahissant toute la pièce, les gesticulations se faisaient frénétiques. Des mains tendues aussi haut que possible brandissaient des papiers froissés, saisissaient des billets de banque en vrac. "Bravo, Bravo!", criait de temps à autre une voix un peu étouffée. Au fond de la salle, perché sur un observatoire, dissimulé souvent par les bras faisant rideau, un homme portant une chemise visiblement trempée s'époumonait, commentant apparemment les événements, mais, hormis pronoms et sujets, aucun son ne parvenait à Schlomo. Il était pris dans cette tourmente. Dans l'air, la fumée agitée de toute part formait presque un tourbillon, sans cesse nourri par les cigares qui étaient dévorés presque plus que fumés.

Des courses, sans doute, pensa Schlomo, quand il parvint à interrompre une dérive brutale et violente dans les courants humains concentriques le long des bords du rectangle. Mais pas de chevaux, vu la taille de l'endroit. Il entreprit de se rapprocher, par curiosité ; il n'avait pas pu suivre Eckenham *et co* dans cette masse. Son habileté aidant, ainsi que quelques coups de coude et le déversement de sa chope de Guinness – avec citron vert, hélas! – dans le cou d'un gêneur, il s'arracha jusqu'au premier rang. En lui-même il se félicitait de ne s'être pas recoiffé après sa chute : aucune coupe décente n'aurait survécu à cette furie. Il regarda enfin à l'intérieur de la piste ; la fumée piquait ses yeux, il se les frotta. Quel spectacle! Il allait crier, mais son voisin de gauche l'interpella.

– Tiens! Vous ici! Quelle coïncidence!

C'était – il le reconnut – le charmant individu qu'il avait rencontré l'après-midi même, à la sortie du cinéma.

– Mazel Tov! Quelle surprise! Vous ici!

– Ah, je ne me serais pas douté que vous soyez amateur de courses de pythons!

– Nou... je passais juste par hasard. Ce sont donc des pythons, ces gros serpents qui courent ?

– Oui, oui. L’an dernier, ils en étaient encore aux castors, mais il n’y a pas d’avenir dans les courses de castors. Ce ne sont simplement pas des bêtes de courses, soyons francs, sans vouloir aucunement mettre en doute leurs nombreuses qualités. Et puis, il y a l’hibernation. Enfin, quelqu’un a eu cette idée. Formidable, vous savez, cette idée. Saviez-vous que le python peut mesurer plus de trois mètres ?

– Non, mais si voulez je sais que certains font du gefilte fish sans beurre.

– Ah ? En tout cas, le python – entraîné, évidemment – peut grimper à la mezzanine en huit secondes. Et ça ne mange qu’un lapin par semaine. Si en plus on amortit l’achat des lapins en les faisant courir à part, c’est la fortune !

– Vous ne dites pas, répliqua poliment Schlomo. Comme il est dit justement : *Now the serpent was more subtle than any beast of the field which the Lord God had made*. Vous êtes fort au courant. Qui court en ce moment ? Ou rampe, plutôt.

– Oh, aujourd’hui il manque le meilleur, et...

La voix bruyante et mécontente d’Edward Eckenham l’arrêta, se faisant entendre au-dessus des autres, sanctionnant en termes sévères la défaite de son favori.

– Saleté de python traître et fourbe plus vicieux et subreptice que la plus mesquine bête sans poils durs depuis Adam !

Ailleurs, une voix désemparée lança cette malédiction : “Oh ! Python cruel qui étrangle mes espérances !”

Comme son compagnon paraissait ne rien ignorer de ce lieu, Schlomo l’interrogea sur ce sujet qui lui tenait à cœur.

– Nou... vous connaissez cet individu ? demanda-t-il en désignant Eckenham.

– Oui, un peu, par un de ses amis. Malheureusement, décédé récemment.

– Ah... Qui cela ?

– Feu Rodney Paley. Hélas, c’était le plus remarquable dresseur de pythons.

– Nou... Que Rodney Paley ait eu un talent quelconque est un concept qui me dépasse un peu.

– Oh, vous savez, dresser des pythons est essentiellement une question de mimétisme. Mais d’ailleurs, c’est lui qui avait eu l’idée, au départ. Et c’est lui qui possédait – *fifty/fifty* avec Wooster-Pirbright et Eckenham – le meilleur python de compétition au sud de Dublin. Alfred. Une bête exceptionnelle. Comme il n’y en a que dans de rares générations.

– Pourquoi employez-vous le passé ? Cet animal si rare a-t-il succombé au chagrin ?

– Il a disparu. C’est pour ça, soit dit en passant, que Eckenham est si mécontent. Et, entre vous et moi, il le serait encore plus s’il savait que Gilmour Wooster-Pirbright part demain pour l’Afrique du Sud.

– Ah... Et pourquoi cela ?

– Oh, disons qu’il y a beaucoup à gagner dans les courses de python, n’importe où, si on a une bonne bête. Et, parce que Gilmour H. n’était pas avec les autres, le jour de la mort de Rodney Paley.

– Non ? dit Schlomo affectant indifférence, incrédulité, intérêt poli et ironie mesurée tout

à la fois.

– Oui. On dit aussi que c’est un excellent tireur.

– Les gens sont médisants.

– Certes. Euh, si nous sortions ? Il ne se passe rien d’intéressant ici. Allons boire une bière.

– De fait, ils ont du citron vert !

– Et de la gueuze artisanale belge.

Las, de cette dernière la bouteille ultime avait été vendue, mais le personnage au chapeau étrange se contenta, d’un air de philosophe qui sait la vanité des choses, d’un nouveau verre de lait. Pourtant, la retraite d’Alfred semblait lui tenir à cœur.

– Ah ! Quel dommage !

– Nou, vous aviez beaucoup de succès avec Alfred ? Pourtant, on ne gagne pas gros sur les favoris, en général.

– C’est vrai, mais ce n’était pas l’intérêt. Gagner aux courses n’a jamais été un vrai problème.

– Vous avez une martingale ?

– Non, ce n’est pas la technique idoine. La raison pour laquelle la plupart des gens perdent aux courses et se tirent une balle dans la tête à cause de leurs dettes en laissant tout un tas de veuves éplorées à consoler, c’est qu’ils en veulent trop. D’après la relation d’incertitude de Heisenberg, correctement appliquée, on ne peut prédire simultanément avec précision la position des chevaux classés (ou des pythons) et leur nom. Alors, il suffit de se concentrer sur l’un de ces aspects, pour déterminer sans erreur, par exemple, un concurrent classé.

– Et ça marche ? demanda Schlomo, grimaçant et quelque peu dégoûté par cette allusion à un point de physique.

– Absolument. Et je décide comme ça la moitié au moins de mes agissements. C’est logique. L’Univers marche très bien de cette manière, après tout. Ce qui est bon pour les galaxies et les atomes est bon pour moi.

– Ah.

– D’ailleurs,... Oh ! Quelle heure est-il ?

– Nou... Voyons... Presque onze heure.

– Ouh là ! Je vais être en retard ! Excusez moi, rendez-vous urgent. À bientôt !

Et ce curieux quidam s’en alla précipitamment, passa le rideau, revint chercher son chapeau, repartit, revint chercher son portefeuille, repartit, et finalement revint rechercher son chapeau. Puis il disparut.

Schlomo de son côté resta encore quelques instants, réfléchissant aux implications des propos de ce monsieur, surtout rapprochés de son intuition lefschetzienne de l’après-midi ; tout cela s’accordait si bien ensemble qu’il en finit par sourire de plaisir tandis qu’il finissait sa Guinness.

N’ayant cependant plus grand chose à faire, il sortit de cet établissement remarquable, observant en passant son nom de “Crazy Python’s Crawling Circus”, dont il approuva les consonances et les allitérations en “c” et en “s”.

CHAPITRE 6

QUELQUES MOTS

Schlomo craignait encore Masha, mais la satisfaction d'avoir résolu cette affaire lui tenait presque lieu de bouclier pour l'affronter et, plutôt que de tergiverser, il se dirigea sans faiblir vers la demeure familiale.

Pourtant, les voies d'une mère juive, qui rappelons-le tient du Très-Haut – loué soit-Il –, dont la constance n'est pas la première qualité, sont décidément impénétrables. Masha ne laissa paraître aucun indice d'un quelconque ressentiment à son égard, si ce n'est par sa façon d'octroyer les meilleurs morceaux au cousin écossais. Ils passèrent une fort bonne soirée à discuter Talmud.

– Oy, dit Masha après qu'une difficulté eut été éclairée par Angus dans le Kiddouchin, 12b. C'était l'un des traités préférés de mon défunt mari – qu'il intercède pour nous. Nou, Schlomo... Quel dommage que tu ne sois pas devenu rabbin comme ton père. Tu avais une si belle barbe à 20 ans... (rire étouffé du cousin MacLevy qui s'en souvenait)... et comme tu te balançais pendant la prière.

– Nou... dit Schlomo, profitant de cette douce atmosphère apparemment propice aux confidences, il y a une chose que j'aimerais savoir maman.

– Quoi donc, mon fils ? s'enquit Masha sur un ton parfaitement débonnaire et encourageant.

– Oui, quoi donc ? renchérit le cousin Angus.

– Il est dit dans le Zohar que les pouvoirs des mots sont grands et plusieurs fois dans Moïse de Léon il est dit qu'une combinaison de lettres existe, et qu'elle était connue des anciens, par l'action de laquelle on peut faire couler le vin des murs.

– Ah, ah... Ça marche aussi avec le whisky ? interrompit le cousin écossais.

– Nou... justement... Masha garde ses secrets pour elle.

– Oy ! dit Masha. C'est que la force et la puissance de telles combinaisons sont grandes et terribles. De grands pouvoirs, oui, de grands pouvoirs. Qui les articule mal – et qu'il est facile, Dieu — loué soit-Il — nous en garde, de les articuler mal –, peut provoquer des cataclysmes auxquels le déluge, tel que rapporté par Noé notre père, n'est qu'une introduction affadie.

– Ah ! Noé, Noé ! rêva le cousin MacLevy, qu'une grande amitié liait à ce personnage fameux.

– Oy ! continua Masha. Si je vous disais qu'il en est une dont la moindre lettre est si précieuse à l'esprit du Très Haut que pour celui qui en altère la cinquante huit mille huit

centième part Sa colère sera similaire à celle qui s'abattit sur la cité de Ninive et Lui valut une réputation de braillard coléreux chez certaines peuplades ? Et si l'on se fie à la fuite du prophète Jonas, un homme mesuré, à qui Il confia les détails en avant-première, Il eut la main assez lourde en cette occasion.

– Peut-être avait-il mal aux dents, proposa le cousin Angus pour résoudre la difficulté, moi-même la dernière fois j'ai bien failli abattre le constable et le Juge de Paix de Glencannon.

– Oui, certes... Mais voilà pourquoi il ne faut pas agir sans sagesse en ces matières. Et ainsi parla Gershon, et sagement, ce qui n'est pas toujours le cas chez lui si je puis me permettre, son point de vue sur le Lieu (maq'om) du Seigneur relevant de l'asile psychiatrique : *Que jamais tel sujet ne soit abordé par moins de trois personnes rompues à l'étude et dévots et que leur âge ne soit pas moindre que celui du fils de R. Meir*, et l'on comprend que l'âge du fils de Rabbi Meir désigne le jour où il commenta le Char Céleste à son père.

– Mais tel est le cas, dit Schlomo, il y a le cousin Angus !

– Oy mon fils mon Schlomo aux yeux de ta mère tu es toujours mon petit Schlomo au berceau et tu es seul pour moi.

– Mais nos opinions personnelles devraient-elles être des critères en ces matières, quand c'est de la Torah – Dieu soit remercié de ce présent incomparable aux fils d'Abraham – qu'il est question ?

– Nou, peut-être.

– Et, continua Schlomo, une trop grande répugnance à communiquer le savoir venu du Très Haut, comment serait-elle appréciée par le grand-père Rabbi Meyerson, qui allait chaque jour dans leurs échoppes sombres en sous-sol enseigner les secrets de la Kabbale aux cordonniers et aux poissonniers, et qui provoqua l'incendie de Lodz quand certain paysan un peu bègue – Dieu lui pardonne – essaya de créer une colombe pour l'offrir à sa fiancée ?

Masha fut touchée par cette allusion, car elle avait connu et beaucoup aimé le vieux rabbi Meyerson, et elle avait plaint ses souffrances quand sa barbe carbonisée lui interdisait de réciter la Torah à la synagogue, alors que son âge le lui autorisait, et que c'était son ennemi le voisin envieux qui le faisait. Elle céda.

– Oy ! Tu as raison Schlomo mon fils. Allez fermer les portes et les fenêtres, et recueillez-vous et éteignez les lumières sauf cette bougie ici que j'ai reçue il y a bien longtemps de mon père – que sa mémoire soit une bénédiction. Et écoutez bien, et retenez mes mots car je ne pourrai pas les répéter. Que vos cœurs soient fermes et vos esprits purs car sinon qui sait ce que sera votre punition ?

CHAPITRE 7

TOUT LE MONDE PEUT SE TROMPER

Qui du plus profond de son âme se consacre à la Torah sera béni, est-il maintes et maintes fois affirmé par les disciples des Sages et les Prophètes d'Israël. Ainsi, bien que l'heure fût matinale et que la nuit ait été courte, Schlomo se réveilla sans fatigue et son savoir était tellement plus grand que la joie était sans limite qui inondait son cœur.

Il relisait un peu de Lefschetz quand le téléphone sonna : c'était l'inspecteur Ford. Ayant passé une journée épuisante à explorer la liste des membres du "Tarpaulin's Incarnadine" et à écouter tout ce qu'ils savaient de feu leur honorable collègue Rodney Paley, et bien que son seul progrès soit une liste, impressionnante mais hélas farcie de contradictions internes et épineuses assez évidentes, de faits, gestes et actes de la victime, il retirait de ce travail une joyeuse sensation de devoir accompli.

– J'avance, Schlomo, à une vitesse considérable. C'est pour bientôt.

– Nou... Mazel Tov... Heureux de vous l'entendre dire.

– Certes. Ah ! À propos, les obsèques du défunt se déroulent à 11h tapantes, Westchester Bloomcrest Church. Miss Paley m'a demandé de te demander de venir.

– Avec grand plaisir, inspecteur. Et pourrais-je vous demander de demander après la cérémonie à Mssrs Wooster-Pirbright, Gilmour, Glossop, Geoffrey, et Eckenham, Edward Z., de venir chez Lord Paley où j'ai une... communication... à faire qui pourra éclairer la course de la justice dans cette sombre affaire ?

– Ah... Euh... Pas de blague, hein, Schlomo ? Paley, enfin Lord Paley je veux dire, est déjà assez excité. Ne commence pas à réciter du Shakespeare comme la fois à Wimbledon parce que tu t'étais rendu compte au dernier moment d'une "légère" erreur dans ton raisonnement.

– Nou... Inspecteur de peu de foi. Et par ailleurs, il s'agissait d'un extrait de Macbeth, qui s'imposait tout à fait dans le contexte, personne ne s'est rendu compte de rien.

– Nous verrons. À bientôt.

– Ciao !

Aux funérailles de la victime, Schlomo observa que Philip P. Mark avait été également invité par Suzanne Paley. Sa politique de lire ostensiblement "Le manifeste du parti communiste" (qu'il jugeait pourtant passablement obsolète, mais pouvait-il espérer que d'ignares bourgeois bigots voire religieux soient à même d'apprécier l'insulte et la provocation à sa juste valeur s'il exhibait en lieu et place son "Remarks about Bomb Making and Bomb Throwing and Running Away" ?) lui attira une réprimande à peine déguisée de la part du

révérend officiant, mais il passa l'essentiel de l'office à écouter Schlomo expliquer à sa voisine le principe de $G(3) \leq 7$, ajoutant son grain de sel quand cela s'imposait. Tout trois ignorèrent superbement les coups d'œils indignés, mais muets, des bons bourgeois puritains quand le volume de leur conversation menaçait la compréhension globale de la formidable homélie que le révérend délivrait depuis la chaire. C'était, l'un dans l'autre, une plaisante cérémonie. Oy! Schlomo ne soupçonnait pas qu'il fallait bien qu'il en profite!

Et comme prévu, les trois gentlemen requis chez Lord Paley par Schlomo étaient venus, et leur apparence sérieuse et digne servit d'illustration de la duplicité des réactionnaires décadents à Philip P. Mark, et quelques minutes après la sortie du cimetière tous se retrouvèrent dans le cadre douillet mais pompeux de Ridley Court. Il y avait là Lord Paley le Vieux, sa fille Suzanne, l'inspecteur Ford, Schlomo Cohen, Philip P. Mark en observateur, G. Wooster-Pirbright, G. Glossop et E. Eckenham, et Simmons, cette fois tranquille derrière la porte fermée, qui prenait des notes pour les domestiques.

– Hum, dit l'inspecteur Ford, monsieur Schlomo Cohen, ici présent, détective...

– Mathématicien-détective, inspecteur.

– Zut! Schlomo a quelque chose à dire.

– Nou... De fait, j'ai, inspecteur. J'ai à expliquer de quelle manière a été assassiné Rodney Paley, samedi matin, dans cette maison, et en particulier : par qui.

Quelques remarques fusèrent, et des regards étonnés furent échangés. Mais Schlomo Cohen, imperturbablement, n'en tint pas compte. Il s'adossa à la considérable horloge. Il commença son exposé didactique en ces termes :

– Il est dit : *Macool, macool, orra whyi deed ye diie ? of a tryin thirstay mournin ?*.

– Peut-on passer ces incantations sans doute rituelles? demanda Paley l'Ancien, énervé.

– Si vous n'aimez pas Joyce, évidemment. Bien, je serai bref alors.

– Excellente idée.

– Du calme, du calme. Nou, pour l'expert en ces matières, cette affaire, vue la personnalité de la victime (que je ne rappellerai pas) et la densité de vautours dans un voisinage singulièrement petit, cette affaire apparaissait à première vue de même nature que celles qui sont aisées à résoudre, c'est à dire : facile à résoudre. Mais quelques détails posaient problème dans cette optique : ce plat à tarte bleu, par exemple. Et aussi l'intervention de Miss Paley. Sans ces deux faits, nul enquêteur n'éprouverait grande difficulté à tirer de la liste des amis et relations de la victime un coupable convenable. Mais comment incorporer les deux événements ci-dessus dans le raisonnement? Nou... Alors que d'autres essaieraient de chercher une solution plus complexe mais compatible, le mathématicien s'en tient à la pureté de la solution idéale et y ajuste les faits par le biais des plus subtiles techniques à sa disposition. Lesquelles? Je ne vous ferai pas un exposé exhaustif de topologie algébrique. Probablement, la loi de réciprocité quadratique ferait aussi bien l'affaire et donnerait le résultat. Mais ma voie fut transcendante et plus intrinsèque : considérons la théorie des déformations continues, par l'expert Lefschetz, dans les "Annals of Mathematics" datées du mois dernier.

– Ah! Arrêtez cette comédie! C'est absurde! s'écria Geoffrey Glossop.

– Nou... Du calme, du calme. Que fit Lefschetz (et les preuves suivront en temps utile)?

Il dit que dans une situation de déformation de la situation, on élimine certains détails des fibres spéciales sans perte d'informations importantes à homotopie près dans les fibres génériques. Or donc, déformons le scénario de ce crime en faisant varier par la pensée l'instant où il fut commis, dans un petit voisinage. Sans nul doute, le plat à tarte bleue est un pur artefact, détail sans importance et inapproprié, irrelevante, off the wall, j'en passe. De même, à déformation continue près infinitésimale du temps, Miss Paley ne sort pas quand le criminel est encore là, et son intervention passe inaperçue. Et donc nous voilà ramené par ce biais au cas trivial précédemment considéré. Voilà. Joli, non ?

Il s'interrompt, sourit. Les auditeurs semblaient perplexes ou au bord de l'explosion.

– Euh... dit Ford. Et ça nous mène où, ces considérations nébuleuses, qui ne tiendront pas devant un juge, même assoiffé de sang, mais passons. J'arrête qui ?

– Oh, bien sûr, pardon, toutes mes excuses. J'oubliais. Évidemment. C'est important aussi. Je comprends votre point de vue. Nou... C'est facile. L'affaire est manifestement locale donc le coupable est un proche, capable d'entrer dans la maison, donc très proche. Le choix n'est pas vaste. Mais nul besoin d'envisager des cas, car mes informations sont précises et désignent nettement un seul homme : Gilmour Wooster-Pirbright ! Qui n'était pas samedi avec ses deux amis. C'est lui qui a tué Rodney Paley, pour s'emparer du python Alfred ! C'est lui le coupable ! Inspecteur, à vous de jouer.

Ford se tourna vers le coupable au sens de Schlomo.

– C'est absurde s'écria celui-ci tournant couleur tomate anglaise. Bon sang, samedi je faisais un discours électoral à West Closter ! Il y a une photo dans le journal !

Cela interpella Schlomo qui sembla ébranlé. Un moment de flottement s'ensuivit.

– Cet homme est un escroc ! Je l'ai toujours dit ! glapit Paley le Fossile, bondissant brutalement de son fauteuil. Un escroc, ou pire encore ! Je ne serai pas autrement surpris que ce soit lui le coupable !

– Certainement ! renchérit Gilmour Wooster-Pirbright, toujours écarlate. Qui d'autre que l'assassin a intérêt à accuser un innocent ?

– Absolument, surenchérit Paley Senior. Inspecteur Ford, c'est vous qui avez introduit, contre ma constante volonté, cet homme dans cette honnête maison. Arrêtez-le, et qu'il en sorte menottes au poignets, si vous voulez vous racheter !

– Tout à fait !

– À mort ! Pendez-le ! hurlait la populace armée de faux et de haches.

– Nou... Tout le monde peut se tromper, ne nous emportons pas, soyons civilisés.

– Monsieur Schlomo... vous... glissa Suzanne Paley, s'appuyant sur une chaise.

L'inspecteur Ford, harcelé par Paley l'Antique, tournait autour de la pièce, interpellé par cent mains crochues, hué par la multitude bâveuse, le regard de plus en plus perdu. Simmons entra.

– On a volé la cuillère en argent de la Vieille Maison !

– C'est lui ! aboya l'Ancêtre, se précipitant sur Schlomo.

Il le bouscula hargneusement, tentant d'atteindre sa gorge, l'œil vicieux. Schlomo sortit ses mains de ses poches pour sauver sa vie. Une longue brillante cuillère tomba sur le sol, tintant fort et clair dans un silence instantané et de mauvais augure. L'inspecteur Ford,

comme foudroyé, fixa son ami.

Miss Paley s'évanouit, murmurant vaguement : "Vous...", immédiatement secourue par Philip P. Mark.

– Schlomo Cohen ! Au Nom De SA Gracieuse Majesté ! Je...

– Gracieuse ! Tu l'as vue la grosse !

Bondissant sur le majordome, l'abattant en une combinaison de lettres, assommant l'obsoleète Patriarche accroché à sa veste, Schlomo Cohen s'échappa hors de la pièce. Les trois amis du défunt aussitôt amorcèrent une poursuite. Mais, n'hésitant pas un instant, l'occasion était inespérée et son devoir clair, Philip P. Mark lâcha Miss Paley et étala sans douceur Gilmour Wooster-Pirbright. Simultanément, sortant d'un placard, l'inconnu au chapeau curieux surgit devant les deux autres, les assomma à coups de canne, et disparut aussitôt.

Schlomo Cohen courait dans les rues de Londres. Là ! Une ruelle ! Ici ! Un corridor sombre ! Quoi ? Quel bruit ? Eux ? Ah !... Un chat ! Schlomo fuyait à toutes jambes.

Il n'alla pas chez lui, mais chez Jeremy Waring, et de là fila vers le port, et pour un prix trop élevé embarqua, haletant, à bord d'un cargo islandais au nom oublié de l'histoire, mais au départ imminent. Dans sa cabine, il n'avait qu'un lit trop petit, une immonde serviette, les vêtements qu'il portait et ce qu'ils contenaient, et un article de Vinogradov que lui avait donné Jeremy. Mais, dedans, ce dernier avait pu glisser l'adresse d'amis à Princeton, et aussi une lettre ramenée à Schlomo la veille et qu'il n'avait pas vue. Et c'était la réponse de Mrs Agatha Shropton-Shropton : le majordome (un cousin de Simmons le subreptice ?) avait avoué. Elle joignait les 200£ requises par Schlomo.

Ainsi comme les Sages l'enseignent Schlomo Cohen quitta l'Angleterre sa patrie et vogua l'âme triste et pesante, et sa destination était : America !

INTERLUDE : OCÉAN

Pendant six nuits et six jours Schlomo Cohen vécut les pires tourments. Dans sa lugubre cabine, au milieu d'un océan chaque jour plus agité, de sombres pensées l'accablaient. Des dialogues moraux solitaires à plusieurs voix l'envahirent. Sa fuite prenait des proportions bibliques. Pourrait-il un jour oser se présenter de nouveau devant ses amis, si même il en avait l'improbable opportunité? Il s'était égaré et presque dénoncé lui-même. Qui le croirait innocent? Dans ses rêves et ses cauchemars il se voyait comme un serpent surnois poursuivi et abattu justement par une foule sans visage ni nombre (chose terrible, pour un mathématicien!), piétiné et incapable de trouver la force d'implorer l'Éternel. Et quand ses remords n'étaient pas assez, l'ombre de son destin futur le terrassait encore. Des USA il ne connaissait guère que des rumeurs qui en faisaient le pays des barbares, à la nourriture infecte et pourrie, aux idées repoussantes, sans autre justification dans l'ordre universelle du Très Haut que son pouvoir de réconcilier temporairement dans un dégoût commun Lord Paley le Bourgeois et Philip P. Mark le Révolutionnaire. Alors, parfois, quand les vagues se faisaient plus vives et que le vent rugissait au dehors, les profondeurs de cet océan lui semblaient accueillantes comme les bras de sa mère à l'enfant nouveau-né : *From that place, I shall no leading need.*

Mais le septième soir, alors qu'il était en proie à un sommeil agité, parcouru de nouveau par ces arguments dans des rêves aux étoffes plus sombres et plus fantastiques par l'effet d'une forte fièvre, il eut soudain l'impression de voir surgir sa mère en face de lui, flottant dans les airs. Elle tapa violemment sur la table, bien qu'il n'y en eut pas dans la cabine, et que ce ne soit guère aisé pour un être vaporeux. Elle lui dit simplement mais fermement, avant de disparaître : "Oy! Et moi, est-ce que je n'ai jamais fuit? Comme il est dit : *L'an prochain à Jérusalem*".

Schlomo alors se souvint des récits de son enfance et que jusqu'à ce jour c'était le destin de tout son peuple de fuir. Non, il n'était pas isolé. Même maintenant, traversant ce même océan déchaîné, d'autres juifs continuaient sans doute ce voyage commencé tant de siècles auparavant. Eux non plus n'avaient commis aucun crime. Et comme eux il devait se fixer un nouvel objectif, et s'imprégner de la volonté de lutter et de rebâtir là où son chemin le mènerait. Dieu merci! Les criminels certainement abondaient aux États-Unis, et les bons détectives sont rares! Chacun doit savoir un peu de mathématiques, même au plus profond des déserts sauvages. Et il avait, bien plus heureux en vérité que beaucoup d'autres fuyards, des amis dans le Nouveau Monde.

Reviendrait-il un jour en Angleterre? Il haussa les épaules sur son mauvais lit de fer, provoquant son effondrement et sa chute. S'il le voulait, seulement! Tant pis pour eux, qu'ils

aillent au Diable ! Yo ho ho and a bottle of rum !

Soudain des cris et des bruits se firent entendre, provenant du couloir menant à sa cabine. Le fragile optimisme de Schlomo céda de nouveau, un frisson le parcourut. Que se passait-il ? Pourtant, on ne pouvait pas l'arrêter hors des eaux territoriales. Il chercha des yeux une arme, mais la pièce était si déserte qu'une armée n'aurait pu la défendre. La porte s'ouvrit à grand fracas, il brandit Vinogradov comme une arme.

– Oy ! Schlomo mon fils ! N'aie pas peur, ta mère est là, je vais m'occuper de toi !

Les pieds fermement plantés sur ce quai de New-York, au milieu des cris et du vent, Schlomo, comme en un ultime défi, acheta le "Times" encore une fois. Il consulta les scores du cricket, déjà presque comme un étranger souriant de cette bizarre dévotion anglaise. Puis il le jeta au loin. Le journal se déploya soudain comme une flamme dans une rafale, puis s'éparpilla au gré du vent. Une page revint droit sur Schlomo qui ne put l'éviter. Il l'arracha de son visage et la rejeta, mais un titre attira son attention, et il ne put s'empêcher de lire cet article :

LA BANQUE DE LONDRES CAMBRIOLÉE
Des inconnus s'emparent de plusieurs millions de Livres
Scotland Yard sur la piste du coupable
Par William B. Raughts

Jeudi à 21h32 GMT le constable O'Reilly, en accord avec les prescriptions de sa ronde quotidienne, passait devant le 12, Chaucer Street, où se trouve établi le siège de la London Commonwealth Bank, qui est comme notre lecteur ne l'ignore pas le plus important des établissements financiers de la Couronne et certainement l'un des plus respectables. Observant que la porte d'entrée en était béante en dépit de l'heure tardive et postérieure à celle de la fermeture, le constable O'Reilly, conformément au règlement, siffla aussitôt pour donner l'alarme et entra dans le bâtiment. Il y découvrit un gardien assommé dans le Hall d'entrée majestueux orné d'un tableau de Turner, et bientôt deux autres également sans connaissance à proximité de l'escalier menant à la salle des coffres. Il lui apparut alors évident qu'il se trouvait sur le site d'un coup d'une rare audace et rapidement la diligence de la police fut toute entière consacrée à la recherche des auteurs de ce cambriolage. Enquêtant avec une louable promptitude, le superintendant Beenuts découvrit de nombreux indices dans un bureau situé au second étage du bâtiment décoré de plusieurs petites sculptures de Mercer. Scotland Yard en garde naturellement secrète l'exacte nature, mais des rumeurs provenant de sources bien informées et dont les opinions se sont généralement révélées fondées affirment que s'y trouvait un cahier contenant tout les détails du méfait à l'exception peut-être du nom du coupable, de même que le cadavre d'un animal mystérieux dont l'identité n'a pas été révélée.

Les hommes les plus capables de Scotland Yard ont été délégués pour mener les recherches. Les inspecteurs Ford et Wiggins, dont le public n'a pas oublié l'habileté à résoudre le problème dit du carnet violet sont responsables de l'enquête.

Même si les perspectives semblent excellentes de démasquer le coupable et s'il ne pourra probablement jouir de son forfait que pendant l'espace de quelques jours, il semble néanmoins légitime de s'enquérir si l'idée d'une opération d'une telle impudence aurait pu germer en dehors du climat de laxisme généralisé qui se développe sans cesse et qu'encourage jour après jour la scandaleuse politique du gouvernement actuel. Il semble de plus en plus nécessaire dans l'intérêt du Commonwealth tout entier que le premier ministre quitte son office de 10 Downing Street agrémenté de miniatures Thaï et organise les prochaines élections générales dans les plus brefs délais.

DEUXIÈME PARTIE

NEW-YORK

PROLOGUE

C'est de sa première impression horrifiée face au jeu honteux appelé base-ball que Schlomo Cohen mit le plus de temps à se remettre. Pourtant, au bout de six mois environ de l'autre côté de l'Atlantique, il finit par envisager de s'inscrire au club des supporters des "Yankees" de New-York, conquis par le style impeccable de Lou Gehrig. Et en même temps il entreprit de renvoyer anonymement en Angleterre le vestige ultime de sa première vie : sa carte jaunie, acquise en des temps immémoriaux, de membre emeritus de l'équipe de cricket ethnique d'Oxford.

Pour le reste, porté par Masha comme un frêle esquif sur une vague furieuse, Schlomo avait été installé dans une nouvelle vie sans guère avoir eu à se soucier de grand chose de plus que de s'assurer de l'existence d'une voie d'évacuation pratique à l'arrière de son immeuble. Les formalités avaient apparemment été réglées en juste ce qu'il faut de temps pour dévaster quelques bureaux de l'Immigration et mener au bord du suicide de braves officiers pourtant bon pères de famille et honnêtes contribuables. Manifestement rajeunie d'une trentaine d'année et quatre mois, ce qui donnait des sueurs froides à Schlomo, Masha avait exploré Broadway du bout de Greenwich Village jusqu'aux hauteurs de Harlem, écumant Yeshivoth et synagogues, bars, librairies talmudiques et delicatessen, et décidé finalement que le 18 West 96th Street était l'endroit créé par l'Éternel – loué soit-Il – pour qu'elle y passe sa vieillesse en compagnie de son fils unique Schlomo. Et ainsi en fut-il.

Le premier jour elle contredit une douzaine de fois rabbi Silberstein devant la congrégation entière, concernant des citations pourtant simples, et le second jour elle avait établi puis le troisième confirmé une réputation considérable. Par des manœuvres subtiles dignes du python et peut-être inspirée par lui, elle fit le quatrième jour de son appartement (juste en-dessous de celui de Schlomo) le lieu de rendez-vous à la mode entre la 85ème et la 102ème rue. À la grande fureur de Mme Katia Gershon, jusque là l'âme des soirées spirituelles, son influence s'étendit le cinquième jour au delà de la 79ème rue, menaçant d'en faire fort rapidement la favorite à la course au poste de congressman du 7ème district de Manhattan, ce qui fut achevé le sixième jour. Et le septième qui était Shabbat, elle ne se reposa pas. Chaque minute son ambition semblait grandir.

Et Schlomo lui-même dans ce sillage agité se prenait à s'émerveiller des possibilités offertes par ce grand pays. Il n'avait jamais imaginé qu'il puisse exister dans ce Monde impur un endroit où trois écoles talmudiques se partageraient le même étage du même immeuble et s'en disputeraient les occupants à grands coups d'offres promotionnelles exceptionnelles et de slogans percutants accaparant de pleines pages du "Jewish Daily Forward". Et dire que le nombre de crimes n'en était même pas affecté ! Et la Police était si déplorable ! Et combien

l'américain dans sa candeur n'hésite pas à se confier à un étranger ! Bien sûr, il avait été surpris de constater, lors de sa première affaire, que le malfrat américain, au contraire de son homologue anglais, confronté de plein fouet par un "Nou... Tu es fait, rascal" prononcé d'un ton détaché au moment critique, ne réagit pas par une reddition honorable dépourvue de rancune mal placée, par une exclamation presque admirative, "Goddam ! Tu es trop fort pour moi, Schlomo Cohen, j'aurais dû écouter ma mère et devenir ébéniste", accompagnée d'une virile poignée de main. Cela lui avait valu un coup assez rugueux sur le dessus de l'occiput, mais depuis il était habitué et prévenu, et lui aussi se taillait prestement une réputation flatteuse qui bientôt devint comparable à celle qui avait été la sienne à Londres.

Sur le même quai battu par le vent il allait maintenant lui-même accueillir et reconforter de nouveaux exilés européens et leur faire goûter une première tranche d'Amérique. Il amenait les meilleurs mathématiciens européens à Princeton qui devenait un repère d'experts querelleurs à faire frémir Oxford. Et par une chance remarquable, il y avait sympathisé avec le boulanger, Jacob Kazhdan, ce qui lui permettait d'avoir une bonne adresse à fournir à Masha lors de ses séjours mathématiques.

Mais il était dit qu'un jour le passé redeviendrait le présent de Schlomo Cohen...

CHAPITRE 8

UN DESSIN CHEZ LE MAIRE

C'était un mardi après-midi radieux et il avait battu largement et sans tricher le président de General Motors. La vie n'aurait pas pu sembler plus belle au maire de New-York, Raymond de la Guardia, si un inconnu sans doute dangereusement inconscient n'avait dérobé son putter dédié par Allistair Duofalconi, le double vainqueur de l'Open d'Augusta. Ce petit grain de sel brutal lui compliqua beaucoup la vie. Car cet homme puissant, aussi corrompu qu'enthousiaste, charmant et idéalement conçu pour sa délicate fonction, cet individu qui tenait presque en ses mains la destinée de quelques millions d'hommes et de femmes, ce maire populaire connaissait sa police : il avait choisi le chef lui-même. Mais il ne pouvait quand même pas chercher lui-même le coupable, et personne ne vint se dénoncer. Le sens du mot "frustration" lui fut révélé, avec toutes ses vénéneuses subtilités et ses racines profondes. Et l'agacement grandit et grandit toute une semaine durant... Mais le jour où le Gouverneur du Missouri lui demanda s'il avait fourgué au clou son fameux putter pour s'offrir un pot-de-vin, il décida que c'en était trop. Rassemblant son énergie, il clama qu'il devait faire quelque chose. Il confia ses soucis à son ami Julius Epstein ; Julius connaissait depuis peu Masha et savait donc tout des talents de Schlomo Cohen. Ainsi Schlomo fut-il engagé pour retrouver ce fétiche inestimable cher au cœur du maire de New-York City.

Son action fut rapide et directe : il expédia sans crainte un chèque de 1000 dollars (avance sur frais, tirée du Fond de Soutien des Orphelins de la Police) et un putter flambant neuf au champion fameux, qui le lui renvoya sans tarder en retour adéquatement dédié. Il inventa alors une histoire plausible et sanglante pour justifier sa réussite, en s'aidant d'une nouvelle du Continental Op récemment publiée dans "Black Mask", et rapporta l'objet à Raymond de la Guardia, qui l'inclut derechef dans le cercle restreint de ses amis, à ne pas confondre avec celui des invités de ses soirées décadentes.

Et par conséquent, le 22 octobre, Schlomo Cohen se présenta à l'entrée de la gigantesque demeure de Mr. de la Guardia, qui fêtait ce soir là avec faste, splendeur, et une ostentation non-déguisée quelque événement qu'il lui plaisait d'inventer pour justifier ces agapes. Le maître de maison l'accueillit chaleureusement, justifiant encore sa réputation d'être la réincarnation du Dieu de la débonnarité.

– Mazel Tov, Mazel Tov, Schlomo, alors, en forme ? Des affaires, intéressantes ? Et Masha ? Ça pulse ? Beau temps, n'est-ce pas, whisky ? Soda, caviar, saumon, cigare, opium ? Pistaches ? Beurre, de cacahuètes ? Je plaisante. Ah, ah. Alors, quelles nouvelles ?

– Nou... Je viens de...

– Est-ce que tu as vu, la nouvelle exposition, du “Metropolitan Museum” ? Un nouvel artiste, formidable, c’est ma fille, qui me l’a conseillé, des œuvres exceptionnelles. Enfin, c’est ce qu’elle dit... Pour moi, ce ne sont que des gros rochers. Très gros, même, il n’y a pas à discuter, mais rien de plus. Mais tant que ça fait enrager les musées européens, je ne vais pas dire non, hein ?

– Mais le...

– Oh, à propos, est-ce que tu connais celle d’un irlandais qui s’appelle Mike et d’un écossais qui s’appelle Pat ?

– Non...

– Eh bien... Oh, pardon, une minutes, voilà ce vieil escroc, Peter Scrumb, il faut que j’y aille, lui dire bonjour, et le narguer. Gniark, gniark, ou plus exactement, narg, narg...

De la Guardia le laissa là pour se précipiter vers l’entrée de la salle de bal, souriant comme un requin sympathique et bien nourri. Schlomo en profita pour aller taquiner le buffet, et pas seulement la partie kasher, qui était certifiée par un hassid professionnel – un bon job, ça, pour les étudiants fauchés –, et observer les nombreuses attractions de l’endroit. Depuis la semaine précédente, la décoration avait été entièrement bouleversée, les Picasso remplacés par de nouvelles œuvres sans doute abstraites, et les sculptures avaient subi une redoutable autocritique.

Il arpenta ainsi la salle en flâneur, presque en papillon, libre et sans attaches, résistant même à la tentation de s’insérer dans une attirante conversation dont le sujet lui parvint entre mille autres émanations, la canonicité du dernier exploit de Gehring. Et il ne pouvait s’empêcher de penser ainsi : quelle chance il avait eu ! Si on lui avait dit sur ce cargo islandais que si peu de temps après sa traversée il serait de nouveau joyeux et bien portant ! Si on lui avait dit que le maire de New-York l’accueillerait ainsi ! Et qu’il aurait oublié tout les déboires de sa première vie ! Et que les oiseaux dans Central Park, finalement, chanteraient presque pour lui !

Mais il n’avait pas tout prévu. Si on lui avait dit que sur un bout de mur, quasiment invisible depuis la majeure partie de la salle, mais là même où ses pas maudits semblaient l’avoir expressément mené, il verrait l’image blanche sur fond noir d’un philosophe lisant, exécuté en pastel, et de la facture même, parfaitement reconnaissable, de cet astronome au bras long de Miss Paley. Brusquement dans son cœur, toute une mélancolie revint faire banquet, une mélancolie qui jeûnait depuis deux mois au moins. Malgré tout, il ne pouvait pas oublier ses amis, Jeremy Waring, John Hotnose, et le cousin MacLevy, Philip P. Mark, Suzanne Paley même. Il revit brusquement, sans savoir pourquoi cette image là, la Tamise au petit matin après une nuit de fiévreuse poursuite quand avec le malfrat pourtant interpellé ils chantaient aux péniches et aux mariniers des vers superbes et des ballades naïves commençant par *Come gather all my friends*, qui leurs étaient payées en sourires et grands gestes des bras.

Il tourna en rond deux ou trois fois sur lui-même, ne sachant trop que faire. Il avait écouté ses premiers Blues un jour dans un des cafés de Harlem, et discuté ensuite avec quelques connaisseurs (le Talmud, lui semblait-il, n’était pas une mauvaise référence une fois qu’on savait à quoi on avait affaire, et il avait écrit quelques textes pour l’étonnant Blind Lemon

Jefferson, basés sur le triste sort de Rabbi Akiba et habilement transposés au Sud profond). Nul besoin de grands textes pour se comprendre alors : le nom d'une couleur suffisait. Le Blues dans son cœur creusait de grands trous très sombres.

Agacé plus que frappé, il choisit de savoir plutôt que de hausser sagement les épaules et d'aller écouter le dernier enregistrement de Muddy Waters. Il alla chercher le maire, qui entre deux flèches sournoises inspirées du comique de répétition décochées au Sénateur White, lui indiqua que c'était sans doute sa fille qui avait installé le tableau, lui-même n'étant responsable en tout et pour tout dans la nouvelle décoration que de la facture, qu'il avait bien failli faire encadrer d'ailleurs (mais d'ailleurs, déclama-t-il en passant, ensorcelé, dira-t-on jamais les qualités sans pareilles de sa fille, Elizabeth de la Guardia, cette perle sans égale, cette merveille du monde?)

Et Schlomo, toujours imprudent, s'en alla à la recherche d'Elizabeth, et lui demanda enfin d'où venait la sombre figure qui à l'autre bout de la pièce veillait, gardien austère, sur le saumon fumé.

– Oh ! Le Philosophe lisant ? dit-elle. C'est un de mes amis qui me l'a donné il y a deux semaines. Comme papa avait besoin de quelque chose pour remplacer le Mondrian avec lequel il a assommé le sénateur de Delaware avant hier, je l'ai mis là. Joli, non ?

– Nou... Certes... Mais savez-vous qui est l'auteur ?

– Euh... Non... Je n'ai pas demandé à Jérôme. Jérôme Orbius. C'est lui qui me l'a offert.

– Ah.

– Oui. Il est charmant. Physicien je crois.

– Oh... Peut-être sait-il qui est l'auteur, lui ?

– Sans doute. Vous voulez son adresse ?

– Certes, certes.

– Attendez que je me rappelle. Voilà : 124, Nassau Street, Princeton, New-Jersey. J'ai une assez bonne mémoire, je crois bien que c'est ça.

– Nou, je connais l'endroit. Parfait. Merci beaucoup.

– De rien.

– Mais quand même.

– Si vous y tenez.

– Parfaitement.

– Merci alors.

– De rien, de rien...

Et que faire en sachant cela ? Le reste de la soirée de Schlomo Cohen fut consacrée à cette question. Les pioches du Blues s'en donnaient à cœur joie. Que ne buvait-il un bon verre de whisky pour faire passer cette crise ? Hélas, il ne but qu'un cocktail, tout à fait inadéquat, vers minuit, au moment de partir, et son effet sur son esprit fut simplement de lui faire porter le regard encore vers ce coin de la salle, en disant d'un ton décidé bien que pâteux : “Si tu crois que tu me fais peur !”

Ainsi soudain animé d'une sainte colère, il alla aussi directement que possible confronter bravement du regard cet avorton (en noir et blanc !) qui osait s'en prendre à lui. Il aperçut des défauts nombreux dans l'ouvrage, le visage absurde, glissa vers le livre. Cet ouvrage que

le philosophe lisait avait un très visible titre. Il se pencha et lut : “Principles of Quantum Mechanics”, par P.A. Dirac. Cela bouleversa Schlomo sans qu’il comprenne pourquoi. Il ouvrit largement la bouche, et il resta ainsi planté comme un délétaire épouvantail, pendant plusieurs minutes.

Schlomo sortit dans le froid et la nuit new-yorkaise. Dédaignant les taxis qui se pressaient et se battaient sans pitié pour le ramener à bon port, il entreprit de remonter à pied 5th Avenue. Il arriva au niveau de son appartement vers 7h du matin.

Il envisagea un arrêt dans un delicatessen local ; mais dans le menu rien, sinon les bagels à la noix de coco, tores solides répugnants, ne pouvait se mesurer à l’étrangeté de ses pensées. Le mot “physicien” lui restait en travers de la gorge. Ce n’était pas rationnel. Il décida d’aller vers son lit.

Oh, mais Masha l’attendait. Ses sourcils étaient froncés. Elle ne prit que deux secondes pour pâlir au vu de son visage épuisé, lui prépara un petit déjeuner reconstituant, développé sur les bases des restes du dîner de la veille, un banquet pour quelques kabbalistes de la 87th Street (entre Amsterdam et Madison) ; elle en avait préparé deux fois trop, mais de fait, s’ils avaient tous emmené leur Golem en promenade, il aurait bien fallu nourrir ces pauvres créatures, non ? Ça mange un Golem. Masha n’était pas d’humeur aux digressions. Elle tança Schlomo et l’interrogea de près.

– Oy ! Schlomo, Schlomo... Tu n’étais pas chez toi hier soir ! Tu n’as pas passé la nuit au domicile familial ! Ne nie pas ! Pas de protestations ! Je le sais !

Schlomo n’avait nullement l’intention de dire quoi que ce soit. Et d’ailleurs, Masha n’avait nullement l’intention de lui laisser placer la moindre syllabe.

– Où étais-tu ? Pas de mensonge Schlomo ! Je sais tout ! Attention ! Quelle trahison ! Qui est-ce ! Pas de protestations ! Je ne suis pas du genre à me laisser faire, et n’est-il pas dit : *Tu respecteras tes parents* ? Si, et aussi : *Le coupable sera châtié*, et d’autres choses. Où étais-tu ? Ne tente pas de dissimuler Schlomo, l’ombre de ton père – louée soit sa mémoire – te surveille, et vois la blêmir devant ton comportement indigne ! Parle, ou je te ferai parler ! Ah, j’aurais dû me douter avant de t’emmener ici que le climat laxiste et immoral et dégradé de cette Amérique aurait raison de toi. Je savais depuis toujours que tu étais faible, oh mon Schlomo ! Son nom, vite, parle ! Ne m’interromps pas, fils sans cœur ! Pas d’excuses faciles ! Je ne laisserai pas faire. Bien sûr, la vieille madame Weinstein m’avait prévenue il y a longtemps en revenant des vacances que son fils Abraham lui avait offertes à New-York pour son mariage – on dit qu’il y a des mots aigres échangés entre lui et Mme Weinstein, d’ailleurs ; le mauvais œil nous soit épargné, mais les gens sont si médisants qu’il faut bien le dire – ; elle m’avait dit : “Peuh ! Des goyim ! Même les soi-disant *Hassid*. Pas un qui ne tiendrait deux secondes au bras-de-fer contre mon cousin Schlemiel de Lublin” – et tu penses, alors, avec notre oncle Morris. Mais c’est vrai qu’elle est sénile et qu’elle est aussi allée raconter à Mme Wen-Ling que je pratiquais la Magie Noire et connaissait les noms du quatrième démon de la lignée d’Asmodée ; ce qui est la stricte vérité d’ailleurs, mais elle ne le sait pas... Nou, mon fils, connais-tu des synonymes de “d’ailleurs” ?

– Euh... “En fait”, non ?

– Oui, c’est vrai. En fait donc tu tentes de détourner la conversation ! Pas de ça avec moi !

Je ne mange pas de ce gefilte fish là ! Où habite-t-elle ? Si oncle Vladimir te voyait dans cet état ! Vous avez mangé du porc au petit-déjeuner, certainement ? Trahison ! Oy ! Excuse-moi, on sonne à la porte.

Masha laissa Schlomo quelques instants. Se demandant si une réponse franche et directe du style : “Masha, tes craintes sont sans fondement. Je n’étais pas avec une goy cette nuit. Et de fait, je suis strictement homosexuel”, si donc une telle réponse la calmerait, et si cela en vaudrait la peine, compte tenu de la vitesse de propagation des ragots, qui ferait de lui un pestiféré dans les deux jours. Et allez expliquer la différence entre une bonne blague après ça. Non, mieux valait ranger cette impulsion dans un tiroir du fond.

Mais il n’eut pas besoin de chercher plus loin une explication. De la porte une explosion retentit, le mettant en état de lévitation.

– Angus MacLevy ! Toi ici ! Quelle joie ! hurlait quelqu’un.

Un écho répondit sur le même registre, quoique légèrement moins fort.

– Masha ! Enfin !

Comprenant la signification de tout cela, Schlomo bondit vers le couloir sans toucher le sol, cria :

– Angus ! Quel bonheur ! Toi ici !

An même instant, même légèrement avant, Masha avait ajouté :

– Schlomo vient vite ! Devine qui est là ! Quelle joie !

Et le voyant le cousin Angus, car c’était lui le visiteur, lança :

– Schlomo ! Quel bonheur !

La porte de l’appartement voisin ébranlé par ce tintamarre s’ouvrit furieusement, et Mme Glassbaum en sortit, l’œil ébouriffé, la tignasse en bataille, vêtue d’une méchante robe de chambre tétanisée par le déferlement sonore, apostrophant la famille réunifiée.

– Ça ne va pas non bande de cinglés de faire un tel vacarme à une heure pareille figurez-vous qu’il y a des gens qui dorment parce qu’ils travaillent honnêtement à la sueur de leur front eux pour gagner leur vie et nourrir leur famille !

Elle fut bien accueillie.

– Quoi ? Cinglés ? Oy ! Est-ce possible ! Comment osez-vous insulter de bons juifs qui se réjouissent simplement des bienfaits que le Très-Haut – loué soit-Il – leur accorde après des années de solitudes et de misères ? Alors que vous êtes déjà à moitié goy, de quel droit insultez-vous une bonne famille juive ? Quand on achète sa viande chez Jacob Tseinvel et qu’on a un fils qui fréquente une danseuse catholique non baptisée, on ne vient pas chercher des poux dans la tête d’une famille issue d’une lignée d’illustres rabbins hassidiques auteurs de nombreux commentaires injustement méconnus à la suite d’une... d’un complot malfaisant !

– Et vous espèce de snob anglaise de quel droit insultez-vous mon fils Samuel !

– Du droit de celui qui sait et qui est sans tâche ainsi qu’il est dit de Rabah : *Des descendants d’illustre lignée montent de Babylone / Le livre de leurs promesses est avec eux / Le pélican, et le hibou aussi.* Mon fils à moi mon Schlomo est un vrai fils aimant et obéissant et respectueux de la religion de sa mère et de sa mère en général, et il ne va pas vadrouiller et...

Schlomo était rentré dans l’appartement avec le cousin écossais et avait fermé la porte

(non sans avoir déposé la clé sur le paillason). Il commença aussitôt à interroger Angus. Mais d'abord il l'avait observé. À part le kilt au tartan des MacBeth, il avait bien changé. Sa peau arborait une couleur digne d'un explorateur africain, et son sac était tout encombré d'étiquettes témoignant d'une longue odyssée par delà les frontières de l'ancestrale terre du clan des MacBeth.

– Angus MacLevy ! Quelle joie ! Toi ici ! répéta Schlomo.

– Nou... C'est moi.

– Comment nous as-tu retrouvés ?

– En cherchant. Mais ça n'a pas été facile. Sais-tu quelle est la densité de Cohen entre la 70th Street et la 90th Street autour de Broadway ? J'en ai réveillé plus d'un, mais je savais que ça finirait par payer.

– C'est vrai ça, d'ailleurs, tout ces Cohen, ça fait des problèmes à la Synagogue, il n'y a pas assez à faire pour tous et puis tu connais Masha, si un jour c'est un autre que moi qui doit amener le rouleau de la Torah, elle pourchasse le rabbi deux jours durant. Même à Londres elle n'était pas si terrible. C'est le syndrome des émigrants.

– Nou... Je comprends. *I pity the poor emigrants.*

– Mais là n'est pas l'important. Que fais-tu ici ? Et qu'est-ce que ce sac de grand voyageur ?

– Vois-tu, Schlomo, *There are more things in heaven and earth.*

– Oui, je sais.

– Pour tout dire, après ton départ, précipité, l'inspecteur Ford est venu avec des poignées de documents officiels pour te chercher chez Masha. J'étais là. Ils ont fouillé partout, mais bien sûr sans résultats et sont partis avec une indigestion car Masha avait choisi des poivrons un peu jaunes.

– Et aurait défendu bec et ongle l'appartement s'ils n'y avaient pas goûté avant de procéder.

– Tu devines bien. En tout cas, après leur départ, sur les conseils de Masha, j'ai pris le premier train pour Calais et de là j'ai envoyé une carte postale sous ton nom. Aussitôt, ça a été l'invasion par le Yard. Alors j'ai continué à me balader en Europe, d'abord en traînant derrière moi tout ces enragés, et puis je me suis pris à aimer ça, et je suis allé en Égypte, et puis en Libye, au Kenya, à Madagascar, en Inde, au Japon, à Hawaï, et là je me suis dit qu'il était temps d'arrêter et j'ai refile un gros paquet de cartes à expédier régulièrement à un missionnaire jésuite qui partait pour le voyage dans l'autre sens, et je suis venu par ici en flânant. Ah ! Les voyages forment la jeunesse ! La jungle, les pyramides, les temples bouddhistes fleuris et suspendus ! Quelles merveilles ! Est-ce que tu imaginais qu'il y a des serpents mesurant plus de dix mètres ? C'est prodigieux.

Masha réapparut brusquement, la porte claquant derrière elle, assez écarlate mais apparemment contente.

– Oy ! Dire que cette shiksa a osé insinuer que tu fréquentais des non-circoncis mon fils ! Ah ! Mais avec ce que je lui ai raconté sur son mari et sa famille et comment ils ont ruiné le vieux Nathan là-bas au Shtetl, elle va avoir de quoi se lamenter pour des mois ! Ça lui apprendra.

Puis se tournant vers le cousin MacLevy :

– Mazel Tov, Angus! Bienvenu dans cette modeste demeure. Nou... Quoi de neuf?

Angus alors raconta quelques uns de ses voyages, émaillant son récit de nombreuses anecdotes et de commentaires, tels que des remarques sur la difficulté de manger kasher au Kenya. La grandeur du Monde l'avait marqué, et il était émerveillé comme le fut le prophète Isaïe quand il vit le Char Céleste et Métatron. Il ramenait avec lui quelques traces de ce Monde si grand, qui témoignaient de la bonté du Créateur et de la perfection de ses Oeuvres, au delà même des terres ancestrales du clan des MacBeth. Ainsi, quelques tablettes de chocolat, qu'il offrit à Masha.

– Je les ai acheté à Lyon, en France. On dit que ce sont les meilleurs du monde.

Ainsi aussi un éventail orné de sages (quoique concises) maximes bouddhistes. Ainsi ces petits tambours zoulous, aux sonorités puissantes et évocatrices, semblables presque à celles du Shofar – et, pureté mise à part, bien plus pratiques à transporter avec soi pendant un long voyage, comme justement il le démontrait lui-même.

Il y avait dans ces aventures de quoi passer la journée, les éléphants courant dans les plaines du Kalahari, les restes de léopard sur le mont Kilimandjaro, et aussi le cerf-volant tel qu'il se pratique près de Kyoto et les milles richesses de la Grèce. Ce n'est que le soir venu que Masha captive s'aperçut finalement qu'elle n'avait pas offert de thé à son visiteur, et qu'il était sans doute affamé.

– Oy! Dieu nous protège! Quelle façon d'accueillir un cousin revenant de loin! Mais attend encore un peu Angus et peut-être me pardonneras-tu. Oy! Quelle faute! Si ma mère – qu'elle intercède pour nous – était témoin de cela, oh avec quelle vigueur elle m'accablerait de reproches amers.

Elle alla aussitôt dans la cuisine, et Schlomo la suivit pour préparer le thé selon les règles tandis qu'elle invoquait assez d'esprits pour qu'en moins d'une heure ils puissent tous se mettre à table devant un véritable repas, et s'y restaurer selon leur appétit.

– La prière d'abord Schlomo!

Durant ce repas et après, la conversation revint vers des sujets plus proches. Schlomo ne ressentait plus rien de ses agitations de la veille. Le cousin écossais avait des nouvelles de tout leurs amis, et il avait à leur transmettre maints messages de sympathie et promesses de visite; Jeremy Waring – dit-il – était sur le point de partir, après avoir effectué un tour de l'Écosse pour semer d'éventuels poursuivants peu au fait de la géographie tortueuse des terres ancestrales du clan des MacBeth. Il raconta aussi comment, faisant usage de biais inconnus mais puissants, Philip P. Mark (qui finissait lui aussi de régler les derniers détails d'un contrat avec la "Leftmost American Political Organization" avant de voguer vers eux) était parvenu à faire publier une longue lettre à l'Éditeur en bonne place dans le Times, lettre dans laquelle il s'en prenait ouvertement, et avec toute la verve spirituelle et les insultes de son style usuel, à la façon scandaleuse et intimement fascisante dont le gouvernement, et plus spécifiquement certains Lords (il en dressait le plus satirique portrait sans les désigner nommément), et certains inspecteurs du Yard (il les comparait avec une fulgurante ironie à des terriers dépourvu du plus dérisoire odorat), s'en prenaient, au mépris des règles fondamentales du droit et de l'Habeas Corpus, à un innocent citoyen persécuté, dont il ne disait pas non plus le nom tout en désignant clairement Schlomo, sur lequel leur

acharnement aurait fait gémir Napoléon Bonaparte. Un grand moment de journalisme. Ceci avait été bien évidemment étouffé par la clique au pouvoir, mais la justice triompherait.

Après ces bonnes nouvelles, la conversation se fit encore plus gaie. Le cousin MacLevy provoqua des fou-rires inextinguibles par ses imitations de personnages typiques écossais, inspiré de caractères authentiques habitant son village – sis en les terres ancestrales du clan des MacBeth. Ainsi, le délectable facteur, le roi de la félicité hermétique, et puis la femme de MacBrenna, et d'autres encore. Schlomo marcha sur les mains autour de la table, Masha fit comparaître l'esprit d'Abraham Lincoln qui ne comprit rien à l'hilarité ambiante et partit en claquant la porte.

À minuit, Schlomo, au terme d'un dernier rire incontrôlable s'effondra sur la table, Angus peu après s'assoupit au milieu d'une phrase et, murmurant "petites natures", Masha alla tranquillement se coucher.

CHAPITRE 9

PRINCETON, NEW JERSEY

Le lendemain matin, Schlomo Cohen se réveilla très tôt. La chute de son cousin Angus depuis la table en était la cause. Il se débarbouilla rapidement, et sans trop y faire attention, ayant jaugé le bleu du ciel qui augurait bien de la journée, il descendit, et ressortit bientôt d'un taxi à Penn Station. Trop de physiciens, décidément, cela le gênait. Passant sous le fleuve Hudson, le train l'amena à Princeton, via Princeton Junction et sa petite navette. Il fallait élucider cette histoire choquante de philosophe lisant des livres de physique.

Il n'avait plus qu'à remonter University Street pour croiser perpendiculairement Nassau Street : l'affaire de cinq minutes. Dans les arbres et sur le sol, les écureuils grassouillets vaquaient à leurs occupations, et pas un de s'écrasa devant lui, victime d'une témérité excessive dans son interpolation entre deux branches d'arbres.

Il trouva le 124 sans difficultés aucune, et sonna, le cœur léger, à la porte de l'appartement où demeurait, aux dires du concierge, le nommé Jérôme Orbius. Ah ! S'il en avait demandé une description !

Il dut attendre quelques instants à la porte avant que celle-ci ne s'ouvre. Ce fut alors une jeune femme qui lui apparut.

- Oui ? s'enquit-elle avec un charmant sourire.
- Mazel Tov. Je désirerais causer quelques minutes avec Mr Jérôme Orbius.
- Jérôme ? Bien sûr, entrez donc.

Il se trouva ainsi guidé le long d'un couloir et conduit vers une porte, une porte ouverte sur une grande pièce blanche presque vide de meubles, mais encombrée d'un bout à l'autre, sur les murs comme sur le sol, de toiles, esquisses, pastels, de dessins et des instruments de l'art de Vermeer. Au centre, quelqu'un s'escrimait férocement contre un chevalet de taille moyenne et une toile qui s'y trouvait, "Voilà Jérôme" entendit-il à peine, car il connaissait l'artiste, il reconnaissait sans peine l'inconnu du cinéma Odéon. C'était l'homme qui lui avait livré Gilmour Wooster-Pirbright sur un plateau au pythodrome de Soho qui s'approchait maintenant de lui en lui tendant la main.

- Tiens ! Quelle rencontre heureuse ! Enchanté de vous revoir.
- Schlomo par un effort conscient parvint à refermer la bouche.
- Euh... Je ne m'attendais pas... Mais que je me présente, tout de même. Schlomo Cohen, euh, mathématicien.
 - Enchanté, enchanté !

- Adèle Déarena, ajouta la jeune femme ; Schlomo s’inclina poliment.
- Vous voulez une tasse de thé ? demanda Jérôme Orbius, revenant vers son cheval.
- Nou... Si ça ne vous dérange pas.
- Pas du tout, déclara Adèle. Lapsang Souchong, ou mélange comptoir ?
- Ce que vous voudrez.
- Parfait.
- Asseyez-vous donc monsieur Cohen, asseyez-vous, où vous pouvez. Vous pouvez déplacer ces cartons là-bas.

La pièce ne contenait pas de siège, et Schlomo s’installa comme il put. Sa surprise n’avait pas encore disparu, et il ne comprenait guère la signification, coïncidence ou pas, de cette rencontre. Tandis que Jérôme Orbius reprenait sa palette et son tableau, Schlomo profita du silence pour l’étudier de près. De taille plutôt petite, il était surtout très maigre, mais évidemment très vif. Ses cheveux noir corbeau, largement inexplorés par le peigne, étaient agités de soubresauts violents au rythme des mouvements de son pinceau. Il portait, non sans élégance et laisser-aller, une redingote noire sur une veste noire et une chemise noire sur un maillot de corps noir, puis une ceinture noire sur un pantalon noir. Doué comme il l’était pour l’induction, Schlomo ne prit pas la peine d’examiner ses chaussettes et chaussures. Peut-être aurait-il mieux valu.

Le tableau en cours de création semblait lui aussi basé sur des teintes puisées à la partie sombre de la palette. De sa position inconfortable, Schlomo put distinguer deux personnages dans une scène qui lui rappela – par ouï-dire – le Faust de Goethe, qu’il n’avait jamais lu. Le style était reconnaissable, quoique ce ne fut pas un pastel : c’était encore celui du “Philosophe Lisant”, et de “L’Astronome au Bras Long”. Et cela suffisait à épaissir le mystère et à susciter tant et tant de questions qu’il aurait voulu être seul pour y réfléchir. Mais Jérôme Orbius, achevant de corriger un léger détail, une nuit trop claire, se retourna vers son visiteur.

- Mais qu’est-ce qui vous amène ici au juste ?
- Nou... Ma foi... *Il a prononcé trois mille proverbes et composé mille et cinq cantiques*, est-il dit à propos du roi Salomon, mais...
- Hum ?
- Ma foi, j’avais vu un tableau chez le maire de New-York, appartenant à sa fille, Elizabeth, un “Philosophe Lisant”, et je, je voulais savoir qui en était l’auteur, et elle m’a dit qu’elle le tenait de vous et alors, euh, voilà, en quelque sorte. Je venais m’enquérir de son identité. Mais apparemment je n’ai pas à aller beaucoup plus loin.

Jérôme Orbius émit un petit rire subtilement diabolique, très étrange. Schlomo frémit.

- Je m’en souviens, je ne voulais pas me dévoiler.
- Modestie ?
- Euh, oui. Mais pourquoi vouliez-vous voir l’auteur ? Après tout, vous l’avez trouvé.

Schlomo était sorti du chemin tracé. Heureusement, avisant Adèle Déarena revenant dans la pièce, il put détourner la conversation à peu de frais.

- Nou, voilà le thé, ce me semble.
- Exact, le voilà. Mélange comptoir, j’espère que vous aimerez, dit-elle en lui tendant une tasse, qui était noire.

– Nou... Qui parle thé à Schlomo Cohen ne rencontrera pas un inculte. Goûtons.

Ils goûtèrent. En même temps, Schlomo observa, étonné, que la compagne du peintre portait une magnifique robe rouge. En vérité, le goût de ce breuvage était étrange, mais il ne voulut pas créer d'incident, préférant se concentrer sur son problème le plus immédiat : quelle conversation dorénavant ?

– Je vous ai entendu de la cuisine. Vous vous intéressez aussi à la peinture ?

– Oh, si peu. Un cousin de ma mère Masha dit qu'il a bien connu Chagall et Picasso à Paris, mais je ne connais guère le sujet. Le maire de New-York m'a montré une ou deux fois quelques trucs modernes, des jeunes qu'il subventionne selon des critères obscurs. Des gens bizarres à mon avis. Beaucoup de marques, mais peu de traits.

Jérôme Orbius faisait la grimace et répandait du thé aléatoirement sur le sol.

– C'est de la blague tout ça ! dit-il en secouant la tête. Vous aimez Vermeer ?

– Je n'ai pas l'honneur de connaître, à moins que ce ne soit ce brasseur belge de la place du beffroi, à Bruges.

– Ah la la. C'est beau, c'est beau ! Laissez-moi vous montrer.

Terminant de renverser sa tasse, il se releva et fila chercher un cahier de reproductions, "superbe", à l'autre bout de la pièce, ne l'y trouva pas, et sortit à toutes jambes pour sans doute chercher ailleurs. Schlomo entendit quelques bruits, mais il ne revenait pas. Il en profita pour interroger Adèle Déarena.

– Nou... On m'avait dit qu'il était physicien, pourtant.

– Il l'est, officiellement. Il est très bon d'ailleurs. Physicien théoricien. Mécanique Quantique, relativité générale, plasmas quantiques, et tout ça.

– Oh. Gasp. Et vous ?

– Physicienne aussi, mais plus expérimentale.

– Vous ne trouvez pas ça trop effrayant ?

– La physique ?

– Ben oui, ces choses et ces quantités non intrinsèques et tout ces appareils et ces bricolages. Ça ne vous donne pas la chair de poule de penser que peut-être il n'y a pas de réponse à vos problèmes et que sans doute il n'y en a pas de définitive ?

– Non, pourquoi ? Au contraire. Si l'on doit chercher seulement des choses limpides et inusables, qui sont et seront toujours là pour vous attendre, qui vous récompenseront sans donner de chances adverses, c'est nul, c'est une loterie bête, c'est juste faire appel à l'espoir parmi les facultés de l'homme ; ça n'a aucune vertu morale. Il faut prendre ce qui est défendu. Vous connaissez le vers : *À vaincre sans péril...*

Schlomo la regarda les yeux grands ouverts et vaguement horrifiés, tel sans doute le Bal-Shem-Tov devant l'un de ses disciples en train de se découper en rigolant une franche tranche de saucisson. Jérôme Orbius revint alors, aussi impétueusement qu'il était parti, entrant dans la pièce en brandissant un ouvrage volumineux, et perdant au passage ses lunettes rondes sans y prêter la moindre attention.

– Vous parliez physique ? demanda-t-il en s'installant au péril de nombreux dessins encombrant les voisinages.

– Oui, il n'a pas l'air d'accrocher.

– Vraiment ? Pourtant le Monde est physique, n’est-ce pas ?

– Nou... Telle est un sujet sur lequel ma religion m’oblige à répondre que vous faites erreur. Dieu – loué soit-Il –, et je précise que cela est clairement indiqué par de nombreux textes renforcés par l’opinion d’autorités incontestables, dirige le Monde et Il est pur intellect donc nullement physique. Mais, ceci dit, mon avis personnel – ne le répétez pas à ma mère Masha – est que le Monde n’existe pas. Disons que c’est un rêve de Dieu si on y tient vraiment.

– Oui, mais alors si rien n’existe, pourquoi se déplacer et pourquoi payer des impôts ? Sans compter que si je vous tape dessus avec ce gros livre, vous pourriez changer d’avis.

– Nou... Le Monde tel que vous semblez le voir est en gros une section des Univers possibles, disons au dessus du temps, mais passons. Une telle section peut parfaitement exister localement – donnant un sens à des problèmes tels que ceux que vous mentionnez –, mais, et c’est là mon propos, n’existe pas globalement. Prenons le ruban de Mœbius par exemple.

– Ou une gomme de spin $1/2$.

– Une quoi ?

– Ah, ah, c’est la même chose sauf que c’est plus clair. Disons que c’est une gomme habilement suspendue de sorte que si on la tourne une fois les fils sont emmêlés mais si on la tourne deux fois ça se démêle.

– Ah, un ruban de Mœbius, quoi.

– Oui.

– C’est quand même plus simple de dire ce que c’est directement. Or donc, je continue, si...

– Miaou !

Cette interruption déconcerta Schlomo. Baissant les yeux, il aperçut un adorable chat gris sombre, ronronnant, qui venait à la découverte de cet intrus en son domaine. Toujours civil et populaire auprès de la gent féline, Schlomo se pencha afin de caresser l’animal. À cet instant, et sans doute par l’opération du gros livre que tenait en main Jérôme Orbius, manipulé de main de maître, il reçut seize tonnes de plomb sur la tête, et s’évanouit sans plus un geste, ratatiné à terre.

bababadalgharaghtakamminarronkonnbronntonnnerronntuonnthunntrovarrhounawnskawntoohooordenenthurnuk, pensait Schlomo, *bababadalgharaghtakamminarronkonnbronntonnnerronntuonnthunntrovarrhounawnskawntoohooordenenthurnuk*. Il tombait dans un profond tunnel, ou plutôt une sorte de tunnel, mais il sentait distinctement que ce n’en était pas exactement un, que cela menaçait à chaque instant de se transformer en droite parfaite, l’annihilant lui, centre parfait, point misérable. Mais surtout il percevait que quelqu’un le suivait dans sa chute, et ce qui l’agaçait le plus, c’est que celui-là marchait tranquillement, et ne tombait pas. Il cherchait un moyen de le faire tomber, mais à la tête il ressentit une telle douleur, qu’il aurait volontiers donné le royaume du Danemark, qu’il avait, chance insigne, dans sa poche, bien replié en une coquille de noix. Il tenta de grincer des dents pour effrayer son ennemi (ce devait être un ennemi), mais il n’y put gagner qu’une seconde douleur, et l’autre le dépassant soudain au pas de gymnastique vint lancer des cris stridents derrière

lui. C'était facile, il s'était transformé en chien, quelle lâcheté. Mais le mal bicéphale perçait Schlomo.

Il voulut se dédoubler, garder son esprit, laisser la douleur à l'autre. Il échoua, et perdit le calme au change, le double lui tranquillement remonta en lui faisant bonjour de la main. Schlomo le cribla du regard, mais quand il réussit enfin à attirer son attention, il vit que ce double heureux avait subitement empli l'espace comme un géant, et qu'il lui versait par le trou du tunnel un verre d'eau. L'eau chutait plus vite que lui. Et l'adversaire le contemplait toujours.

Il se réveilla.

– Inutile de nier Schlomo je l'ai vue t'ouvrir la porte, avoue! Oy! Quel malheur! Ce doit être une juste punition infligée par le Très Haut, ainsi qu'il est dit : *On mesure à l'homme selon la mesure qu'il a employée lui-même*, mais qu'ai-je fait pour mériter cela! Avoue! Fils indigne! Ne feint pas l'évanouissement, tu ne me trompes pas!

Légèrement nauséeux, plein encore d'images et de mots indistincts, Schlomo essaya de se relever, et de fixer ses yeux parcourant encore des orbites indépendantes. Il finit par obtenir une image à peu près claire de sa mère qui s'améliora par pur réflexe quand elle lui décocha une bonne gifle.

– Oy! Qu'est-ce qui me retient de prononcer quelque combinaison de lettres qui te réduirait en poussière et diminuerait peut-être ma colère! Quel est son nom? Parle, que je puisse la châtier après toi! Oy! Mais tu as une bosse sur la tête mon fils! Qui t'a frappé ne bouge pas j'arrive je vais te soigner et les frapper rudement ceux qui sont responsables. Mais peut-être t'a-t-elle frappé justement? Oy! Parle, Schlomo que s'est-il passé qui est-elle parle parle! Au nom de ton père – qu'il intercède pour toi –, et de mon père – qu'il retienne ma main vengeresse qui s'impatiente.

Ouvrant péniblement la bouche, ce qui raviva la douleur et faillit encore emporter son esprit dans l'inconscient, Schlomo prononça :

– Yoorgh.

– Des criminels! J'aurais dû m'en douter! Pardonne-moi Schlomo j'ignorais qu'ils étaient deux ou plus! Oy! Quel malheur! Heureusement que j'étais là pourtant pour venir à ton aide et anéantir tes ennemis. Attends, je vais te soigner.

Masha partit précipitamment, tandis que Schlomo, à force d'efforts, parvenait à s'adosser au mur le plus proche, et à parcourir là pièce du regard. Il maîtrisait plus ou moins la course folle de son cerveau, en le fixant sur un seul problème : se souvenir des événements précédant le grand coup sur la tête. À partir des premiers points de repère qu'il parvint à étayer, il put constater ce changement important, sans encore en déduire une certaine surprise, et c'était que la pièce avait été entièrement vidée des innombrables objets qui s'y trouvaient à l'époque dont il lui semblait trouver des traces fossiles dans sa mémoire. Celle-ci s'améliorant, une grande crainte lui vint soudain. Pâlissant, il effectua de tête quelques opérations, extraya toutes les racines carrés qu'il put. Il respira presque. À cet instant encore il remarqua un individu étendu à terre, au visage et à l'aspect général rigoureusement absents de ses souvenirs. Était-ce lui?

Masha réapparut. Elle portait des serviettes et d'autres éléments sans doute pharmaceu-

tiques mais beaucoup moins orthodoxes. Elle s'affaira auprès de Schlomo, lui interdisant tout mouvement et toute parole jusqu'à la fin des premiers soins. Juste avant, il se souvint de son nom, et aussitôt après, du pourquoi de sa présence en ce lieu, de même que sa localisation (à ceci près qu'il plaçait Princeton un peu en dessous de l'Équateur). Masha reprit ses questions pressantes.

– Nou. Je vais t'expliquer. Aïe! Mais sais-tu qui est ce type?

– Oy! Tu ne le connais pas? Je ne sais pas alors. Quand je suis entrée, il était là, à crier et à hurler et il parlait d'appeler la Police. Je me suis dit que ça n'était pas une bonne idée. C'est mal?

– Non, non, c'est très bien. Nou; voilà de quoi il s'agit : j'étais venu ici sur la piste d'un dangereux malfaiteur, dont j'avais obtenu l'adresse par, hum, un informateur, anonyme, et, il m'a sauvagement agressé par surprise, et il était supérieur en nombre, et c'est tout.

– Oy! Quel malheur! Mais... Nou... Qui était cette fille qui t'a ouvert quand tu es entré? Ne nie pas, je t'ai vu!

Songeant que sans ce défaut de sa mère de parfois dévoiler ce qu'elle savait et ce qu'elle ignorait dans ses questions – particulièrement concernant d'aussi délicats sujets –, il pourrait être gêné, pensée qui inaugurerait la remise en état de son intellect puissant et raisonneur, Schlomo put répondre.

– Ah, j'avais oublié. Je ne suis pas encore bien d'aplomb. Aïe. Euh...

– Oui?

– Et bien, ce devait être une des complices de ce criminel. Je ne sais pas qui c'est.

– Vraiment?

– Mais dis-moi maman, sais-tu donc toi où ils sont passés, et toutes les choses qui étaient là, et les autres pièces, elles sont vides aussi?

– Oui mon fils, il ne reste rien. Et je ne sais pas. Assez longtemps après que tu sois entré, un gros camion est venu, et beaucoup de gens ont fait beaucoup d'aller-retour entre la maison et le camion, et puis ils sont partis. Et ensuite je me suis dite : "Qu'est-ce qui se passe?", et j'ai décidé de rentrer.

– Nou... *God damned!*

– Pardon?

– Quel dommage. Je les ai perdu. Il faut pourtant que je les retrouve.

Comme il avait maintenant presque dans son esprit l'image de Jérôme Orbius – portant un chapeau à plume –, il lui vint une idée.

– Oy! Maman, peut-être ont-ils oublié quelque chose, un indice. Il faut chercher partout.

Puis, comme l'individu au sol, qu'il croyait maintenant être le concierge vaguement entr'aperçu, laissait échapper un grognement, il ajouta un peu sadiquement.

– Donne-lui un bon coup sur la tête, je suis encore trop faible. Et fouillons.

Ils fouillèrent donc, et d'autant plus aisément et de fond en comble que tout les tiroirs, toutes les portes, même les double-fonds, étaient béants. Mais ils étaient aussi vides, comme un ensemble sans éléments. Schlomo ne pouvait pas y croire : il avait jaugé son homme. "Ce Jérôme Orbius n'a pas pu filer précipitamment d'un endroit recelant tant de choses sans en oublier au moins une, c'est impossible!" Il acheva une seconde exploration sans résultat. Il se

souvint brusquement : “Les lunettes ! Il les avait fait tomber en rentrant avec le gros livre !” Peine perdue hélas : dans les coins de la pièce vers lesquels il courut successivement, point de lunettes. Il se dit alors que certainement cette demoiselle Déarena était bien plus diabolique que son seul aspect pouvait le laisser entendre (ou autant, sans doute, pour Masha), et il commença à comprendre à quel couple infernal et plein de ressources il avait affaire, à quelle partie infiniment plus fortes que toutes celles qu’il avait jusque là affronté (et, sans fausse modestie, avec des statistiques sans tâches). Mais cela ne lui fournissait pas l’indice recherché. Et il fallait quand même partir. Masha semblait également désolée. Jetant un dernier coup d’œil furieux et désespéré, Schlomo ouvrit la porte d’entrée.

– Miaou, fit le matou gris sombre en entrant aussitôt.

– Le chat des gredins ! s’écria Schlomo. Voilà un indice !

Il se pencha vers l’animal ; l’animal réagit vivement. Schlomo l’insulta en se tenant la main, le poursuivit cinq minutes durant, et le captura.

– Dis-moi Schlomo, ne t’ai-je pas entendu dire : “Nom de Dieu de sale chat !” et “Ventredieu tu vas venir sale bête ou je t’étripés” ?

– Moi ? Non.

Étrangement, une fois qu’il fut maîtrisé, le félin sembla se prendre d’affection pour lui, et bientôt il était tout ronronnant, tandis que Schlomo le caressait, et pendant ce temps son esprit vif mettait au point un plan, a scheme, une ruse.

– Grâce à ce matou, nous les retrouverons, dit-il. Vite, allons chez Jacob Kazhdan.

Tout en emmenant Masha et le chat chez son ami, il eut l’occasion de bénir le Très-Haut grâce à qui il pouvait ainsi le faire sans danger pour son intégrité physique, car son ami Jacob était juif et assez pieux pour une visite courte hors des heures de repas. Il expédia l’affaire en un instant avec le vieux Jacob ; usant d’un prétexte bancal et de citations hors de propos mais impressionnantes, il eut tôt fait de convaincre son ami de garder l’animal quelques jours, en attendant son légitime propriétaire qui ne tarderait pas à venir le reprendre. Puis il ressortit assez vite pour éviter une invitation à dîner fatale. Il fit bon train ensuite jusqu’au bureau de la feuille de choux locale, “The Local Princetonian”, et y plaça derechef la petite annonce suivante :

**Nou... Trouvé chat gris sombre mâle charmant aimant beaucoup les enfants
Nassau Street. Appeler 203-4478 en début d’après-midi, ou passer au 56.**

Il s’était retenu d’inscrire une citation percutante du Sanhédrin, se disant que cela aurait peut-être éveillé certains soupçons, sans même parler du coût.

Puis Masha et Schlomo rentrèrent à New-York. Mais le soir même, Schlomo, accompagné par le cousin Angus, revint à Princeton, et ils s’installèrent à l’hôtel le plus proche de la maison de Jacob Kazhdan. Le lendemain, ils guetteraient l’arrivée, dont Schlomo ne doutait pas un seul instant, de Jérôme Orbius ou d’Adèle Déarena, ou d’un complice quelconque en quête de chat. Ce serait ensuite un banal problème de filature.

Mais en attendant que la nuit tombe tout à fait, il y avait encore beaucoup à réfléchir pour comprendre pourquoi, au juste, ils l’avaient agressé si brutalement, et plus généralement qui ils étaient et quel sombre dessein était le leur.

CHAPITRE 10

PENSÉES & POURSUITES

Schlomo Cohen récapitula d'abord les faits : l'individu nommé Jérôme Orbius, qu'il avait retrouvé en cette étrange journée, était aussi l'homme bizarre qui dans sa précédente incarnation londonienne lui avait dénoncé Gilmour Wooster-Pirbright comme coupable du meurtre de Rodney Paley, et lui avait fourni par ailleurs le mobile de ce crime, à savoir une louche histoire de python. Mais aussi : ce même J. Orbius était l'auteur du dessin du "Philosophe Lisant" qu'il avait offert à Elizabeth de la Guardia, fille (unique) du maire de New-York, tout autant que celui de "L'Astronome au Bras Long" qu'il avait (sans doute) offert à Suzanne Paley, fille unique de Lord Paley, père de la victime.

Qu'en déduire ?

La première conclusion, une hypothèse ayant valeur de quasi-certitude, était que l'homme en question était louche. La seconde, presque également certaine : que Scotland Yard eût éprouvé une grande envie de l'interroger afin de lui poser quelques questions visant à élucider son rôle dans le décès illicite de Rodney Paley, et plus peut-être. De plus, Angus remarqua :

– Tu dis qu'il avait parlé de python ? C'est bizarre, quand même : c'est un python qui avait été utilisé par les malfaiteurs pour éliminer les gardiens lors de ce grand cambriolage de la banque de Londres.

C'était bien le forfait, plein d'audace, dont Schlomo avait eu connaissance en lisant le "Times" sur le quai de New-York.

– Tu en sais plus ? demanda-t-il, soudain très excité, car cela paraissait trop étonnant pour n'être passible que d'une coïncidence, les pythons, que diable, ne courant pas les rues à notre époque.

Mais le cousin MacLevy avait quitté Londres et l'Angleterre peu après ; il se souvenait seulement que, d'après les journaux, les limiers étaient sur la piste de l'animal en question. Peut-être avait-il été identifié depuis ? Il était neuf heures du soir à Princeton, NJ, et trois heures du matin à Londres : Schlomo se rua sur le téléphone. Non sans mal, et moult jurons fort onéreux par câble spécial, assortis de prières ferventes, il parvint à joindre finalement son vieil ami Schmuël Paskovitch, lui-même du "Times". L'échange de télégramme fut court mais intense :

Mazel Tov Schmuël vieille chappe. Désire savoir si animal cambriolage
Bk of Ln identifié. Urgent. Signé : Omolhcs C. (chut !)

(intervalle de quelques minutes)

Mazel Tov Omolhcs (pigé)! Comment va ton frère? Animal identifié
Yard : individu Alfred, 3m32. Signé : Schmuël

(attente fiévreuse)

Re-Mazel Tov. Détails en plus? Bonjour chez toi. Signé : O. C.

(presque aussitôt)

Re-Mazel Tov! Alfred ex animal Gilmour Wooster-Pirbright & Edmund Eckenham
& Rodney Paley (dec.), Schmuël

(quelques instants après)

Merci, splendide, comment va ta fille?

(une minute)

Très bien, et Masha?

(une demi-minute)

Parfaitement, au revoir, à la prochaine

(juste après)

Sure

Schlomo ne put s'empêcher de sourire largement en imaginant la perplexité de l'inspecteur Ford. Il se frotta même vivement les mains vingt bonnes secondes.

Et ces nouvelles laissaient peu de place au doute quand à l'identité du double criminel, ou du moins quand à celle de l'instigateur. Jérôme Orbius était celui auquel tout les fils menaient ; il en avait clairement l'étoffe, et secondé par des complices, à commencer par Adèle Déarena, un coup comme celui de la banque de Londres paraissait presque une bagatelle pour lui. Il y avait là de quoi trembler. Et des physiciens, en plus. Son sang se glaçait en envisageant les possibilités infinies d'une ville telle que New-York si deux semblables individus décidaient d'y effectuer un ou deux tours de manège. Car s'ils n'y étaient pas venu pour leurs vacances, alors pourquoi? L'incident du don du "Philosophe Lisant" s'éclairait maintenant d'une bien noire lumière – qui aurait sans doute plu à l'auteur – sous cet angle nouveau. Seule première constatation rassurante : Raymond de la Guardia n'avait pas de fils, ce qui excluait la simple répétition périodique. Mais alors? Non, finalement, cela aurait été tellement plus simple. Là, il fallait réfléchir. Mais il était trois heures du matin, il paraissait normal d'appeler ça une journée.

– Dormons, dit Schlomo au cousin écossais.

Il en fut ainsi.

Au matin, après s'être observés inconfortablement pendant le petit déjeuner qu'ils prenaient à la hâte, Schlomo et Angus sortirent du bois. L'enjeu : qui prendrait le premier relais, et qui le second. Qui devrait attendre durant la journée dans la voiture de location en face de la maison de Jacob Kazhdan, et qui dormirait pendant ce temps avant de faire de même pendant la nuit, au cas fort improbable ou un Orbius soupçonneux choisirait de récupérer le chat par le biais d'un coup de force, plutôt qu'en finesse.

Angus fit observer à son cousin anglais que, depuis belle lurette, il lui (Angus) devait une bouteille de Bordeaux Grand Cru pour un pari stupide, et par conséquent était proprement son débiteur. Mais Schlomo fit remarquer, l'air de rien, qu'à sa connaissance une veille devant une maison de Princeton (NJ) pouvait difficilement être assimilée à une bouteille de Bordeaux Grand Cru, et il ajouta qu'il (Angus) en apprécierait de surcroît d'autant plus ladite bouteille, après tout ça. Angus rétorqua, non sans justesse, que trouver une bouteille valable à Princeton (NJ) ne serait certainement pas possible, et que par conséquent la ligne de défense avancée par Schlomo ne tenait pas la route. En changeant alors avec dextérité, Schlomo proposa de le jouer à Pile ou Face, précisant qu'il était grand seigneur car après tout c'était lui le détective privé, le cerveau, non ? Angus accepta la proposition, ignorant les statistiques prodigieuses de Schlomo Cohen à Pile ou Face. Pourtant cette fois il perdit.

Schlomo se délectait de la critique un peu détachée de "M le Maudit" dans le New Yorker quand il aperçut le suspect. Son œil le saisit en plein : un homme vêtu d'un imperméable brun et d'un feutre noir, porteur d'une petite malle en osier, en train de frapper à la porte de Jacob Kazhdan. Il s'extraya aussitôt de la Ford, tandis que l'inconnu – dont les couleurs suffisaient à le distinguer de Jérôme Orbius – était admis dans la maison. Schlomo (qui abandonnait le véhicule parce qu'il n'avait pas le permis de conduire) se plaça au niveau de la cabine téléphonique, attentif. Il n'attendit pas longtemps cette fois. Le même individu ressortit et s'en alla dans la direction qui l'éloignait de Schlomo. Il portait toujours la malle en osier. Était-elle maintenant plus pesante, et contenant le chat ? Cela paraissait probable. Schlomo Cohen entama la filature.

L'homme commença par effectuer, peut-être par nervosité, une simple boucle autour de Palmer Square, via Witherspoon et retour par Nassau, lentement, scrupuleusement, et en changeant souvent son bagage de main. L'entrée en matière était bien ennuyeuse, mais en fait fort utile pour permettre à Schlomo de se remémorer les principes de cette délicate matière qu'est l'art de suivre sans être vu. Car voilà qui n'est pas facile, qui est même, tout les experts en conviennent, sensiblement plus difficile que de voir sans être vu, ou même de voir sans être suivi, sans parler du problème purement trivial de suivre sans être suivi. Quoi qu'il en soit, de par sa façon originale d'enquêter, née de son expérience anglaise, Schlomo n'était guère accoutumé à de semblables tâches. Travaillant essentiellement de façon abstraite et conceptuelle, il avait eu pour habitude de laisser à Scotland Yard le soin d'assurer la partie appliquée de ses enquêtes, quand même cela était vraiment nécessaire. Jamais il n'avait lui-même trempé les mains beaucoup plus profondément que lors de l'opération du pythodrome. Filatures simples et sans difficultés. Hélas ! Aux États-Unis, point n'était-ce la même musique.

Mais soudain voilà du neuf ; l'homme à la malle d'osier entre dans un restaurant, "The Alchemist and the Barrister", Witherspoon Street. Remettons à plus tard ces considérations.

Suivons Schlomo. Il entre derrière lui.

Apparemment, pas de double jeu dans cet épisode : déjà attablé, l'inconnu consultait un menu. Faute de pouvoir exclure a priori une entente avec le serveur, Schlomo s'installa aussi près que possible. Évidemment, l'endroit n'était pas kasher, mais comment y rester sans manger, surtout après une longue marche, qui avait excité l'estomac, hein, comment ? Espérant seulement qu'Angus ne viendrait pas à passer par là, il commanda une vaste salade et un bon steak, bien garni de moult légumes, et bien saignant. Il mangea de bon appétit, et l'autre aussi.

Schlomo ressortit le premier, sagement, s'abstenant, à regret, de dessert. Il attend de nouveau dehors ; reprenons le cours de nos réflexions. Donc, aux États-Unis, le problème de la filature, du "shadowing" en un mot (*in a nutshell*, disons-le tout net) était brusquement devenu plus crucial. Car New-York est une grande ville, et en ce domaine Schlomo n'avait pas encore les mêmes repères qu'en la bonne ville de Londres, ni les même facilités. Quand au détour de chaque croisement londonien un constable se trouve, vigilant et alerte, prêt à assister le citoyen ou le détective privé, le policier new-yorkais, lui, ne se trouve habituellement que dans la plus proche salle de billard, aux courses, ou chez lui en train de cuver son whisky de contrebande. Et, de corps d'élite semblable au Yard, il n'en est point, le budget dévolu à un projet dans cette veine ayant trois années de rang été employé par Raymond de la Guardia pour financer des missions d'exploration du Haut-Orénoque et éponger les dettes de jeu de ses amis (envers lui). Il fallait donc que chaque détective privé retrousses ses manches et assure ses propres filatures à la force du poignée ainsi qu'il est dit : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.*

L'homme au chat grisâtre réapparut, vif sur ses jambes, repu et satisfait de son repas. Schlomo disparu dans son ombre.

Décidément, son pas était plus rapide. Schlomo fut embarqué jusqu'à l'autre bout de Princeton, à l'autre extrémité de Nassau Street. Un drugstore sembla attirer le regard de son homme, puis son attention. Enfin, il y pénétra. Schlomo n'osa l'y suivre, et épia par les fenêtres. À sa grande surprise, après avoir parcouru rapidement la boutique, l'homme revint aussitôt vers le guichet, effectua semble-t-il un achat, et ressortit sans plus attendre. Mais il ne portait plus la malle en osier avec lui. Que faire ? Le suivre encore ? Que s'était-il passé ? Il l'avait encore en sortant du restaurant, crénom ! Perplexe, Schlomo entra vivement dans la sombre échoppe, il la parcourut des yeux. "Ouf !" soupira-t-il d'aise. La malle était bien là, elle était posée contre le comptoir, le propriétaire affalé derrière son comptoir, peut-être sous l'influence d'un narcotique puissant, ne pouvait l'apercevoir. Mais qu'est-ce que cela signifiait ? Il acheta rapidement un mouchoir hideux et revint dans la rue, pour le jeter dans la gouttière puis réfléchir.

Or donc, point d'inspecteur Ford à New-York pour suivre les suspects à la place de Schlomo. Et si cela ne suffisait pas, n'y avait-il pas aussi le style des enquêtes offertes dorénavant à l'exercice de sa sagacité ? Ah ! *American Way of Crime* ! Rien n'y est tout à fait comme chez soi ! Pas un dollar que l'on puisse gagner tranquillement dans son bureau au coin du feu en relisant Homère. Le pays est vaste, et bien desservi, et le criminel le sait, un déménagement hâtif ne l'effraie pas. Il faut à chaque instant l'empêcher de filer vers le

Rio Grande, ou les grands espaces canadiens, ou l'ouest infini, ou ces étranges îles du Pacifique. Car en vérité Schlomo l'avait reconnu assez vite : l'Amérique n'est pas une île. Ainsi fallait-il absolument surprendre le malfrat la main dans le sac, au moment opportun, et cela impliquait bien souvent de longues filatures, par tout les temps, par toutes les heures, chose malcommode quand approche le vendredi soir – sauf, évidemment, quand on sait que l'on a affaire à un juif pieux, mais on ne peut pas espérer faire son blé en prenant les disciples d'un rabbi de Brooklyn la main dans le sac.

Mais dans le drugstore délabré s'insinua, presque l'air de rien, presque en sifflotant, un autre individu, quasiment impossible à distinguer du premier. Sa seule cravate, d'un jaune douteux, créait un signe distinctif, et Schlomo reconnut sa cible. Il s'empressa de n'avoir lui non plus l'air de rien, lançant sa chaussure gauche, que cinq minutes auparavant il avait très subtilement délacé, d'un éclair de l'autre pied. Du coin de l'œil, il observait l'intérieur, et il défait son lacet droit pour pouvoir le refaire en prenant tout son temps. Au moment où son esprit s'acérait à la difficulté de trouver une troisième chaussure à laquelle s'en prendre pour justifier plus avant son immobilité, l'autre réapparut. Dans la main droite, la malle en osier.

Schlomo le suivit. Moins à l'aise cependant, et il aurait aimé que le cousin MacLevy apparaisse soudain, pour lui refiler ce sale boulot. Mais l'homme, à grands pas, obliqua dans University et descendit jusqu'à la gare de Princeton. Schlomo était à ses trousses quand il entra sans hésiter dans la navette qui attendait là pour filer vers Princeton Junction. Schlomo tenta de se faufiler sans être détecté dans un coin tranquille, mais il n'y avait qu'un seul wagon, et comme le contrôleur lui lança un chaleureux "Bonjour Monsieur Schlomo!", il n'était pas persuadé d'avoir réussi. L'engin motorisé les mena en moins de cinq minutes à son terminus ; Schlomo en sortit à toute vitesse pour tenter d'acheter une fausse moustache et des lunettes noires chez le marchand de tabac, mais pas de chance : il venait de vendre sa dernière paire. Il fallait continuer dans cette nudité.

Le suspect se tenait maintenant, malle en main, sur la plate forme destinée aux trains en direction de Trenton puis Philadelphie. Voilà qui étonna Schlomo. Il aurait préféré se rapprocher de New-York. Était-ce une erreur ? Diantre, l'individu ne semblait pas particulièrement intelligent, c'était bien possible. Mais comment alors le remettre dans le droit chemin sans éveiller son attention, histoire d'éviter de désagréables pérégrinations ? Schlomo chercha un moyen discret de mettre en évidence le panneau "To Trenton" qui se balançait doucement dans la brise au dessus de la tête de son quidam. Mais il n'y avait pas un seul môme à soudoyer de quelques cents pour qu'il y lance une pierre précise, et pas de neige non plus. Et le train arriva.

Il filèrent jusqu'à Philadelphie. "Du moment qu'il ne va pas à Key-West", soupirait Schlomo enfoncé dans le coin d'un compartiment.

Ils débarquèrent sans entourloupe dans le hall, vaste et lumineux, de Philadelphia Station, 30th Street. Mais là celui qui tenait la malle hésita un instant. Il alla même s'informer près d'un porteur ; rassuré, il se dirigea vers la consigne. Devant Schlomo horrifié il y déposa la malle et repartit comme il était venu, sifflotant pour en rajouter, une de ces ballades un peu triste je crois, "Corrina, Corrina".

Schlomo était *nonplussed*. Il espérait n'avoir assisté qu'à un nouvel incident du style de

celui de Princeton, un passage de relais tiré au couteau, une façon de transférer la malle à quelqu'un d'autre sans attirer l'attention. Avait-il cependant été détecté ? Il vint à penser que dans sa cage le chat enfermé devait commencer à éprouver la faim et la soif ; si Jérôme Orbius et Adèle Déarena voulaient le revoir vivant, il faudrait bien qu'un jour ou l'autre ils le récupèrent. Sa patience aurait des limites (il s'agit de la patience du chat ; celle de Schlomo aussi avait les siennes mais cela, sans doute, laissait froids ces criminels endurcis).

Mais comme rien le temps passait, il livra aux chiens sanglants de l'autocritique cette dernière portion de filature. Rude choc ! Cela n'avait pas été brillant. Mickey Linehan qui lui avait enseigné les bases de l'art sans déserrer plus de trois fois la mâchoire, car il était laconique, n'aurait certes pas ménagé les hochements de tête. Sa méthode d'invisibilité, viz. n'avoir l'air de rien, était manifestement inefficace dans certains quartiers américains. À Oxford, d'accord, mais là, non. Et puis il restait trop près du suspect. A quoi bon connaître la couleur de ses yeux, même s'il était possible d'élaborer mille exemples astucieux où ce détail précis aurait été l'indice indispensable pour se rendre compte que l'homme n'était pas celui qu'il prétendait être. Schlomo soupira. Il décida de se délasser un peu. Il s'assit sur un banc, bien placé, et choisit une citation, *Certes les peuples sont comme la goutte d'un seau*, pour la talmudiser dans les moindres recoins. Par son raisonnement puissant, il en déduisait déjà le 7ème commandement, lorsqu'un nouvel individu, semblable également aux deux précédents, mais avec un chapeau plus sombre, se présenta à la consigne. Insouciant, et pourquoi pas ? Schlomo avait maintenant la tête ailleurs.

En s'éloignant il tenait la malle en osier. Il l'emporta non loin de là, la posa à terre ; Schlomo ne l'avait pas aperçu. L'homme, arborant un visage peu expressif, sortit de ses poches un petit paquet, un petit bol, une bouteille de lait dont il versa une partie dans le bol, une pochette surprise, une feuille de papier qu'il remplaça dans sa poche intérieure et un raton-laveur auquel il rendit la liberté. Enfin, tandis que Schlomo se délectait de la découverte, dans une subtile combinaison cyclique, du mot "typiquement", il ouvrit la malle en osier.

Well, ce qui devait arriver arriva. Le chat bondit, griffa, miaula furieusement, griffa encore, et encore une fois, pour faire bonne mesure, et il s'enfuit. Mais le hall était bien vaste, des pieds partout l'arpentaient sadiquement, le parquet même était hostile. Que faire ? L'odeur seule familière le guida, et précédant de peu sa très récente victime, le félin bondit sur les genoux de Schlomo Cohen.

– Bonjour, vous, l'y accueillit ce dernier, chaleureusement.

Seulement, il ne pouvait se retenir de trouver cela dérangent. Car pour rester incognito, inutile de tergiverser, il fallait se débarrasser illico de l'animal. Mais s'il jettait la bête au loin, si son porteur le perdait, nulle chance de retrouver Jérôme Orbius par ce biais, lequel biais, soit dit en passant, restait peut-être astucieux, mais certainement n'était plus très court. Au mieux il faudrait tout recommencer, mais le temps d'insérer une nouvelle annonce, le Saint Shabbat commencerait, et il faudrait engager un goy pour suivre l'affaire, et sans pouvoir lui transmettre d'instructions au cas où, bref, la galère, la daube comme disait parfois le cousin Angus. Ce qui n'empêchait pas le chat de ronronner, lui qui sans doute ne se sentait pas concerné par ces réflexions. Pas davantage son poursuivant, qui avisa Schlomo et se précipita

vers lui.

– Ah! Vous l’avez retrouvé! Quelle chance! Ma petite cousine ne me l’aurait jamais pardonné! Les chats vous aiment bien, dites-moi.

– Nou, cela est vrai, cela est vrai. Mais tenez donc, prenez-le. Oh! Qu’il est joueur! Il vous a fait mal?

– Aïe! Sale bête! Non, du tout, du tout. J’ai l’habitude, pensez donc, j’ai chassé le rhinocéros dans le désert du Kalahari quinze années durant; ça, c’était une vie d’homme, le soleil, le blizzard, les indigènes hurlant à la mort, les hyènes qui suivent l’homme blanc comme si elles voulaient lui arracher un souvenir en guise de fétiche.

– Extraordinaire. Un de mes condisciples d’Oxford a traversé le Rhin à la nage.

– Eh oui! Mais quand on attrape la fièvre violette, c’est fini, la chasse, les rhinocéros, les hyènes, encore heureux d’en sortir vivant, et ça n’est pas donné à tout le monde. Mon ami Bob. Il a déliré pendant trois jours, à baragouiner des histoires de trône céleste et de lumières, de sept niveaux et de je ne sais quoi encore. Peut-être quand même qu’on ne l’avait pas bien amputé, après cette fâcheuse escarmouche contre les féroces Yahoos. Il est mort aux portes de Tombouctou.

– Nou... Vous ne dites pas. Comme c’est curieux, on dit qu’il en fut de même de Rabbi Azzaï qui voulut lire Ézéchiel et interpréter la Vision de la Merkabah et Métatron.

– Mais peut-être n’étaient-ce qu’allégories condamnables d’une vérité plus profonde, du cri du fauve dans la nuit décolorée d’étoiles, de ces vérités que la langue ne sait pas créer.

– *My mistress eyes are nothing like the sun.*

– Exactement, exactement, je ne saurais dire mieux, je suis un homme d’action. Enfin, j’ai été heureux de faire votre connaissance, monsieur...

– Levy, Abraham Levy.

– Enchanté, monsieur Levy. Mon nom est Nietzsche, Walter Nietzsche.

– Mazel Tov, et à la prochaine.

– Comme vous dites, au revoir!

Le saluant de son chapeau, il s’en alla, le chat dans les bras. Schlomo feignit de reprendre la lecture de son journal en en achetant un au plus vite. Il observa les agissements de Walter Nietzsche. Celui-ci rassasia le félin puis, l’ayant remis, non sans luttes acharnées, dans la malle en osier, il repartit bravement. Schlomo leur emboîta le pas, maintenant très mal à l’aise.

Il n’y avait qu’une rue à traverser jusqu’à la gare des Greyhound. Nietzsche monta dans un bus. Schlomo l’entendit payer : “Chauffeur, jusqu’à Berlin, New Jersey. East Berlin”. Et là Schlomo n’osa plus.

Presque à l’instant même le bus démarra. Il était déjà au premier tournant quand Schlomo n’y tint plus. Il héla un taxi, et suivit ainsi son suspect, confortablement, mais à grands frais, jusqu’à cette vague ville perdue, sans âme ni librairie talmudique. Nietzsche se précipita hors du bus dans la seule cabine téléphonique; mais Schlomo resta coi. Car comme il l’avait prévu, l’autre revint aussitôt et attrapa de justesse le bus qui repartait en frissonnant presque. Il n’y avait pas ramené la malle en osier.

Schlomo ne vit presque pas passer les deux heures suivantes; il était persuadé qu’au soleil couchant il approchait de la solution, et puis son chauffeur, un ancien forçat russe,

avait plus d'une anecdote à raconter, et il n'épargnait pas son samovar. Dans les dernières lueurs, une vrombissante motocyclette vint faire une halte spectaculaire face à la cabine, dans un déferlement de poussière et de boue. Sans enlever ses lunettes, un individu tendit un bras extrêmement long, saisit la malle en osier, l'attacha rapidement et sommairement à son engin fougueux, et il s'en alla sur les chapeaux de roue, au cri vaguement discernable de "Montjoie et Saint Denis!" Peinant derrière lui à le garder en vue, mais encouragé par Schlomo, Vladimir abattait la performance de sa vie.

Ils arrivèrent assez tard à Princeton, New-Jersey, et la moto s'arrêta au milieu de Nassau Street, où elle fut abandonnée. Schlomo paya la course de tout son argent, de sa montre et de deux histoires morales de Rabbi Nahman de Bratslav. Il avait vu le pilote porteur du félin tourner à droite dans une rue, il réussit à atteindre le coin. Il était juste à temps pour le voir pénétrer, impétueusement, dans un restaurant. Le restaurant appelé "The Alchemist & the Barrister".

– Zut et flûte! cria Schlomo.

Il décocha un violent coup de pied au nabot le plus proche.

Sans tarder il rentra à New-York avec le cousin Angus.

CHAPITRE 11

REPRENONS-NOUS

Le lundi suivant, Schlomo se présenta chez Raymond de la Guardia, portant cinq roses rouges pour sa femme et cinq blanches pour sa fille. Faute de temps libre pour répondre à ses questions pendant la journée, le maire l'avait invité sans façon à dîner le soir même, prétendant qu'il pourrait distraire sa fille, qui parfois s'ennuyait. Après un excellent Shabbath – loué soit le Très-Haut à jamais qui fit cette plus précieuse des offrandes à son peuple! –, Schlomo était de nouveau optimiste, s'il restait aussi perplexe qu'au retour de Princeton.

Car de par ses extraordinaires aventures initiatiques des mois écoulés, le cousin écossais était devenu un fabuleux luminaire talmudique. La discussion sur le commentaire d'Aboulafia pendant Shabbat fut constamment illuminé par ses réflexions sur les motifs sublimement répétitifs du palais de l'Alhambra. Enthousiaste, Masha avait décidé, tôt samedi matin, de rédiger ces remarques, immédiatement, ou mieux, dès que la Torah le permettrait, et Schlomo, emporté lui aussi, avait suggéré le titre : "Le livre des motifs similaires", préférable au banal "Commentaire de Masha Cohen sur le commentaire d'Aboulafia, louée soit la mémoire des sages".

Le lundi venu il avait repris sa poursuite de Jérôme Orbius, Adèle Déarena, et leur maudit chat. Au moment de choisir sa stratégie, il avait dédaigneusement laissé de côté la solution de facilité : attendre simplement qu'ils agissent, et bondir comme un tigre sur leur piste. Son égo hérissé exigeait de les abattre avec plus d'éclat : deviner leurs intentions, anticiper le crime, devancer son exécution, et être dans le sac, menottes ouvertes, quand ils croiraient y plonger leur main gourmande : voilà ce qui pouvait le satisfaire. Elizabeth de la Guardia était la seule à connaître Jérôme Orbius. La clé devait tourner autour de la mairie. La première étape de son action s'imposait comme le choix de Von Neumann pour lui expliquer la dualité de Poincaré.

Il arrivait juste à temps pour l'apéritif. Dès qu'il fut assuré de l'absence complète de sa mère, il attaqua l'excellent Glendeverron. Il ne connaissait aucun des autres invités. C'étaient des anciens à l'allure de millionnaires préoccupés par leurs ulcères ou une OPA, et deux d'apparence plus ou moins intellectuelle, plus ou moins jeunes.

Il n'était pas non plus le dernier arrivé : un majordome (Ô combien différent de ce Simmons odieux qui hantait Ridley Court, car il aurait pu être aussi bien arbitre international de Base-Ball ou juge à la Supreme Court ; étrangement, il était les deux à temps perdu, comme il devait ressortir de sa conversation) annonça : "Sir John Pierpont Morgan, financier,

magnat, collectionneur”. Raymond de la Guardia se rua sur lui.

– Ah, ah, Johnny, enfin, je commençais à craindre que tu ne viennes pas ! J’ai une surprise pour toi ! Et cette fois, ce ne sera pas comme avant.

Il se frottait les mains.

– Tiens donc, tiens donc. File-moi d’abord un bon bourbon, et pas un petit. Dans un verre propre !

Schlomo avait déjà constaté que ce brave homme de maire dominait par sa parfaite indifférence l’ensemble de ses rivaux tourmentés par leurs ulcères, mais qu’il souffrait d’un sévère complexe d’infériorité vis-à-vis de J.P. Morgan, qui non seulement se fichait bien d’être battu au golf par un tricheur, mais en plus était réellement expert en manuscrits anciens. Face à lui, le malheureux de la Guardia ne marquait pas un seul point. Le seul domaine dans lequel le fond “De la Guardia Rare Manuscripts Foundation” qu’il avait institué à la “Manhattan Public Library” pouvait prétendre battre la “Morgan Library” de son rival était celui des faux et histoires de faux. Quatre manuscrits de Hamlet, dont deux acquis auprès du même escroc, étaient la honte du curateur malheureux.

Et là encore, J.P. Morgan, son verre bien en main, et regardant à peine la décoloration de son visage, riposta sur un ton banal :

– Ça n’est pas, j’espère, la copie de l’Illiade du premier siècle que deux chypriotes défroqués exhibent à qui veut depuis deux mois ? Parce qu’au mieux, elle date de l’été dernier. Je pensais que le temps que quelqu’un les achète elle vaudrait presque ce qu’ils en demandent, mais après tout il faut bien que même des chypriotes aussi suspects puissent subsister. C’est la vie. Le petit commerce doit être soutenu.

– Gargl... Pardon, il me faut un verre.

– Le dîner est servi, déclara alors le majordome en consultant sa montre, juste après avoir informé Schlomo qu’à son avis – et sa voix comptait autant que celle des huit autres, non ? – la Court Suprême allait rejeter la motion tentant d’étendre la protection du 5ème Amendement aux personnes décédées.

En entrant dans la salle à manger, ils furent rejoints par les dames, et Mrs de la Guardia, flamboyante sicilienne, s’empressa d’installer chacun à sa place. Schlomo était à côté d’Elizabeth, ce qui tombait bien.

– Mazel Tov ! fit-il aimablement.

– Bonsoir ! Comment ça va ?

– Fort bien, fort bien, mais dites-moi, en Angleterre la coutume est de ne séparer les messieurs des dames qu’à la fin du repas, pas pendant l’apéritif.

– C’est une idée de papa. Avant chaque dîner il a toujours tout un tas de choses qu’il brûle de dire à ses amis et il n’aime pas les regards de maman quand il se ridiculise. Alors il fait comme ça.

– Nou... Je vois.

Le majordome cependant procédait à la distribution de salade, tandis que le maire, hôte jovial, clamait à la cantonade qu’aucun d’entre eux ne devait hésiter à prendre du vin avec, comme lui, précisant que peu lui importaient à lui, américain et fier de l’être, homme libre, les commandements imbéciles et autres règles absurdes issues de siècles d’oppression sociale et

de mépris européen. Sa femme lui dit que sa salade allait réchauffer pour le calmer. Schlomo précisa cependant à sa voisine que toute l'Europe ne devait pas être mise dans le même panier, et de citer de mémoire quelques passages des vigoureux pamphlets de Philip P. Mark sur la question.

Autour de la table, la conversation se fragmenta. Pierpont Morgan, à gauche du maire, ne lui épargnait aucun détail de la transaction qui lui avait permis d'acquérir lui-même un exemplaire de l'Illiade vieux de vingt siècles en 1919. La transaction, bien que contée sur un ton purement professionnel et sans caractère, semblait digne d'un romancier de grande classe. Intervenait dans l'histoire (de mémoire) : deux trafiquants turcs spécialisés dans le blé de contrebande, une délicate spécialité ; un berger jordanien descendant des plus anciennes dynasties ; une boîte de nuit à la mode du Caire ; et pas moins de douze monnaies différentes, sans parler d'un exemplaire du "New-York Times" daté du 13 septembre 1915 dans le rôle imprévu du *Deus Ex Machina* au moment le plus critique. Raymond de la Guardia s'assombrissait à chaque instant.

À la gauche de Schlomo, deux milliardaires, temporairement délaissés par leurs ulcères probablement occupés indépendamment à se refilet sous la table des truc professionnels, mettaient au point un audacieux montage financier destiné à prendre le contrôle de The Coca Cola Company. Ils furent interrompus par un collègue mécontent – son ulcère –, qui leur rappela qu'ils avaient déjà acheté puis revendu cette compagnie à trois reprises, et qu'à l'instant elle leur appartenait. Sans se laisser démonter, ils entreprirent de la lui revendre, mais il se refusa. Ils demandèrent à Schlomo s'il était intéressé, proposant une panoplie complète d'outils financiers ad-hoc. Malheureusement, la mise plancher atteignait deux millions de dollars, et Schlomo avoua qu'il était court d'un facteur mille. Désappointés, ils attaquèrent le majordome.

La transaction provoqua un ralentissement au niveau du second service, mais l'affaire fut rondement menée et le repas suivit son cours.

L'un des semi-intellectuels, à la droite d'Elizabeth, porta la conversation (localement) sur la nouvelle exposition du Metropolitan Museum. Ayant joué à pile ou face (et perdu), il entreprenait de la démolir pied à pied, mentionnant, entre eux commentaires dévastateurs, sa surprise à l'idée que ce fut Elizabeth de la Guardia qui leur avait conseillé d'aller voir un tel carnage sans signification.

– Après tout, ce ne sont que des gros rochers sur un peu de sable.

– Pas des "gros" rochers, s'indigna sa voisine, de "très gros" rochers, au moins. Il n'y en a pas de comme ça sur toute la cinquième Avenue !

– Oui, mais je pourrais te citer dix états des Rocheuses où ça ne vaut pas un dollar l'hectare.

– Mais c'est extrêmement lourd à porter.

– Très juste, opina l'autre semi-intello en abandonnant une discussion moins prometteuse sur l'avenir des mines de charbon.

– Et alors ?

– Comment ça, "et alors" ? Ça n'est pas assez clair ?

– Non.

– Mais jamais ni le Louvre ni le Rijksmuseum ne pourront les avoir ! Ils seront obligés de faire des copies !

– Tiens, voilà des critères artistiques plutôt flous. Le poids, la taille.

Schlomo n'avait pas vu l'exposition ; il intervint par conséquent avec confiance.

– Il est dit que la différence entre l'Art et le reste est la même que celle entre la Torah originelle et la Torah écrite – loué soit le Très Haut.

– Exactement, confirma Elizabeth, absolument.

– Mais moi aussi j'aurai pu dire “exactement”, et “absolument”, après un commentaire pareille ! s'indigna l'autre.

– Oui, mais j'ai été la plus rapide. Maintenant, trouve autre chose.

– Pourquoi pas, proposa Schlomo, cette citation de Rech Lakich : *Des gens suspects de ne pas respecter l'année sabbatique sont-ils qualifiés pour fixer l'année intercalaire ?*

– Mais ça n'a rien à voir !

– Nou... Mais c'est une citation écrite et parlée ; qu'est-ce que “voir” a à faire avec ?

– Houai, et bien, en tout cas, nom de nom, je maintiens que cette exposition est la plus grotesque jamais organisée dans un musée civilisé !

La maire capta cette affirmation ; il ne pouvait la laisser passer.

– Hors d'ici ou repens-toi, mécréant ! cria-t-il, subitement dressé sur ses pieds. Cette exposition a été organisée par la mairie conformément aux avis motivés des meilleurs experts internationaux et de toute façon, c'est moi que décide, et ici, c'est chez moi !

– Bien sûr, je plaisantais, évidemment, ce n'est qu'un jeu.

– Ça va pour cette fois. Hum ! Majordome !

– Oui monsieur ?

– Vous traînez mon brave, vous traînez, ce n'est pas parce que vous possédez “The Coca Cola Company” que vous devez me faire attendre. Dois-je vous rappeler qu'il existe un cinquième Amendement à la Constitution ?

– Nullement, monsieur, ce fut l'objet de mon examen d'entrée à “Harvard Law School”.

– Ah... Et qu'est-ce que ça a donné ?

– J'ai été reçu premier, monsieur.

– Bravo, félicitations.

On l'applaudit discrètement ; il s'inclina.

– Mon père est riche, monsieur.

– Oui, en attendant, au boulot.

– Pas de problème, monsieur. Hola ! Larbins ! On se secoue en cuisine !

– Les jeux sont faits ! répondit une voix caverneuse venue du fin fond du couloir. Ça roule !

Quelques minutes de mastication plus tard, la conversation soudain devint globale, suite à une affirmation de Raymond de la Guardia, prétendant avoir lu récemment un livre qui soutenait que les œuvres de Shakespeare avaient été en réalité écrites par la reine Elizabeth. Aussitôt, chacun des intellectuels de service dégaina sa théorie favorite.

– C'est absurde ! Tout le monde sait que c'est Marlowe !

– Marlowe ? Mais c’est une idée qui a un siècle ! Par contre, le Comte d’Oxford, voilà du nouveau.

– Pourquoi faudrait-il que ce soit original ? demanda Elizabeth (la fille du maire, et non pas la reine).

– Je n’ai pas à recevoir de leçon de quelqu’un qui pèse les œuvres d’art.

– Vous avez tous tort, interrompit clairement un des milliardaires de la Coca-Cola Connection, heureux de pouvoir ressortir avant qu’il ne soit moisi un brin de culture découvert par hasard en confondant la “New York Review of Books” et le “Wall-Street Journal”. Je sais de source sûre – ne m’en demandez pas plus, motus –, qu’il y a dans “Much Ado About Nothing” un anagramme très clair qui remis dans l’ordre démontre indubitablement que l’auteur est Francis Bacon. Vous pouvez vérifier. Mais je n’en dis pas plus.

– N’importe qui qui voudrait écrire les œuvres de Shakespeare sans se faire attraper aurait comme premier réflexe de rajouter un artifice comme ça pour détourner les soupçons, n’importe qui peut dire qu’il est Francis Bacon.

– Oui, Marlowe par exemple, d’autant plus qu’il le détestait.

– Ou le Comte d’Oxford, qui était très joueur.

– Ou la reine Elizabeth, qui le connaissait bien.

– Ou William Shakespeare, déclara finalement Elizabeth.

– Grotesque !

– Absurde !

– *Preposterous !*

– Mettez-vous dans la tête de l’homme, alors ! Il sait que s’il signe Roger Bacon...

– Francis, pas Roger, corrigea Schlomo.

– Hein ? Oui, merci. Donc, s’il signe Bacon, tout le monde va lui rire au nez et lui dire : “Ça ne prend pas”, donc le seul qui puisse impunément signer Bacon, c’est Bacon !

– Logique.

– Légalement parlant, c’est inattaquable, observa la majordome qui était jusqu’alors resté coi. Mais alors qui aurait écrit les œuvres de Bacon et surtout, qui aurait osé les signer Bacon ?

– Ah, ah, très juste ! s’exclama le maire. Vous voyez bien que seul quelqu’un qui n’est pas un auteur peut avoir écrit les œuvres de Shakespeare, sinon l’argument s’applique. Donc, la reine Elizabeth.

– Ou le Comte d’Oxford.

– Ou William Shakespeare, puisqu’il n’est pas un auteur non plus, dans ce cas, maintint Elizabeth.

– Quoi qu’il en soit, rétorqua le baconien, conscient de perdre du terrain, il est évident que l’auteur caché a laissé un message, un mot, une preuve, sinon ce serait stupide de chercher dans le vide. Alors considérons le seul message qui existe, qui a été détecté et compris : c’est Bacon !

L’argument porta et provoqua un silence studieux autour de la table. Le majordome tenta :

– Et si le message était dans une pièce disparue ?

- Non ! Ce ne serait pas drôle ! cria le maire.
- Le nommé William Shakespeare a laissé une foulditude de messages, observa Elizabeth.
- Absurde !
- Nou... L'œuvre de William Shakespeare comporte au moins un million de mots, énonça placidement Schlomo, intervenant pour la première fois.
- Ah ?
- Non ?
- Quoi ?
- Autant ? "Hamlet" ? Si long que ça ?
- Et alors ?

Mais il tenait leur attention.

– Nou... Cela fait au bas mot six à sept millions de lettres, réparties dans des proportions qui, fatalement, reflètent avec toute la perfection statistique possible les proportions alphabétiques de la langue anglaise de son époque. Si nous agitions toutes ces lettres suffisamment longtemps, et assez bien, toute phrase issue de notre imagination pourra forcément s'y retrouver. Et même si nous ne cherchons qu'un anagramme local, il suffit d'un peu de patience. Qu'on ait trouvé celui de Bacon ne prouve rien d'autre que ceci : on le cherchait. Qui y cherchera Joyce, ou Chandler, ou de la Guardia, ou Abraham Lincoln l'y trouvera aussi bien. Par exemple, dans "Much Ado About Nothing", encore, ne lirez-vous pas *Let me be that I am and seek no to alter me* ; et quel personnage à la réplique suivante : Conrad ! Ainsi, ce doit être Joseph Conrad, sans nul doute, l'auteur de ces pièces. L'ordre est proche du chaos, mais le chaos lui-même n'est pas si éloigné de l'ordre qu'on veut le croire souvent. Tenez, par exemple : connaissez-vous le théorème suivant dû au batave fameux Van der Waerden ?

- Non.
- Zéro.
- Van der Waerden ? Combien de chiffre d'affaire ?
- Quel dommage ! Laissez-moi vous conter cela. Prenons une suite infinie ordonnée d'objets, et admettons qu'elle soit colorée, arbitrairement, en un nombre fini de couleurs, ainsi par exemple :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	...
blanc	bleu	rouge	blanc	rouge	rouge	noir	rouge	blanc	...

Alors il est possible de trouver dans cet ensemble des suites périodiques unicolores arbitrairement longues, cela véridiquement, quelle que soit la subtilité chaotique de la façon de peindre la suite. Voyez comme l'ordre est partout. Ceci est une métaphore pour l'art, peut-être, comme pour tout le reste, si vous voulez.

Là-dessus, il but une gorgée de vin.

- Donc...

Mais il n'alla pas plus loin. Les loups envahissaient la pièce.

La porte-fenêtre donnant sur la terrasse fut brutalement enfoncée. Cinq individus masqués et un démasqué, qui était Jérôme Orbius, entrèrent dans la pièce. Ils étaient armés de pis-

tolets et de fusils. Ils en faisaient grand usage, tirant en direction des murs, du plafond, des décorations.

– Cette intrusion est intolérable ! hurla le maire debout, et on pouvait presque l’entendre.

Plusieurs de ses invités s’évanouirent, d’autres se mirent à hurler, recroquevillés sous la table. Schlomo renversa une table et plongea derrière en tirailleur, armé de pommes. Il se croyait visé par ce coup de main : erreur ! Faute ! Au milieu de la confusion, Jérôme Orbius s’approcha en deux bonds, et attrapa Elizabeth par le poignet, Elizabeth que la table séparait de Schlomo, par sa faute ! Puis Orbius entama sa retraite ; malgré un plongeon hargneux, Schlomo ne put l’atteindre. Deux des gangsters se ruèrent sur lui, bloquant le passage.

– Ne nous énermons pas, murmura Jérôme Orbius, foudroyant l’un des intellectuels qui avait réussi à s’accrocher nerveusement à Elizabeth. Ce n’est rien, même pas un hold-up.

Sans lâcher sa victime, malgré sa résistance, il reculait en bon ordre vers la porte-fenêtre, couvert par le feu nourri de ses hommes. Schlomo se battait contre eux. Orbius parvint à chloroformer Elizabeth.

– *Kidnapping!* lança Mrs de la Guardia, échappant à la protection de son mari. À moi !

– Majordome !

– Tout de suite, monsieur !

La réponse venait du couloir, où le fidèle serviteur s’était glissé d’entrée. Et la contre-attaque débuta sur plusieurs fronts. D’un lancer de carafe impeccable, Raymond de la Guardia détourna l’attention des deux malfrats bloquant Schlomo ; c’était une aide précieuse. Dans le même temps, Mrs de la Guardia écrasa une assiette sur la tête d’un autre qu’elle mordit férocement. Pierpont Morgan abattit un miroir gigantesque sur une véritable armoire à glace, et le défit homme à homme : un coup de pied retourné assura sa victoire. Enfin, le majordome jaillit du couloir à grands cris, soutenu par la femme de chambre et le cuisinier. Leurs pistolets-mitrailleurs annihilèrent toute étincelle de résistance.

Seul Jérôme Orbius sortait presque. Schlomo et Mrs de la Guardia étaient à ses trousses. Ils semblaient le rejoindre, mais las ! Au passage de la porte-fenêtre, une corde se tendit à hauteur de leurs genoux. Ils n’évitèrent pas la chute, jurèrent en se relevant. Ils avaient perdu un temps précieux. Et soudain apparut Adèle Déarena, maniant la batte de base-ball avec une meurtrière efficacité. Sous de rudes coups, ils durent prendre d’abord la fuite, et puis elle disparut aussi, laissant derrière elle une seule grenade lacrymogène, se fondant dans la nuit de toute la couleur de son noir vêtement. Quand ils purent reprendre la chasse, il fallut se rendre à l’évidence.

– Ma fille ! Elizabeth ! Kidnappée ! Que la vermine les étouffe !

– Où est Elizabeth ? demanda le maire.

Il ne put retenir de grosses larmes en réalisant ce qui était arrivé.

– Je connais le coupable, Jérôme Orbius, un criminel fourbe, dit Schlomo. J’étais sur sa trace. Elle devait savoir quelque chose à son sujet.

– Mais moi aussi, je le connais ! dit le maire d’une voix brisée. Elle me l’avait présenté comme un de ses amis ! Je lui avait souvent ouvert les portes de ma demeure !

– Allons, restons calme. Si j’ai raison, il est sur le point de mener à bien un coup médité depuis longtemps. Il ne gardera pas votre fille longtemps. Et puis cette fois, je n’ai pas

l'intention de le laisser faire.

– Vous avez raison, Schlomo. Bon sang, dans mes bras ! Je vous charge de tout. Et pas un mot à ma Police, surtout !

– Comptez sur moi. Je pars tout de suite.

– Où ?

– Chez moi. Réfléchir. Si elle devait disparaître si brutalement, c'est que je ne suis pas loin. Je comblerai les derniers pas par la force de la pensée.

– Allez-y, Schlomo. Tout notre royaume vous appartient si vous retrouvez Elizabeth. La perle des rêves du soleil de mes yeux !

– *My mistress' eyes are nothing like the sun*, disait Shakespeare.

– Même un marchand de bacon peut se tromper.

– Certainement. Mazel Tov, monsieur le maire, madame. Comptez sur moi, et interrogez quand même les prisonniers, on ne sait jamais. Vous connaissez mon numéro.

En traversant la salle à manger en ruine, Schlomo vit le majordome distribuer des remontants tandis que Pierpont Morgan surveillait les captifs d'un œil hautain.

Dans la nuit froide, il ne releva pas son col, pour que le froid excite sa peau et son cerveau agile. Il avait été défié ? Il relèverait le gant, et abattrait la superbe de Jérôme Orbius et d'Adèle Déarena – si Dieu le voulait. Que tremble le criminel ! Il allait demander conseil à Masha.

CHAPITRE 12

METROPOLITAN MUSEUM OF ART

Masha accueillit froidement Schlomo.

– Où étais-tu mon fils ?

– Nou... J'étais invité à dîner chez le maire de New-York.

– Un goy ! J'en étais sûre !

– Non, un ami de ton ami Julius Epstein. Mais je n'ai pas mangé sa nourriture car mon but était pur. Je devais enquêter.

– Il est dit : *Les hommes vertueux ne mangeaient jamais chez personne*, et tu veux que je te considère encore comme mon fils ?

– Il est aussi écrit *Les êtres supérieurs ne s'asseyent pas*, et pourtant lequel d'entre nous ne s'est-il jamais reposé ?

– Et il est aussi dit : *Il trouve des défauts même dans Ses anges*, ajouta le cousin Angus pour apaiser les esprits.

– Tu vois Masha. Et pour preuve que ce repas n'était pas luxure punissable, ainsi qu'il est dit : *Il souffle contre tous Ses ennemis*, sache que pour m'empêcher d'interroger... euh... un témoin, le criminel est intervenu et a enlevé la fille du maire. Je dois la retrouver.

– Oy ! Je le savais ! La fille du maire ! Une shiksa ! Quelle importance, mon fils, quelle importance ?

– Nou... Voilà qui n'est guère charitable.

– Tss ! De toute façon, là n'est pas la question. Mène donc ton enquête. Tu risques sans doute la damnation chaque jour, mais que puis-je faire, sinon prier pour toi ? Tu veux du thé ?

– Certes.

Masha alla préparer le breuvage divin. Schlomo s'enquit auprès du cousin MacLevy des progrès du "Livre des Motifs Similaires". Excellents, confia le cousin écossais. Ils avaient trouvé un excellent parchemin chez Jacob ben Salomon, et en parlant à mots couverts (il n'avait pas tout saisi, d'ailleurs), Masha avait fait énormément baisser le prix. Elle avait déjà enluminé une page, mais elle avait dû s'arrêter pour vérifier une citation critique d'Abraham Aboulafia. Ses sources ne concordaient pas, et toute la gématrya pouvait basculer dans un sens ou dans l'autre, ce qui impliquait de vastes conséquences portant sur la date de la fin du Monde, sujet crucial. Mais ce n'était qu'un détail dans la félicité ambiante.

Masha revint, et Schlomo vit que le thé était de celui si rarement extrait de sa boîte

hermétique. Après cet échange douteux concernant les sages et leurs préférences culinaires ? À d'autres ! Voilà qui était suspect. Schlomo jeta, en coin, un coup d'œil vers sa mère en train de servir. Visage imperturbable, mouvements sans heurts, et les yeux juste un instant remplis de la couleur filandreuse de la trahison sur le chemin. "Tout le monde aux abris", pensa Schlomo, en jugeant la distance jusqu'à la porte et jusqu'à à la fenêtre. Troisième étage, certes, mais l'esprit le plus subtil est celui préparé au compromis.

- Tiens, Angus, et que la chaleur ancestrale t'apporte la sagesse du roi Salomon.
- Merci Masha, que le Tout Puissant donne longue vie à tes cultures de thé !
- Tiens, Schlomo mon fils, et tu ne trouves pas que tes cheveux sont un peu longs ?
- Merci... Arghl, gasp.

Le piège était refermé, il était dedans, le sourire de Masha était carnassier.

- Mais maman, ça fait à peine trois mois !
- Il est écrit que le prophète Isaïe avait les cheveux coupés tout les quinze jours.
- Je voudrais bien savoir où ! lança Schlomo, résistant contre toute logique.
- Il suffit de savoir interpréter correctement les bons versets, répliqua sèchement Masha.

De toute façon, on s'en fout. Demain soir le barbier viendra à cinq heures. Tu ne sortiras pas de la journée.

- Mais, mon enquête ! Le temps est sans doute compté, peut-être vont-ils frapper demain, je dois être prêt, je dois les trouver, chaque instant est un grain de sable qui coule !

- N'essaye pas de me défier, Schlomo.
- Pas demain, ce n'est pas possible.

- Ce sera demain, ou bien alors je ne dis pas que je me souviens parfaitement quel était le camion de déménagement de ces criminels qui t'intéressent tant. Ou que j'ai reconnu l'homme cet après-midi chez Jacob ben Salomon, et que je l'ai suivi et que je connais son adresse.

- Hein ! Par la barbe du Bal-Shem-Tov !

- Oui Schlomo. Tout ces secrets tu les connaîtras demain soir. Quand le dernier cheveu sera coupé et que tu seras beau et de nouveau digne d'être mon fils, alors je confierai ces secrets, comme je t'ai confié le jour venu les secrets du ma'asé mercabâ, ainsi que Rabbi Meir l'a enseigné : *Jusqu'au dernier "Je vis"*.

- Mais si c'est trop tard !

- C'est cela ou rien. Et sans cela, à quel bien te servira ta liberté ? Ce sera comme l'image de la Torah à qui ignore la langue dans laquelle elle est écrite.

Schlomo se prenait la tête entre les mains. Angus MacLevy sirotait son thé. Que pouvait-il faire ? Il était pris au piège, acculé, condamné. Et maintenant Masha s'était placée entre lui et la fenêtre et elle continuait à sourire.

- Mais c'est moi qui ait trouvé le titre de ton nouveau commentaire.

- Le titre n'est rien aux yeux du Très-Haut et le commentaire est pour Lui un simple mot que les anges à la nuit tombante ont plaisir à répéter selon les saintes permutations du mot, et cette musique Lui est douce.

- Mais j'ai des idées nouvelles pour le commentaire. Beaucoup ! Sur tout le commentaire !
- Lesquelles ? Si tu m'en confies une, nous verrons. Si tu te tais, tu n'auras rien.

– Nou... La valeur numérique du lieu du Seigneur (maqom) est déjà dans Job, 2-...

– Tss! Absurde! Cela est déjà dans Rabbi Joël! Qui crois-tu que je sois? Une ignorante incapable de réciter les deux Talmud par cœur? Une folle ne sachant pas lire les mots et combiner les chiffres en même temps? Plus un mot Schlomo! Allons, soumets-toi! Demain quand je dirai au barbier d’arrêter, l’adresse sera à toi.

– Pitié, Masha, pitié!

– Eut-Il pitié de Son peuple quand Il détruisit le temple? Pas de pitié, cède ou périt!

Schlomo se recroquevilla au fond de sa chaise. Oui, il allait céder. Que pouvait-il faire d’autre que céder? Comment croire au libre arbitre quand on a une mère juive? Il n’ignorait pas les arguments de Maïmonide, et savaient qu’ils étaient convaincants sur la page blanche des raisonnements abstraits. Mais il y a de ces passages de la Loi qui ne semblent pas connus de Masha, bien que ce soit elle qui les lui ait enseignés, comme elle avait, il est vrai, enseigné les mystères du ma’asé mercabâ. Mais à ce sujet n’est-il pas dit aussi : *Jusqu’au mot “hachmal” il est permis d’enseigner à un disciple [...] à partir de là si c’est un sage comprenant par sa propre intelligence il peut l’étudier?* Ainsi il y a des mystères que chacun doit voir de lui-même ou les ignorer toujours. Il en serait ainsi.

Schlomo se leva.

– Non! Je n’ai que faire de tes secrets! Le Monde est ouvert à mes yeux pour le voir, et aussi la Torah et les premiers fascicules inédits de Bourbaki! Je chercherai seul et quand j’aurai trouvé je pourrai paraître devant le Tout-Puissant. Et mes cheveux ne verront le fer que lorsque je l’aurai décidé.

Il partit, hautain, claquant la porte, et gagna son propre appartement. Saisissant une bouteille de whisky, il s’assit devant son bureau et appela à son aide les ressources de sa mémoire et l’esprit de ses ancêtres si prompts à démêler le fil embrouillé des commentaires (car sans nul doute Il a le sens de l’humour et quand Il est de bonne humeur, les sages rabbins peuvent par leur plume ou leur roseau Lui faire justifier toute chose et son contraire). Dans l’appartement du dessous, Masha hocha la tête.

– Oy! Quand même, quel type mon fils. Mais il a les cheveux un peu long. Enfin, le barbier me contera les derniers ragots car j’ai un peu négligé mes activités sociales ces derniers temps. Je me demande si ce jeune homme qui vient souvent à moins de deux blocs de l’appartement de la fille de Mme Kleibel est vraiment kosher.

Schlomo avait parlé des premiers fascicules inédits de Bourbaki; en fait, il n’avait qu’une copie d’une version préliminaire du manuscrit de “Théorie des Ensembles”. Il s’y plongea sans tarder. Pour sûr, c’était du Dieudonné tout craché! Il se noya complètement dans le symbole de Hilbert, pataugea lamentablement à travers le premier exemple d’application et sécha comme un mauvais ligne par grand vent devant le premier exercice. Foutu Dieudonné! Peut-être fallait-il mieux aborder différemment le problème.

Schlomo se leva pour considérer sa bibliothèque d’un œil critique. Il choisit une fois encore le Zohar, qui ne l’avait jamais trahi jusqu’alors. Il retourna dans sa tête les données. Mais d’abord, qu’était-il plus sage de rechercher? L’adresse de Jérôme Orbius, ou son objectif probable? En faveur de la première hypothèse: Masha la connaissait, donc le problème était résoluble. Schlomo n’oubliait jamais que dans les endroits les plus anodins, Gödel peut parfois

surgir d'un placard, comme son grand-père quand il était devenu rabbin dans ce village de Galicie entièrement catholique et qu'il se glissait le soir dans les placards des habitants pour les surprendre à violer les Commandements. Il envisagea un instant d'attendre que Masha dorme pour invoquer son esprit et le faire parler, mais il n'était pas certain que les esprits ne puissent manier les ciseaux, et puis cela ne semblait pas sage. Tout simplement une mauvaise idée. Que Masha dorme, ce serait déjà bien. Non : il choisit de déterminer le lieu où frapperait le malfrat ; probablement c'était pour qu'elle ne lui fournisse pas d'indice qu'Elizabeth de la Guardia avait été enlevée. Ce devait être à sa portée. Allons ! Un ou deux verres (deux), une bonne réflexion, et l'affaire serait dans le sac ! Relisons ce chapitre en faisant bien attention aux mots... Voyons voyons... Ouahhh... Sommeil...

Schlomo ne se réveilla que vers 11h30. Il n'était pas très fringant physiquement, ayant dormi sur le fauteuil et dans ses vêtements, mais fort joyeux par contre, car il se souvenait très bien avoir trouvé la solution avant de décrocher. C'était subtil et compliqué, mais surtout pour la reconstituer il n'en restait que quelques bribes accrochées ici et là dans sa mémoire, comme après une explosion, et ce peu suffisait hélas à comprendre que cela n'avait été qu'un rêve, passablement fou *wild*. Ceci dit, il n'en était pas moins certain que Masha avait drogué le thé, ce qui n'était pas très gentil de sa part, et lui coûtait derechef onze heures de réflexion. Il alla prendre pourtant un bon bain pour se détendre.

Et puis Schlomo s'installa de nouveau dans son fauteuil, tout ses livres à portée de la main.

Il réfléchit dur pendant deux heures, sans résultat. Il leva les yeux pour se donner un peu d'air et regarda vers la rue, vers New-York. Un gigantesque potiron orangeâtre illuminé de l'intérieur flottait devant sa fenêtre, défiguré par un rictus horrible.

– À moi ! Nom de nom de... Halloween !

Il respira, bouché bée. Rien d'étonnant à ce que ce fut Halloween. C'était dans tout les journaux, et le jour était exactement le bon. Tout allait pour le mieux.

“Pour le mieux” ? Hum, hum... À voir... Nou... Était-ce vraiment une coïncidence ? Non, car Jérôme Orbius et Adèle Déarena, subtils et psychologiquement affûtés, avaient bien entendu choisi ce jour pour frapper. Un geste peu fair-play, à y regarder de près, mais il faut ce qu'il faut, et tant que ce n'était pas Thanksgiving, hein ? Pourtant, en plus du foutoir inextricable qui caractérise Halloween à New-York, surtout par une aussi belle journée, il devait y avoir une autre raison pour ce choix. Évidente ! s'écria Schlomo. Qu'est-ce qui se passe à Halloween qui ne peut se passer un autre jour et surtout Thanksgiving ? Élémentaire, il suffit de se pencher par la fenêtre : le jour d'Halloween on peut se promener déguisé jusqu'aux oreilles, se balader à cheval en justaucorps rose sur Broadway en jouant de la flûte, déambuler grimé en gentleman cambrioleur et passer aux actes sans autres réactions que quelques tapes dans le dos et des compliments du genre : “Plus vrai que nature ! Quel talent !” Mieux : le jour de Halloween, quantité de bâtiments sont fermés, les gardes boivent comme tout le monde et voilà de quoi s'occuper. Quel bâtiment ? Schlomo se souvint : il avait parlé, la veille au repas, du théorème de Van der Waerden. Ce même repas où Elizabeth aurait pu lui donner des informations précieuses. Cherchons les progressions arithmétiques, pensa Schlomo. Il n'avait rencontré que deux fois le maire et sa fille ensemble. Bon. De quel

bâtiment avait-on parlé les deux fois (une progression arithmétique minimale, mais est-ce que ça compte) ? Du Metropolitan Museum !

Schlomo bondit de son fauteuil. C'était donc ça. Le Metropolitan Museum. Ah, ah ! Jérôme Orbius en veut à la nouvelle exposition ! Cela explique tout. Comment comptent-ils escamoter les grosses pierres ("très lourdes", avait dit Elizabeth) ? C'était leur problème, après tout, mais ce serait un spectacle intéressant. Sans nul doute, ils agiraient de nuit. Seulement, pour leur perte, Schlomo Cohen serait présent, et le ballet serait une attraction, sûrement. Tagada, tagada, yoicks, yoicks, tally ho !

Et en attendant l'heure propice, il pourrait participer sans arrières pensées aux festivités, en prévision desquelles il avait d'ailleurs prévu depuis quelques semaines un costume de harponneur indigène, ainsi qu'un sac vaste et pansu empli à ras-bord de sucreries, bonbons, et autres douceurs à distribuer aux enfants dans les rues. Le niveau en avait à peine baissé d'un tiers depuis.

Schlomo s'équipa rapidement, saisit le sac et descendit par l'échelle de secours. Passant devant la fenêtre de la chambre du cousin MacLevy, il y frappa doucement ; Angus était là.

– Schlomo ! Qu'est-ce que... Tu ne vas pas t'engager dans la marine quand même ? Évidemment, le poisson est kasher. Mais leurs coiffeurs sont aussi redoutables que n'importe quel autre.

– Non, non, mais regarde : c'est Halloween, c'est la fête, tout le monde se déguise, et parcourt la ville, y-a de la joie, tout ça, observe, regarde. Tu viens ?

Le cousin écossais jeta un coup d'œil à la rue.

– Est-ce qu'on s'envoie œufs, farine, mousse, riz, confettis ? demanda-t-il.

– Sans doute.

– Parfait. Attend deux secondes, j'arrive.

Il disparut, et s'affaire quelques instants dans sa chambre. Bientôt il réapparut, habillé de pied en cap en gentleman anglais, exhibant sur toute la surface de ses vêtements autant d'Union Jacks qu'il était humainement possible d'en mettre. L'habit était un peu sale.

– Désolé pour les tâches, dit-il, mais depuis le mardi-gras à Kyoto, je n'ai pas pu le laver correctement. C'est que c'est quelque chose que ce mardi-gras là ! Le drapeau a tellement reçu que la reine Victoria a du en avoir une crise cardiaque dans sa tombe. Gniark, gniark, voyons ce que valent les morveux du nouveau monde.

Ils descendirent et bientôt le long de Broadway ils se mêlèrent au vaste défilé. C'était une foule gigantesque qui était là. Toutes les rues transversales avaient déversé leurs habitants en costumes bigarrés et, venue d'invisibles écuries, toute une cavalerie arpentait l'avenue dans les deux sens. Là, on voyait le rabbi Meir Rosen et ses hassid, en moines dominicains, qui arrosaient les alentours de liquide visqueux ; ici, les enfants tournoyaient à l'infini ; partout, les citrouilles volaient, les potirons régnaient.

Angus avisa un groupe de jeunes gaillards apparemment bien dégourdis ; leur dernière victime, un bourgeois honnête mais distrait, les cherchait des yeux sans succès, car son regard s'émoissait sur le bord de la demi-barrique de cornichons qui le coiffait désormais. Il prit dans le sac de Schlomo suffisamment de sucrerie, et s'en alla tenter d'induire ces vifs garçons à jouer avec lui. L'esprit du drapeau ainsi promis à de rudes épreuves semblait gémir

sourdement.

Schlomo lui se promena de ci de là, jusqu'à cinq heures, participant sans excès à cette journée mémorable. Son costume était apprécié à sa juste valeur, et par le biais de son long harpon, il pouvait, car son maniement ne lui était pas inconnu, désarçonner cavaliers et cavalières, décapiter potirons et potirones, et prendre grand plaisir au défilé.

Mais les plus grandes joies ne doivent pas éloigner l'âme noble du devoir ni lui faire oublier les affaires plus importantes qui l'attendent encore. Et Schlomo, quand il fut bien recouvert de substances alimentaires, remonta par là où il était descendu dans son appartement. L'heure était proche maintenant.

Il arriva bien à temps devant l'entrée close du musée. Pour traverser le Park sans accrocs à son blanc manteau, il s'était muni de son harpon. Cela ne pouvait faire de mal ; il se souvenant du numéro impressionnant de Adèle Déarena à la batte de base-ball, et il valait mieux avoir du répondant si on voulait lui annoncer la mauvaise nouvelle tout à l'heure sans ennuis. Tranquille, détendu, il observa quelques minutes le grand édifice.

Prestigieux bâtiment ! Réceptacle souverain et superbe de tant d'œuvres sublimes ! Peut-être pas aussi grand que le Louvre, mais tout de même. Quelle architecture ! Quelle splendeur ! Mais ne nous emballons pas : il faut entrer, malgré les portes closes, il faut subrepticement se placer à l'endroit stratégique, et sept heures viennent de sonner : la nuit est noire, il ne faut plus tarder.

Nou, maintenant, bien sûr, il fallait entrer. Il n'avait pas vraiment réfléchi à la question auparavant. Mais devant ses portes lourdement fermées, tout de même, la réflexion s'imposait, d'autant plus que sans nul doute Jérôme Orbius ne serait pas semblablement pris de court. Il aurait pu demander la clef au maire, mais c'était un peu tard maintenant. Schlomo s'en remit à sa bonne étoile.

Avec raison : en longeant le musée, il découvrit sur la façade nord une fenêtre basse et peu protégée, si ce n'est par un épais bouquet de Cyprès qui en rendait l'escalade invisible aux passants. Quelques instants après, Schlomo Cohen entra dans le Metropolitan Museum of Art.

CHAPITRE 13

CRITIQUE DE LIVRE

Tout y était sombre, calme, silencieux. D'après les coups qu'il reçut en se déplaçant, fort désagréables, il était dans un bureau administratif plein de meubles à coins. Il lui fallait en sortir pour avoir accès aux salles d'exposition. Il tâtonna jusqu'à la serrure. C'était un instrument rudimentaire, banal ; ce serait l'affaire d'un instant de la crocheter, à condition de savoir faire. Il avait oublié quelque peu les détails. Il n'avait pas à s'en laisser compter ; il harponna à coups redoublés, d'estoc et de taille, sauvagement, indistinctement. La porte céda vite. Il était dans la place, enfin.

Enfin, dans la place... Il était au rez-de-chaussée, mais n'ignorait pas cette règle de base, que les expositions importantes avaient lieu au premier étage, au bout d'un chemin tortueux amenant inmanquablement le béotien dans une des salles consacrées aux îles de l'Océanie, là où chacune est représentée, sans classification pratique, par quelque objet typique. Barque cérémoniale semblant anticiper le rail du chemin de fer, idoles ayant perdu leurs adorateurs taillées dans un bois précieux, armes blanches sophistiquées, chats empaillés ou, plus sobrement, simple point sur une vaste carte didactique. Il s'y égara, rite initiatique. Et puis il sortit du labyrinthe.

À la lumière infime des étoiles et des feux d'artifice, il se trouvait au milieu de la fameuse exposition révolutionnaire. Et là il s'exclama : "Mince, mais ce ne sont que de gros cailloux !" Et même, il n'ajouta pas "Très gros", car il avait vu les Alpes, une fois, et il n'y avait pas vraiment de comparaison possible.

Ce n'était cependant pas le moment de philosopher. Ses opinions personnelles n'avaient pas à entrer en jeu. Bon, il demanderait à Jérôme Orbius pourquoi il voulait absolument ces gros machins, mais juste pour la culture générale. Il devait plutôt chercher un bon poste d'observation. Le seul qui s'offrait n'était que l'ombre du premier caillou, qui dessinait un surplomb assez profond (*There is shadow under this red rock*). Alors qu'il s'y glissait, son pied heurta un objet métallique.

Il le saisit pour éviter qu'il ne se mette à hurler. Au toucher, il reconnut une torche électrique. Perplexe, et un peu inquiet, il poussa l'interrupteur, le faisceau dirigé vers le sol. Sur la faible surface qu'elle éclairait, la lumière fit apparaître un second exhibit ou artefact. Schlomo se pencha de nouveau. Ses doigts stupéfaits tournèrent et retournèrent une épaisse enveloppe, qui était ouverte. Autour de lui il ne distinguait toujours aucun bruit. Il sortit de l'enveloppe quelques feuillets couverts d'une fine écriture calligraphiée. Sur le premier,

griffonné rapidement, il lut : “À transmettre à A. Granville, Secrétaire Général, The New York Review of Books”.

Schlomo hésita. La nuit décidément était tranquille et silencieuse. Il devait attendre. Lirait-il? Il lut. Ceci :

Les lettres hébraïques modernes ne sont pas encore bien connues en Occident. Tout au plus les lecteurs les plus curieux auront-ils présent à l'esprit un des ouvrages de Malther Hektum traduits en anglais, en particulier le “Livre des Entrées et Sorties”, qui mériterait une plus ample diffusion. Mais voilà qu'un petit éditeur de New-Brunswick (NJ), Uqbar Éditions, fait paraître la traduction (ou, peut-être, l'adaptation¹) de ce qu'il présente comme le seul roman de Yéoshua Grünfiddler. L'ouvrage est apparemment déjà vieux de quelques années, mais je n'ai pu vérifier ce point, l'éditeur original n'étant pas précisé. Le titre sous lequel ce livre est présenté, “Le Livre (des Grains) de Sable”, cède à la sophistication, et présente probablement une interpolation illégitime du traducteur. Si j'en crois la page de garde, une traduction plus correcte serait “Dans le Ciel et sur le Sol”. Quoi qu'il en soit, c'est un livre intéressant, sans doute fort distrayant, mais aux maladresses encore visibles. Il semble dommage que son auteur n'ait rien écrit depuis.

“Dans le Ciel et sur le Sol” est donc une fiction, mais une fiction basée sur une idée purement intellectuelle, un sujet pour joutes orales et disputes philosophiques dans des cités éloignées dans le temps. L'argument est à peu près le suivant (j'inclus également là les quelques remarques générales sur le style qui me semblent pertinentes).

Le commencement est dans la lignée de ces œuvres fantastiques à la H.G. Wells, au point d'en être essentiellement banal. L'action se déroule de nos jours, dans une petite ville américaine (Connecticut?). Par l'évocation en demi-teinte de ses “expériences” mystérieuses, l'attention se fixe sur un “savant fou”. Pénétrant alors dans l'intimité de ce Dr. Tost, et de son jeune assistant Greg Wilson, nous découvrons qu'il construit une machine à remonter le temps. Cela n'a rien d'original de nos jours, et sans doute le lecteur moyen éprouvera-t-il quelque difficulté à passer les discours durant lesquels Tost précise le principe de sa machine, car il semble là que le public visé soit celui des thésards en physique théorique, et tout le monde ne connaît pas (hélas) le paradoxe de Zeeman. Quoi qu'il en soit, assez rapidement, l'expérience a lieu. Sans préliminaires, Tost et Wilson s'en vont dans le 16ème siècle espagnol. Leur motif reste flou. Tost cite incidemment “Don Quichotte” ; est-ce donc pour rencontrer Cervantès? De toute façon, l'expédition est expédiée en quelques pages. Là n'est pas le sujet de l'auteur. Dès le retour, il abandonne la ligne fantastique. Profitant d'une célébration locale (un mariage) à laquelle assiste Greg Wilson, qui était devenu le personnage au premier plan à la place de Tost, il vient lentement fixer son récit sur un autre protagoniste, également présent au mariage. Il s'agit de Paul Alcy, étudiant en architecture et cousin de Wilson. C'est à l'occasion d'une assez quelconque conversation entre les deux que le passage du relais a lieu. Toute cette longue scène du mariage, et son changement de point de vue presque cinématographique, je pense en particulier à Lubitsch, est fort bien écrite. Cependant, elle s'inscrit mal, avec ses descriptions précises, voire méticuleuses, et son aspect psychologique, dans le prolongement des scènes fantastiques plus télégraphiques qui l'ont précédée.

1. Le traducteur est Joseph Lore, dont les qualités de polyglottes sont incontestables, mais dont personne n'a oublié le “Faust” extrêmement douteux.

L'auteur suit alors Alcy dans sa vie quotidienne pendant environ 150 pages. Rien ne s'y déroule de vraiment remarquable, mais peu à peu un malaise s'installe chez le héros, et sans doute chez le lecteur² ; c'est là un sentiment diffus et bizarre, que l'auteur a sans doute voulu aussi subtil que, disons, le bouquet d'un grand cru (et sans doute aussi difficile à appréhender pour le non-initié). Il apparaît ainsi à Alcy que quelque chose ne va pas dans sa vie, ou plutôt dans l'Univers [ceci est très long à exprimer], mieux, qu'il manque un élément (archétype ?) dans le Cosmos. Cela passe par un grand nombre de scènes courtes.

Finalement, Alcy revoit Wilson dans une autre réunion familiale (un enterrement). Ils convergent de nouveau. À un certain moment, Wilson le scientifique cite la dernière tirade d'Othello : *Where a malignant and a turbaned turk, etc...* Son cousin littéraire, étonné, lui demande d'où il tient cette phrase, qui est jolie. Le lecteur alors comprend, et Wilson, auquel l'auteur revient, ce que certains indices avaient pu laisser deviner avant : dans le monde recréé après le voyage de la machine du professeur Tost, pour une raison inconnue³, il n'y a pas William Shakespeare, il n'y a pas Othello. Les désordres constatés par Alcy sont les conséquences de cette perte, qu'il ignore et qu'il ne peut pas comprendre.

Le récit s'arrête là, et ce n'est sans doute pas la moindre qualité de l'ouvrage que d'éviter les mille et une fins plus romanesques ou astucieuses que l'on aurait pu imaginer (un nouveau voyage, Wilson exhibant une édition de poche des œuvres de Shakespeare, et la publiant, etc...)

On discerne bien l'idée qui sert de guide : elle n'est pas très originale, un croisement de cliché fantastique – les effets d'un passé imprudemment altéré sur le présent qui l'a modifié –, avec un concept purement humaniste : les grands événements, ceux qui réellement fondent l'Humanité, ne sont pas ceux des grandes épopées historiques ou guerrières, mais ce sont des idées : Eschyle introduit un second acteur, un chroniqueur islandais loue la vaillance, et ainsi sauve la mémoire, d'un roi Saxon qui pourtant fit de son peuple un vaincu⁴, etc... C'est là une belle idée. Mais peut-être Yéoshua Grünfiddler aurait-il dû ne pas oublier cette autre idée datant des grecs, qui fut répétée par un anglais : si tout savoir n'est que souvenir, toute nouveauté est oubli et toute phrase citation. Si l'on tient à gloser une idée platonicienne dans un livre, il vaut mieux le faire vite. En faisant de son intuition un roman entier de 400 pages, Yéoshua Grünfiddler s'est condamné à réussir la chose la plus difficile : à créer des personnages et à les faire vivre devant nous, pour nous intéresser et nous conter l'histoire. Mais ces personnages là, vivent-ils ou ne sont-ils pas seulement des coquilles vides ou pire, allégoriques ? Tout homme (excepterai-je quelques intellectuels ?) est bien plus complexe qu'une simple idée. Claudius, roi du Danemark, est un assassin, mais c'est toujours un être humain, et il le clame ; Shylock est l'avare, mais c'est encore un être humain, et il le clame ; Iago est la jalousie et l'envie, mais aussi un être humain ; et ainsi Lear, Edmond le Bâtard, Richard III, Falstaff, car William Shakespeare a vécu pour nous les montrer. Ici, dans ce roman, une fois l'explication venue, chacune des actions passées devient allégorique jusqu'à

2. Le critique, étant à peine un lecteur comme les autres, ne peut guère prédire l'effet d'un livre sur un lecteur ordinaire.

3. Aucune explication de cette "déviation" particulière n'est donnée ; oserai-je proposer celle-ci ? Les désordres créés en Espagne par les voyageurs ont influés sur la rivalité Anglo-Espagnole de la fin du 16ème siècle ; les puritains en Angleterre ont gagné en ascendant et imposé quarante ans trop tôt le ban du théâtre.

4. J'ai repris ces exemples d'un article d'un chroniqueur argentin méconnu qui mérite le détour : Jorge Luis Borges.

l'écœurement : un personnage n'existait pas, un autre voulait agir comme Gloucester, etc... Alors, si Wilson et Alcy n'existent pas sans l'idée, quel est le sens du roman de Yéoshua Grünfiddler ? Et sinon, n'est-il pas qu'une ennuyeuse digression sans signification, sur une idée brillante, et ne vaut-il pas mieux remarquer que *Plus la flamme brûle vite, et plus elle émet de clarté* ?

On notera seulement les quelques scènes où une amie d'Alcy intervient. Elle n'est ni une invention ni un concept ; Yéoshua Grünfiddler sait qu'elle existe et sait la faire parler dans son ton à elle. Mais décidément, pourquoi faire un si gros livre de ce qui aurait fait deux excellentes nouvelles ?

Je conclurai quand même en précisant que, faute d'avoir eu accès à l'original en hébreu, je ne peux préciser si certaines des lourdeurs que j'ai perçues ne sont pas dues à la personnalité du traducteur.

Schlomo vit que le feuillet suivant était encore écrit, plus hâtivement apparemment. Il le lut.

Je viens de relire cet ouvrage. On y découvre ainsi des scènes des situations des personnages des phrases des images de Shakespeare, mais pourtant le style, la conception allégorique, le manichéisme en font une œuvre ignorant la leçon de Shakespeare, c'est à dire évidemment une métaphore d'elle-même, mais on doit se demander si ce n'est pas trop facile de dire cela : l'auteur était-il capable de faire autrement ? Aurait-il, s'il l'avait voulu, pu écrire son livre d'une façon digne de son "modèle" ? Bien qu'il ait lu ses pièces, il ne peut le dépasser. Quelle étrange chose que le "progrès" en littérature.

J'en viens maintenant à penser que peut-être Yéoshua Grünfiddler n'est pas aussi naïf que je l'ai d'abord cru, qu'il connaît Platon comme Bacon, mais qu'il a écrit ce livre là parce qu'il sait qu'il n'est ni Platon, ni Shakespeare, pour qu'en le lisant après, chaque critique (chaque être humain ?) écrive ces quelques pages qu'auraient tout de suite écrites un autre, et pour que le véritable texte convenant à son idée originelle apparaisse un jour. Pourquoi alors avoir choisi l'hébreu ? Ne parle-t-il pas d'autre langue ? Non, c'est absurde ; ses descriptions de l'Amérique sont trop authentiques et ses citations de Shakespeare trop précises. Alors ? Peut-être, car les métaphores et leurs sens deviennent vite un trop dangereux jeu de miroirs, veut-il nous faire comprendre que ce qu'est "Othello" pour son héros, son livre le sera pour certains qui ignorent sa langue, ou que chacun a peut-être quelque part dans ses tiroirs les plus obscurs les réponses aux questions d'un être lointain et angoissé, qui lui-même pourrait répondre aux nôtres.

Schlomo tourna rapidement ce dernier feuillet ; à son grand soulagement, l'autre face était encore écrite, toujours plus petit.

J'ai encore une fois lu ce livre, et je ne le comprends plus. J'ai relu ces pages où les indices doivent s'accumuler. Mais non, ce ne sont des indices que parce qu'on nous le fait sentir. Il y a un suicide, des mots violents, des actes insignifiants, mais qui dira que ces choses n'existent pas déjà ? Il n'y a que cette façon finalement absurdement maladroitement de dire les choses. La conclusion est évidente : quels "Othello", quels "Hamlet" avons-nous perdus au cours des siècles, saccagés par les actions stupides des hommes, quelles œuvres nous manquent qui donneraient un sens à notre existence ? La machine à remonter le temps est alors la caricature de ces actes destructeurs

et elle accentue tout au plus un sentiment d'impuissance : même le plus fabuleux remède n'en serait pas un ! L'humanité est maudite, condamnée à détruire.

Cependant, la maladresse de l'expression dans ces pages reste difficile à accepter ; si elle n'est que l'image des limites de l'auteur, comment croire que derrière cela il y a un sens pour une troisième lecture ? Et si tout est si subtilement construit pour qu'il en soit ainsi, comme il arrive pour moi, quel sens a un récit qui doit être lu trois fois pour être compris, après avoir semblé dire le contraire de ce qu'il veut dire ?

Peut-être ai-je la réponse. Il y a un nom qui apparaît dans les pérégrinations temporelles de Wilson, et plus tard revient en anagramme. J'ai consulté quelques textes très anciens ; ce nom est celui d'un rabbin, hérésiarque mineur du XI^{ème} siècle. Dans un court texte, dépourvu de titre, qui est peut-être un fragment d'un livre plus long aujourd'hui perdu, il développe un commentaire de la Genèse, et prétend que le fruit qui perdit Adam ne serait autre que la Torah originelle que lui et Eve désiraient connaître (ne l'a-t-il pas cueilli à l'Arbre de la Connaissance ?), et que la punition de Dieu fut d'en mélanger alors les lettres, créant, par ce désordre, et le mal et les souffrances et les règles et commandements. C'est une variation sur un thème kabbalistique bien connu, mais l'auteur déclare ensuite qu'il faut reconstituer les lettres pour retrouver la combinaison originale et sauver le Monde, par l'essai, et il affirme qu'il sait le faire, et exposera son secret ailleurs. Cet autre livre d'Isaac ben Jacobi ne nous est pas parvenu.

Après venaient quelques lignes illisibles à force de ratures. Puis :

Je n'ai pas que cela à faire. Je n'ai plus le temps (le temps ! c'est de courage qu'il faut parler) de lire encore ces pages pour vérifier d'autres hypothèses.

C'était la fin du manuscrit. "Nou", pensa Schlomo, "je n'ai pas lu ce livre quatre fois, mais pourtant je crois savoir..." À cet instant un avion en papier atterrit doucement sur son épaule. Il le saisit, vit à la lumière de sa lampe quelques signes inscrits dessus, le déplia. C'était la même écriture :

Le quart d'heure est passé, Monsieur, je vous délivre :
L'escamotage est fait.

– Ça, voyons, je suis ivre ! s'écria Schlomo.

Dans le grand hall, le silence régnait toujours ; mais enfin, venant de plus loin et s'estompant, il discerna des bruits de course. Il bondit aussitôt, se cogna, courut, harpon en main, la lampe explorant l'obscurité. Au jugé presque, mais entendant toujours ces pas devant lui, il dévala un escalier, traversa un couloir. Soudain, il n'entendit plus les pas, mais comme une vague conversation. Il accéléra.

Dans le faisceau de sa lampe apparut Jérôme Orbius, souriant.

– Montjoie ! hurla Schlomo, lâchant la lampe pour mieux armer son harpon.

Mais l'autre esquiva, fit un pas de côté vers l'obscurité, où Schlomo se jeta au hasard. Un coup sec sur le crâne qu'il ne sentit pas entièrement lui aurait appris que Adèle Déarena était aussi présente.

C'était la troisième fois en moins d'une semaine. Le réveil fut laborieux. La fierté de Schlomo était durement atteinte. La bosse se résorberait-elle un jour ? Dans le noir où il émergea quelques minutes après sa défaite, Schlomo Cohen ne se sentait pas au mieux. Il tâtonna, il redécouvrit la lampe, il l'alluma. Il vit alors qu'il se trouvait dans l'une des plus grandes salles du rez-de-chaussée, mais il s'étonna : pourquoi était-elle vide ? Par un couloir il vit que la suivante l'était également, pourtant des panneaux indiquaient bien : "French Impressionist Masters". Désespéré, Schlomo agita sa lampe au hasard. Comme plus tôt, il éclaira une feuille de papier posée à terre, retenue par un (tout) petit caillou. C'était encore la même écriture fine et déliée, plus tranquille.

Monsieur Schlomo Cohen, bonjour.

Je vous avouerais que je ne me soucie que fort médiocrement des gros cailloux de monsieur le Maire (pas si gros que ça, d'ailleurs). Je ne les ai suggérés comme sujet à Elizabeth de la Guardia qu'à cause de cette loi de la Relativité Générale : de vastes masses dévient la lumière, et qu'ainsi je pensais bien détourner le cours de vos lumineuses investigations. Vous avez constaté que le résultat fut conforme aux prévisions théoriques ; vous voyez donc que le Monde obéit aux lois physiques. Maintenant, vous pouvez garder ces cailloux. Les quelques tableaux et autres bagatelles que nous avons pris la peine de déménager me semblent plus précieux ; je sais que cette opinion n'est pas seulement la mienne. Essayez de les oublier, car nous voilà partis, et vous ne les reverrez plus de sitôt.

Voilà pour nous. Quand à vous, monsieur Cohen, la police prévenue par nos soins arrivera d'un instant à l'autre. Vos empreintes sont partout, vous êtes entrés par effraction, vous êtes pris en flagrant délit. Peut-être devriez-vous filer, non ? On me dit que le Guatemala est charmant en cette saison.

Adieu !

Jérôme Orbius

PS. Mademoiselle Elizabeth de la Guardia se trouve – en parfaite santé – dans l'appartement 126, Flatiron Building, 5th & Broadway.

Cette lettre se concluait par quelques mots d'une autre écriture : *Merci beaucoup de nous avoir rendu le chat Faust!* signé Adèle Déarena.

Il y avait là de quoi abattre un homme. Or Schlomo Cohen est un homme. Donc il fut abattu. Même la grossière erreur d'appréciation contenue dans les derniers conseils de Jérôme Orbius à son égard ne pouvait lui apporter de réel réconfort. Le malfaiteur le croyait perdu s'il restait ; il avait bien mal jugé la vaillante police new-yorkaise ! Car des années de brimades et de frustrations subies sous les ordres peu orthodoxes de Raymond de la Guardia avaient modelé ce corps, en avaient fait la plus zen des forces de police à avoir jamais agi dans une cité occidentale. Les relations usuelles de causalité, les notions de flagrant délit, d'alibi, toutes ces distinctions laborieuses, tout cela n'avait que peu de valeur pour ces défenseurs de la loi acquis à la sublime discipline de l'illumination et de la négation des dualismes. Le temps tel qu'il était compris par ces inspecteurs n'était pas l'absurde flèche ordonnée que l'europpéen croit intuitive ou véritable, mais bien le subtil océan malléable et déformable qu'il

est dans les temples bouddhistes. Qu'il mentionne seulement le nom du maire – et, bien sûr, ce fut sa première parole –, et voilà que sa présence en ce point de l'espace-temps ne revêtait plus du tout la même signification. Les choses ne sont pas telles qu'elles semblent être.

Non, ni cela, ni les promesses folles du maire et de sa femme au retour de leur fille, ni cette phrase, au moment où Schlomo annonçait qu'il y avait aussi une mauvaise nouvelle, "Mauvaise nouvelle? Il ne peut y avoir de mauvaise nouvelle aujourd'hui!", rien ne pouvait relever Schlomo Cohen. Il était battu. Pire encore : le Monde obéissait à des lois physiques, dédaignant ses superbes déductions inspirées des plus magnifiques concepts mathématiques.

C'est avec la tête baissée du condamné qu'il passa sous les féroces ciseaux du coiffeur, et sans joie qu'il écouta le cousin Angus, échappé d'un bain de douze heures et quelques milliers de litres, raconter les innombrables épreuves par lesquelles son costume anglais était passé, louant sans limites l'excellente éducation et l'ingénuité remarquable des jeunes américains, juifs et goyim confondus. Seule Masha en adoration devant sa tignasse fraîchement coupée ne trouvait pas son dépérissement inquiétant.

Schlomo n'assista pas à la gigantesque célébration organisée par le maire dans toute la ville.

INTERLUDE

La mer était étale, mais le reflux commençait à se faire sentir
Victor Hugo

Il doit exister des hommes qui ne peuvent vivre s'ils ne croient que l'Univers a un sens. Les découvertes de Galilée, de Newton, d'Einstein, sont pour eux les derniers phares si leurs convictions faiblissent. À ces lois inexorables ils s'attachent et à ses sources ils puisent l'espoir que le reste, aussi, n'est pas le chaos. Pour Schlomo, il était blasphème de penser que l'on puisse prédire un quelconque événement par ces biais et ainsi faire échouer les prédictions plus sages de l'esprit mathématique, ou de la dialectique talmudiste. Et si tel était le cas, à quoi bon survivre ?

Malgré l'empressement de Raymond de la Guardia à le remercier, il ne réagissait pas. Masha avait été bombardée conseillère spéciale ès-judaïsme à la mairie, et le cousin écossais, lui, délégué aux relations avec l'Écosse. Mais le monde pouvait être offert à Schlomo, il n'en voulait plus s'il était ainsi.

Pourtant, Jeremy Waring et Philip P. Mark venaient d'arriver eux-aussi, porteurs de nouvelles joyeuses, de théorèmes de Paley, Hardy, Wiener, Littlewood, j'en passe, de projets révolutionnaires grandioses fondés sur la classification de Cartan : peine perdue.

Au bout d'une semaine passée à écumer les bars de la Métropole, cependant, les amis de Schlomo et son cousin Angus se regardèrent et ils se demandèrent : "Qu'est-ce qui cloche ?" On décida de faire quelque chose. On ne laisse pas un ami (resp. cousin) se suicider intellectuellement.

À force de patience et d'insistance, parfois sous le feu de l'ennemi, et non sans risque personnel, Jeremy réussit à traîner Schlomo dans un train dirigé vers Princeton. Herman Weyl parlait cet après-midi là, crénom ! Ça ne lui ressemblait pas de réagir à de telles nouvelles par un simple haussement d'épaule ! Ne pas se déplacer en une telle occasion ! Si Hardy l'apprenait ! Que diraient ses ancêtres en le voyant ? Amènerait-il la honte sur le front sans tâches des Cohen ? Etc...

Il fallu surveiller de près les portes qui semblaient, à pleine vitesse, pleines d'attraits cachés pour Schlomo. Mais il se laissa faire, il suivit Jeremy jusqu'au bâtiment de mathématiques. Il était un peu tôt, ils allèrent dans la salle commune où le thé était servi, où maintes querelles d'experts se déroulaient pour le plus grand bien des mathématiques. L'affiche avait attiré du monde ; nombreux étaient ceux que Schlomo et Jeremy ne connaissaient pas. Dans un coin, en particulier, un grand dadaïse semblait se faire remarquer, interpellant successivement tout

ceux qui étaient à sa portée pour les interroger. Il laissait ses victimes toutes penaudes peu après. Jeremy observa ce manège.

– Qui c’est ? demanda-t-il à un quidam passant à proximité qui en revenait juste.

– Le grand dans le coin ? Un physicien... (Frisson de Schlomo) Feynman. Passe son temps à prétendre qu’il peut donner la réponse à n’importe quelle question numérique posée par un mathématicien. Et en plus ça marche.

– Qu’est-ce que vous avez demandé ?

– $e^{\sqrt{163}}$.

– Tss, tss.

– Si le Monde a des lois, ça n’est pas étonnant qu’il y arrive, dit sombrement Schlomo.

– Des lois ? Non mais, il est glauque votre copain, lança l’inconnu à Jeremy en s’éloignant prestement.

Quelques minutes après cet incident, on battit le rappel des troupes : direction l’amphithéâtre tout le monde. En suivant la foule, Schlomo demanda quand même le titre de la conférence. Un voisin le lui fournit aimablement : “Relation d’incertitude en mécanique quantique”. Retenant un haut-le-cœur, Schlomo voulut fuir, mais il était à la porte et on se pressait autour de lui, il ne put que suivre le courant jusqu’à une place au fond. Il lançait autour de lui des regards de bête traquée. Il ne vit pas le grand Herman s’installer devant le grand tableau et fixer la foule.

– La mécanique quantique, articula-t-il avec un délicieux accent allemand, n’est que l’analyse harmonique dans les espaces de Hilbert.

Schlomo Cohen releva la tête. Était-ce possible ? Il ne plaisantait pas ? Son œil brillait de nouveau.

– Jeremy ! Mazel Tov. Un papier et un crayon, if you please.

Il suivit l’exposé avec délectation. Il comprenait. Les mots des physiciens ne faisaient que déguiser la vérité cachée. Les incapables !

En sortant il se trouva passant à côté de Feynman.

– Alors, c’était bien ? demanda aimablement Schlomo.

– Bof, extensions auto-adjointes maximales, c’est des mots. Tiens, je parie que je peux répondre à n’importe quelle...

– Douzième constante de Van der Waerden ? lui rétorqua Schlomo, et il fila avec Jeremy.

À mi-chemin de la gare, une sombre inquiétude le saisit de nouveau. Laisant là son ami, il repartit et courut jusqu’au bureau d’Herman Weyl. Il était fort occupé avec Von Neumann, mais il l’interrompit.

– Herr Doktor Weyl, pardon, mais si la mécanique quantique n’est que l’analyse harmonique dans les espaces de Hilbert, qu’est-ce que la relativité générale ?

– Bah ! C’est de la géométrie riemannienne ou lorentzienne, et en dimension quatre encore.

– Merci.

– De rien.

C’est un Schlomo Cohen décidé à jouir de la vie et à retrouver coûte que coûte le damné Jérôme Orbius et sa complice Adèle Déarena (et leur chat maudit), prêt à en découdre, qui revint cette fois à New-York.

TROISIÈME PARTIE

LOS-ANGELES

PROLOGUE : GO WEST, YOUNG MAN !

Au bout d'une semaine occupée à rattraper le temps perdu dans les grands bars de la ville, du "Blue Note" au "Jazz Vanguard" en passant par "The Mercury Lounge", Schlomo passa à l'action. Ce n'était pas en restant à New-York qu'il retrouverait Jérôme Orbius et sa complice (et leur chat). Comme ils étaient partis de Londres, ils avaient quitté la ville de Raymond de la Guardia. Cela ne faisait pas de doute : l'apparition d'un nouveau petit pastel noir et blanc dans un salon mondain provoquerait la sortie immédiate de détectives et de rabbins de tout les placards dans un rayon de deux kilomètres.

Mais là où la question : "Où?" l'aurait plongé dans un sombre et déprimant mutisme quelques temps auparavant, Schlomo était maintenant *plussed* et paré. Saisissant les "Leçons sur la Géométrie des Espaces de Riemann" d'une main et un bon atlas de l'autre, joignant d'un geste sûr Londres et New-York par une ligne géodésique parfaite, il la prolongea d'une égale distance à travers l'immensité des espaces américains. Sans oublier de garder un œil sur la vaste masse des Rocheuses, susceptible de dévier cette ligne, il la mena directement et sans hésitation, et son doigt se posa nonchalamment sur un point. Et il était écrit : *Los Angeles*.

Ils partirent, quatre fiers gaillards, Angus MacLevy, Philip P. Mark, Jeremy Waring, Schlomo Cohen, vers l'ouest, mais par trois défections, il se trouva seul en arrivant à l'aéroport de la capitale du cinéma. Jeremy Waring retournait à Princeton, désireux d'extorquer au moins une fois une assertion vérifiable de la bouche de Lefschetz ; le cousin écossais voulait arpenter les états légendaires célébrés par John Ford ; et Philip P. Mark voulait revoir Elizabeth de la Guardia, sous l'influence de laquelle on l'avait déjà entendu dire (je cite) : "Bon finalement disons ce qui est, le capitalisme a du bon puisqu'il assure la prospérité d'une infime minorité de la population à laquelle il suffit d'appartenir pour se la couler douce, et après tout, chacun pour soi", et cela juste après avoir signé un contrat d'une ampleur sans précédent pour son "The Art of Tracts."

Masha l'avait devancé de quelques jours pour trouver une maison convenable. Elle l'accueillit dans la moite torpeur, à peine supportable, de l'été californien.

– Oy ! Mon fils bienvenu, il fait bon hein vite couvre-toi tu vas attraper froid. Comme il est dit : *Un âne a froid même au mois de Tammuz*.

– Voilà une bien classique citation pour commencer cette journée.

– Qui sait comment elle finira.

– B. : *It will be rain tonight*

M1 : *Let it come down.*

– Nous verrons.

– Bon, si on allait manger un peu ?

– Oy, quelle bonne idée, tu vas voir je vais te soigner mon fils !

Masha conduisait ; elle ne craignait pas les contrôles car le maire, au cas où, leur avait fourni des permis de conduire tout neufs à tout deux.

CHAPITRE 14

UN PARTENAIRE À TEMPS PLEIN

Philip Marlowe, détective privé, occupait deux pièces au sixième étage du Cahuenga Building. Ni l'immeuble, ni l'étage, n'avaient fière allure. Mais Schlomo poussa la porte marquée "Réception" sans se soucier de cette douloureuse apparence. Il n'avait pas choisi au hasard celui dont il comptait faire son agent local.

C'était une étape nécessaire. Il ne connaissait pas la ville, ignorait tout de la Californie, n'avait aucun contact, aucune ramification dans les milieux qu'il lui faudrait sonder pour retrouver les malfaiteurs. Dès son arrivée, le plombier étant un peu cher et le jardinier japonais occupé jusqu'à la fin de l'année, il avait saisi un annuaire et dressé la liste de ses collègues de Los Angeles, ceux qui vont sous le nom générique de *Shamus* ou *Gumshoe*. Les noms ne sont pas le fruit du hasard, il le savait, ainsi que Masha le lui avait enseigné. Et qu'avait-il lu en effet : *Marlowe, Philip ; Cahuenga Building*. Philip, comme Philip P. Mark. Marlowe, comme Christopher Marlowe, le mystérieux auteur du "Doctor Faustus" ; et Faust, le nom du chat. Sans même combiner d'autres lettres, Schlomo, chapeau en main, était venu là tout droit.

Les deux portes n'annonçaient aucun luxe, plutôt la fine couche de poussière qui se trouve toujours sur certains endroits peu fréquentés mais néanmoins vivants. C'était la première fois que Schlomo allait chez un détective privé. Curieuse sensation.

La salle d'attente était vide de tout, sauf de l'odeur de cette poussière. Quelques chaises, des revues, probablement louées en même temps que la pièce, traînant sur une table basse. Derrière la porte de communication, un bruit de pas, un rien traînant, puis les gonds qui tournent. Un homme apparut. Il portait un costume bleu foncé, sur une chemise blanche, des chaussures noires, une cravate assortie. Encore jeune d'aspect, le visage vaguement fatigué, celui de quelqu'un qui garde juste assez d'illusions pour remplir son verre de whisky. Mais il y avait aussi, nota Schlomo, une étincelle dans les yeux qui ne devait pas être facile à étouffer.

– Mr. Marlowe ?

Il hocha la tête.

– Mon nom est Schlomo Cohen. Je désire vous engager pour un certain travail. Si vous êtes disponibles en ce moment.

– Certainement. Entrez donc et asseyez-vous.

Schlomo suivit Marlowe et s'installa dans le fauteuil placé devant le bureau, Marlowe de

l'autre côté. Schlomo jeta un coup d'œil. Un diplôme sur le mur, sous verre ; cinq classeurs trop poussiéreux pour être honnêtes, un tapis peu reluisant. Marlowe alluma tranquillement une pipe, se pencha en arrière pour souffler la fumée par dessus son épaule droite, vers une fenêtre ouverte.

– Que puis-je faire pour vous, monsieur Cohen ?

– Nou... Je suis moi-même détective privé, à New-York. Un individu suspect, et même plusieurs, ont récemment réussi à me filer entre les doigts, et ils sont venus ici. Comme je ne connais pas Los Angeles, il me faut l'assistance d'une personne compétente.

– Pourquoi pas la police ?

– Cela ne m'intéresse guère, grimaça Schlomo. Réflexe de classe peut-être. On ne dit pas non plus beaucoup de bien de la police.

– On n'en dit jamais. Seuls les cadavres y pensent parfois avec regret. Mais on ne les écoute pas. Qui vous a dit assez de bien de moi pour que vous me choisissiez ? Tout le monde ne partage pas votre enthousiasme, vous vous en rendez compte.

– Votre nom m'a été suggéré par un informateur fiable. Le sien ne vous dirait rien. Quoi qu'il en soit, je lui fais confiance. Voulez-vous m'aider ? J'ignore vos tarifs, mais cela ne posera pas de problème.

– Je prends 25 dollars par jour, Mr. Cohen. Plus les frais, évidemment. Et parfois 100 dollars d'acompte.

– Parfait, parfait. Si vous voulez mon avis, vous devriez même augmenter vos tarifs. Affaire conclue, donc.

– N'allez pas trop vite. Que voulez-vous que je fasse exactement ? Je pourrait être plus délicat que vous, Mr. Cohen. Peut-être la police a-t-elle d'autres raisons de vous déplaire qu'une vague antipathie.

– Nou... Et peut-être mon vrai nom n'est-il pas Schlomo Cohen, et mon métier n'est-il pas celui que j'ai indiqué ? Bien sûr, vous avez raison, Mr. Marlowe, mais je peux vous assurer qu'il n'y a rien qui puisse choquer votre conscience professionnelle dans mon cas. Il peut y avoir des risques, je ne le cache pas, mais cela ne devrait pas vous effrayer davantage que moi. Si vous désirez plus de créances que ces simples paroles, puis-je suggérer que vous contactiez Mr. Raymond de la Guardia, maire de New-York, qui pourra vous donner toutes les garanties requises ?

– OK, je vous crois pour l'instant. Racontez-moi votre histoire.

Il sourit à moitié.

– C'est une assez longue histoire.

– Nous avons toute la journée.

– Alors, voilà. Vous avez sans doute entendu parler du vol qui a eu lieu récemment au Metropolitan Museum de New-York ?

Marlowe hocha la tête.

– Je m'en souviens vaguement.

– J'étais sur la piste des malfaiteurs avant ce cambriolage. Je les ai manqué de peu. De très peu.

– Si peu que ça ?

- Oui. Est-ce de l’ironie ?
- Juste du mauvais esprit. Mais continuez plutôt, Mr. Cohen.
- J’ai des raisons de supposer – je vous l’ai déjà dit – que ces criminels sont maintenant à Los Angeles, ou dans les environs immédiats. En train de préparer un nouveau méfait, je pense, sans doute aussi spectaculaire que celui de New-York. Ils m’ont surpassé là-bas ; je veux les attraper ici. Ensuite, qu’ils se débrouillent avec la justice à New-York. Ça ne me concerne plus.
- Vous voulez les attraper avant leur nouveau coup ?
- Oui. Sinon, ils repartiraient, Dieu – loué soit-Il – seul sait où. Votre aide ne me serait que médiocrement utile dans une telle éventualité.
- Vous dites “Ils”. Que savez-vous de plus sur leur identité ?
- Beaucoup de choses, en fait. Mais je ne peux vous les confier sans votre accord préalable.
- Écoutez, Mr. Cohen, comprenez-moi : si vous n’avez pas d’autres informations, votre affaire est sans espoir. Nous sommes dans une grande ville, sans parler du désert. Dans le plus petit canyon on pourrait cacher l’Empire State Building et l’y laisser deux mois sans que personne ne passe en enlever une brique. Si vous n’en savez pas plus, et si vous ne m’en dites pas plus, l’affaire est sans espoir.
- Je vois. Je suppose qu’il faut un peu de confiance réciproque.
- J’ai déjà cru votre histoire.
- C’est donc à moi ? Bah ! Vous avez raison. Voilà : ils sont deux. Un homme, Jérôme Orbius, quoique je ne miserais pas un dollar sur son vrai nom. Plutôt petit, maigre, imberbe, toujours habillé en noir, plus strictement qu’un pasteur mormon ; peintre amateur, physicien théoricien. Et une femme, Adèle Déarena, même remarque. Même taille, souriante, experte dans le maniement des armes. Les yeux et les cheveux noirs. Je n’ai distingué qu’une fois ses vêtements : une jupe rouge, une veste noire, une chemise rouge et noire.
- Pas de signes particuliers ? Bijoux remarquables, tics ?
- Non. Ils ont un chat, Faust. Ils y tiennent apparemment beaucoup. Un matou gris sombre de bonne taille. Voilà pour les détails apparents.
- Et comment comptez-vous les attraper ? Ça ne suffira pas, surtout si vous ne voulez pas y mêler la police. Vous avez des photos ?
- Non. Mais j’ai des raisons de penser que le dénommé Jérôme Orbius tentera de s’infiltrer dans l’entourage de personnes en rapport avec son plan et, en particulier, qu’il essayera de gagner la confiance de certaines en leur offrant des tableaux, ou des pastels, de sa composition.
- Comment savez-vous cela ?
- Il a procédé ainsi avec la fille du maire de New-York. Je pense qu’il choisira une jeune femme innocente.
- Impossible ici. Il n’y a pas assez d’innocence dans toute la région pour sortir une mouche de la géhenne. Vous n’irez nulle part avec une idée comme ça. Et votre Jérôme Orbius pas davantage.
- Il pourrait choisir quelqu’un d’autre.
- Comme je vous l’ai dit : la ville est grande.
- Nou... Enfin, c’était juste une possibilité.

– Aussi, comment êtes vous si sûr qu'ils soient ici ? Il y a des étapes entre New-York et Los Angeles.

– Je le sais de source sûre.

– Le même informateur qui m'a recommandé ?

– Non, un autre. Encore plus fiable, si possible.

– Oh.

– Alors, qu'en pensez-vous ? Puis-je compter sur vous ?

– Je ne sais pas. Cette histoire a peut-être un sens, mais je ne vois pas trop comment vous aider de toute façon. Pourquoi, s'ils sont si efficaces, ne vous contentez-vous pas de vos mystérieux informateurs ?

– Non, ça n'irait pas. Vous devez connaître les endroits et les gens qu'il faut. Ces criminels auront besoin de main d'œuvre locale. Et nous pouvons espérer deviner leur objectif. Il faut quelqu'un qui connaisse le terrain. Et puis il y a le chat.

– Yeah... Si vous le dites. Je suppose que ça ne me coûte rien d'essayer.

– Absolument.

– Mais si on me propose une autre affaire, Mr. Cohen, je garde la liberté de vous abandonner.

– Inutile ; je suis détective privé, nous pourrons faire équipe ; vous garderez l'intégralité des honoraires, évidemment.

– Bien entendu... Laissez-moi vous offrir un verre.

– Volontiers.

Marlowe sortit une bouteille à moitié vide du tiroir supérieur de son bureau, et deux verres qu'il alla rincer dans un lavabo dissimulé dans un placard. Il versa deux drinks, plutôt raides.

– L'Chaïm, toasta Schlomo.

– À la vôtre.

Marlowe but en deux rapides gorgées, Schlomo fit de même, approuvant intérieurement, ainsi qu'il est dit au nom de Rabbi Houna : *Boire d'un seul trait est le fait d'un soiffard, en deux fois c'est la bonne manière, et en trois, signe de prétention* (malgré le commentaire de Rabbi Ismaël pour les si petits verres, le vin si doux, et le si grand estomac).

– Bon, par où commencer ? demanda Schlomo.

– Je vais avertir des gens qui pourront peut-être me dire si il y a des étrangers en ville qui embauchent. Pour ça, il vaut mieux que vous ne m'accompagniez pas. Voilà mon adresse si vous avez besoin de me joindre.

Il tendit à Schlomo une carte. Il lut : "Bristol Apartments, 1624 North Bristol Avenue, Hollywood". Schlomo l'empocha et griffonna ses coordonnées sur un autre bristol.

– De votre côté, réfléchissez à leur prochain coup. Après tout, vous savez ce que vous savez. Mais je vous préviens aussi : ici, l'argent n'est pas dépensé pour acheter des choses qui valent la peine d'être volées. Mais simplement pour éviter qu'il ne déborde des caves.

– Nou... Ce ne sera peut-être pas un vol. Je suis certain que ce sont des gens très intelligents qui ont réfléchi à la question.

– Well... Au-revoir, Mr. Cohen. Rappelez-moi demain.

– Au revoir, Mr. Marlowe. Demain, sans faute.

Marlowe lui tendit une main ferme, sourit à moitié. Quand Schlomo passait le seuil de la porte, il vit son nouveau partenaire hisser l'annuaire sur son bureau et saisir le téléphone.

Schlomo descendit tranquillement par les escaliers et rentra chez Masha sans se presser. Cette fois, il aurait quelqu'un à qui refiler les filatures, pensait-il, avec l'excuse de ne pas connaître le terrain.

CHAPITRE 15

À LA PÊCHE À L'AIGUILLE

Schlomo ne rappela pas Marlowe le lendemain. En effet, distraction chez lui coutumière, il avait oublié que c'était Shabbat. Il lui fut également impossible de répondre au téléphone. Pourtant, il sonna par trois fois, mais jamais il ne put tromper la vigilance de Masha. Même la troisième fois, où il échoua d'un cheveu, sa mère quittant en trombe sa chambre à coucher, où elle se peignait, pour lui administrer une sévère remontrance. Il s'excusa abondamment, mais ne pouvait s'empêcher de se demander : que va penser Marlowe ? Le matin suivant, il appela dès son réveil.

– Marlowe à l'appareil, dit une voix pâteuse.

– Mr. Marlowe ? Mazel Tov ! Ici Schlomo Cohen. Je suis désolé de ne pas avoir appelé hier.

– Hein ? Où diable étiez-vous ? J'ai téléphoné trois fois. Vous m'avez donné une fausse adresse ?

– Désolé, absolument désolé. C'était Shabbat. Je ne suis pas autorisé à travailler ce jour, ni à répondre au téléphone. Je pourrais peut-être contester ce point particulier, mais ça ne servirait pas à grand chose avec ma mère.

– Ok, de toute façon ça n'est pas grave. Mais moi, je me repose le dimanche. Je suppose que ce sera le samedi pendant quelques temps. Et pas cette semaine.

– Est-ce que vous avez du nouveau ?

– Vous plaisantez ? Ou vous êtes seulement croyant ? Vous savez pourtant ce que c'est qu'une aiguille dans une botte de foin.

– Oui, mais, Mr. Marlowe, vous savez aussi qu'il y a moins de voleurs sûrs que de bon policiers dans une ville comme Los Angeles. Et la plupart ne se cachent pas entre deux "interventions". Les autres sont simplement là à attendre d'être engagé, comme n'importe quels travailleurs plus discrets. Jérôme Orbius aura certainement besoin de faire appel à une main d'œuvre expérimentée.

– Admettons, pour le besoin de l'argument. Mais même si je connaissais les gens qu'il faut pour pouvoir m'assurer des activités de nos experts locaux sans y gagner deux boutons supplémentaires à ma veste, n'oubliez pas qu'il pourrait faire venir ses gars de Frisco, ou du Mexique même. Sans parler des mormons ou, si l'exotisme l'intéresse et qu'il ne craint pas les coups de poignards polis, des chinois. Ça fait du monde, et pas des gens à qui on pose les questions par téléphone.

- Vous avez quand même des contacts ?
- Quelques uns. Des anciens de la prohibition, des demi-bootleggers qui refilent des bouteilles pour passer sans encombres. Mais il faut longtemps travailler à les amadouer, et sortir une histoire vraisemblable qui ne les effraie pas. Et puis, eux non plus ne sont pas toujours là. Vous voulez savoir ce que j'ai fait depuis votre départ ?
- Nou, bien sûr.
- Voilà : j'ai payé trop cher un verre et un steak trop cuit à un flic de seconde zone qui égare parfois des rapports confidentiels destinés à notre D.A. Vous avez de la chance que ce soit tombé à peu près au moment où je devais le faire de tout façon pour le garder amorcé. Alors, d'après les limiers de Petersen...
- Petersen ?
- Le shérif... il n'y aurait rien sous la marmite. Chacun vaque à ses affaires. Ça ne veut rien dire évidemment, les élections sont dans un mois, et ce n'est ni Petersen ni le D.A. qui tenteront de créer de la criminalité avant. Et puis leurs informateurs sont vendus ; ils se sont dénoncés d'eux-mêmes aux caïds, pour éviter qu'ils ne s'énervent en les découvrant un jour derrière une porte. Mauvaise publicité.
- D'accord, d'accord, compris. C'est tout ?
- Non. J'ai essayé de joindre quatre autres types avec qui je m'entends plutôt bien. Bilan : l'un est décédé, crise cardiaque.
- Nou, quel dommage.
- Houais. Un autre a disparu, un troisième est en fuite (vol de bijouterie). Le quatrième n'était pas chez lui, mais j'ai laissé un message. Je dois le voir ce soir.
- Nou... Je peux venir ? Je pourrais mieux décrire ceux qui nous intéressent.
- Vous avez de la chance, le rendez-vous est dans un lieu public. Enfin, aussi public qu'on peut l'être dans un pays où le gouverneur roule pour lui-même. Venez de votre côté.
- Où ça ?
- Idle Valley Club. N'importe quel flic vous l'indiquera. Ou suivez l'odeur du fric, c'est l'endroit à la mode.
- Quelle heure ?
- Soyez-y à sept heures. J'arriverai un peu plus tard. Laissez-moi discuter d'abord. Je vous ferai signe si vous pouvez lui parler.
- OK. En attendant, je testerai mes martingales.
- N'allez surtout pas vous faire remarquer en gagnant. Perdez. Ça fait partie de l'atmosphère. Si vous êtes assez généreux, on vous remboursera à la sortie.
- Et d'ici ce soir ?
- J'ai un ou deux autres contacts, mais dans des quartiers où il faut être seul. De votre côté, apprenez la carte du comté, et lisez le who's who. Travaillez la psychologie de l'individu. Lisez les potins, faites parler le coiffeur.
- Nou... Peut-être. Ou alors le chat.
- Vraiment ?
- Je les ai déjà... euh... retrouvés une fois grâce à ce chat.
- Et vous les avez reperdus ? Joli travail.

- Nou... Je les avais seulement presque retrouvés.
- En tout cas, j'espère que personne ne saura ce que je fais en ce moment. Ce serait la fin de ce qui me reste de réputation. Si au moins nous étions sûrs qu'ils sont là.
- Il est dit au nom de Rabbi Houna : *Seule la calomnie provoque l'arrêt des pluies*, bien que d'autres disent que ce soit l'impudence.
- Alors préparez-vous à la sécheresse.
- C'est métaphorique.
- Les métaphores ne font pas sortir les lapins des chapeaux. Enfin, vous payez. À ce soir.
- À ce soir.

Schlomo pensa que le conseil de Marlowe était bon ; à New-York, il ignorait toujours la différence entre Madison Avenue et Fourth. Il valait mieux étudier tout de suite : *Dès qu'il sait parler son père lui enseignera* ; c'est à dire : *Le plus tôt possible*. Il alla acheter diverses cartes de la région et de la ville, car il savait qu'il faut toujours écouter et examiner les opinions opposées avant de juger.

Il connaissait par cœur les quinze premiers centimètres carrés (essentiellement déserts) en haut à droite quand on sonna à leur porte. Masha, occupée à confectionner quelque pâté d'un haut degré de sophistication, lui hurla d'aller ouvrir (avec le vocabulaire très libre qui était le sien dans les instants de haute tension). Leur visiteur était un homme d'âge mûr, presque chauve, avec une petite barbe blanche, et pour le reste habillé sans plus de mauvais goût que les voisins que Schlomo avait vaguement aperçus les jours précédents.

- Bonjour, je suis votre voisin du dessus.

La voix était chaleureuse, un peu traînante. Les yeux du visiteur scintillaient vaguement.

- Mazel Tov ! Schlomo Cohen est mon nom.

– Bertram Casper. J'habite juste au-dessus, avec ma femme et mes deux fils, là-bas, la maison plus grande que la vôtre. Et vous ?

– Nou... Je viens d'arriver de New-York avec ma mère Masha. Nous sommes en vacances, pour quelque temps.

– Vous en avez de la chance ! Ici, on travaille tout le temps. Enfin, je parle pour les gens qui sont dans le cinéma.

- Vous êtes dans le cinéma ?

– À quoi voyez-vous cela ? Perspicace, dites-moi. Ma foi, j'ai été un peu partout, j'ai écrit des Mickey. Je suis plus ou moins scénariste chez ce gros cloporte baveux de Samuel Goldwyn. Mais ça ne durera pas. Je suis en contact avec la Fox, vivement que je puisse filer.

- Vous êtes maltraités ?

– Non, sous-payé et exploité seulement. Mais c'est la loi du sport. Sans ce large scorpion concupiscent, John Paul Johns, ce serait presque supportable. Mais il monte la vaste limace lubrique contre moi.

- Qui ça ?

– Goldwyn toujours. Ou vous parlez de J.P.J ? C'est l'ex de ma femme, il est conseiller historique auprès de Big Rapacious Snake (Goldwyn), parce qu'il a bu de l'absinthe pendant quinze jours dans les petits bars de la Rue Soufflot avec Hemingway. Il n'en sait pas plus sur l'histoire de France que mon second fils et pourtant il se permet de me couper trois fois

l'Inquisition Espagnole dans mon "Germinal" ! Ah ! Mais quand j'aurai l'Oscar avec la Fox, ils vont le regretter !

– Je vous le souhaite, je vous le souhaite.

Suivant son regard quand il mentionnait son fils, Schlomo aperçut furtivement une tête au niveau de la haie de la propriété de son voisin. Bertram grimaça.

– Zut ! Il est de retour.

– Qui ça ?

– Mon fils aîné. J'espérais qu'il me...

Un cri perçant l'interrompit. Ils sursautèrent tout deux, surtout Schlomo qui profita de ces deux pieds d'élan vertical acquis aux dépens de son équilibre nerveux pour bondir de côté et crier à Masha de lui amener son revolver d'urgence. Bertram ne décolla que très légèrement, juste assez pour se retourner. On ne voyait plus personne près de sa maison.

– Albert ! tonitrua-t-il. Zut ! C'est encore cet idiot d'Albert qui essaye d'écorcher Arnold.

– Arnold ?

– Son frère, pour mon malheur.

Il soupira.

– Bon, je vous quitte, si je n'y vais pas, Albert va faire de l'épilepsie en courant derrière Arnold.

– Mais qu'est-ce qu'il lui veut ?

– Bof, au début il voulait sa fiancée, mais depuis qu'elle s'est enfuie au Mexique avec le chauffeur – dommage, lui au moins il était sensé –, je crois qu'il voulait qu'il change la photo de Marlène dans sa chambre. J'ai dans l'idée que ce n'est qu'un prétexte. Mais depuis qu'Arnold l'a brûlée, on ne peut plus négocier, et il veut sa peau. Alors...

Un autre cri l'arrêta encore. Il prit maladroitement congé, et fila bon train, les coudes au corps, trébuchant sur une pierre mal placée. "Passez à l'occasion !" lança-t-il quand même.

– Que se passe-t-il Schlomo ? Où il est ton pistolet ? Je ne l'ai pas trouvé dans le placard à chapeaux.

– Nou, ça ne fait rien, Masha. Fausse alerte.

– Qui c'était qui sonnait tout à l'heure ?

– Notre voisin du dessus. Je pense qu'il faudrait un peu renforcer la porte.

– Pourquoi cela mon fils ?

– Il y a des dybbuks partout dans le coin, je le sens. Et épicés.

– Tu es sûr ? Je n'ai rien remarqué pourtant.

– Ah ? Alors c'est peut-être nerveux.

– Oui, mais le dîner est presque près, alors prépare-toi, sois beau, et n'oublie pas que ce soir tu dois réciter le traité Baba Metsi'a. Et attention ! Si tu interpolas autant que la dernière fois, ça va barder.

– Nou... Mais j'ai un rendez-vous. Important.

– Oy ! Jouons. À quoi savons-nous que soixante ans est l'âge normal pour mourir ?

– *Tu entreras dans le sépulcre dans la vieillesse, comme on emporte une gerbe en son temps*, or la gématria pour "vieillesse" est soixante.

– Au nom de qui cela est-il dit ?

- Cela est dit au nom de Mar Zoutra.
 - Comment l’Ange de la Mort put-il recevoir l’âme de David, quand ce dernier savait qu’il mourrait un jour de Shabbat et qu’alors il récitait toujours la Torah, ce qui le protégeait de la mort ?
 - *David avait un verger derrière sa maison ; l’Ange de la Mort alla en agiter les arbres. David vint voir ce qui se passait ; comme il montait sur une échelle, l’Ange la brisa. Dans sa chute, David cessa de parler et c’est ainsi qu’il mourut.*
 - Quel est le sujet qui apparaît à la suite de ce passage dans le Talmud ?
 - Il s’agit des contradictions que les sages avaient trouvées dans le livre de l’Ecclésiaste et pour lesquelles ils voulurent le retirer de la Torah.
 - Pourquoi les sages ne l’ont-ils pas fait ?
 - Parce qu’il est question de la Torah au début et à la fin de ce livre. Et aussi parce que les contradictions furent résolues aisément avec un peu de réflexion.
 - Quelle est l’allusion à la Torah au début du livre de l’Ecclésiaste ?
 - *Quel avantage revient-il à l’homme de toute la peine qu’il se donne sous le soleil.*
 - Explique cela.
 - D’après Rabbi Janaï, c’est de la peine que l’homme se donne pour ce qui a été créé avant le soleil qu’il lui revient un avantage. C’est à dire de la Torah. Suis-je assez clair ?
 - Nou, suffisamment pour mon esprit subtil. Quel est le troisième Rabbi cité après Rabbi Janaï ?
 - Nou, c’est un piège, car l’opinion est donnée au nom de Rabbi Simon ben Azzaï, mais d’autres disent que c’est au nom de Simon ben Zoma.
 - Cite une opinion de Rabbi Simon.
 - Rabbi Simon ben Lakich dit que selon Rabbi Meïr, *Le Tahach qui existait au temps de Moïse était une créature d’une espèce particulière ; les sages n’avaient pas réussi à déterminer si c’était un animal domestique ou sauvage [...] Moïse fut enjoint de se servir de sa peau comme couverture pour le Tabernacle.*
 - Oy ! Mon fils, c’est “sauvage ou domestique” et non pas “domestique ou sauvage”.
 - Arghl ! Tu dis vrai ô Masha ! J’ai perdu.
 - Nou... C’était bien cependant. Allons, tu réciteras pendant la nuit. N’oublie pas de me réveiller en rentrant si je dors, hein ?
 - Certes. Mais n’est-il pas l’heure de se rassasier ?
 - Tu parles sagement mon fils et je vois que ton éducation n’a pas été en vain. Viens donc goûter ce que j’ai fait pour toi.
 - Miam, miam, gollum, gollum.
- Masha rougit presque de ces compliments.

CHAPITRE 16

IDLE VALLEY CLUB

La route sur laquelle filait la Studebaker était droite mais Schlomo naviguait à vue et devait souvent consulter sa carte, car la direction générale n'était pas celle du petit carré de terrain dont il avait étudié les tours et détours. Il arriva à son rendez-vous en retard, et traversa rapidement le lobby, à la recherche de Marlowe. Le décor lui permit de comprendre ce qu'il lui avait dit à propos de l'argent à Los Angeles. Il atteignit le bar, heureusement moins tapageur et dangereux pour les yeux. Il aperçut Marlowe, assis à une table située légèrement de côté, conversant avec un individu vaguement dessiné, au visage grisâtre, qui ne parvenait pas à porter ses vêtements pourtant pas bien terribles sans donner l'impression de vouloir frimer. Marlowe lui fit un signe du regard alors qu'il s'approchait : il ne fallait pas qu'il intervienne à cet instant.

Cela convenait à Schlomo. La chaleur du trajet l'avait assoiffé. Il commanda un verre au bar, but une première gorgée, puis alla se mêler aux curieux autour des tables de jeu. Il y en avait deux de roulette, et une de black-jack. Le public était le même aux trois : smokings et robes de soirées, auxquelles se surajoutaient une masse de bijoux et une de maquillage, et tout un tas de têtes de stars ou ex-stars de cinéma, ce qui n'était pas étonnant puisque la plupart de ces gens étaient à la solde de producteurs hollywoodiens. Le flot de l'argent donnait l'impression d'assister à un monopoly un rien sophistiqué, où la valeur des billets n'est même pas fondée sur une pure convention. Nul besoin de psychologie pour comprendre que toute veine ludique était tarie là depuis des lustres. En plus, il y avait trop de soda dans son cocktail. Quand à la musique de circonstance, elle rappelait certains groupes de oum-pa-pa allemands qui animent mariages et enterrements sans changer de tonalité. Le choix de Los Angeles comme champ d'activité commençait à l'étonner de la part de Jérôme Orbius et Adèle Déarena. Avaient-ils également succombé aux sirènes de l'écran d'argent ? "Allons", se sermonna-t-il, "Londres aussi peut-être lugubre une première nuit." Il n'avait pas tort.

Schlomo revint vers le bar, et Marlowe discutait encore. Son interlocuteur semblait renfermé. Schlomo en profita pour entretenir le barman des proportions correctes des liquides dans les mélanges hétérogènes, et se prit à penser qu'il n'avait jamais vraiment songé si cela tombait sous le coup de la Loi. Évidemment, le Talmud n'abordait pas directement le sujet. Il confia son appréhension au barman. Celui-ci, hochant la tête en homme au fait des choses, attira son attention sur un écriteau discrètement apposé à un coin de son officine. Là, en

termes choisis et en lettres onctueuses, le Rabbi Sletzkin rassurait ses congénères sur ce point particulier, citant adroitement Exode 1, 2 et Nombres 21, 12 ; néanmoins, il signalait que la synagogue avait bien besoin d'un nouveau shofar, et en appelait à la générosité des fidèles. Schlomo, ému, laissa cinq dollars pour cela au barman, car il lui confia que le rabbi était absent ce soir là, et pour toute la semaine probablement. Il accompagnait sa femme sur un tournage un peu plus loin dans le désert Mojave avec "Monsieur" Lang. Là-dessus, il lui indiqua que quelqu'un tentait d'attirer son attention.

Schlomo se retourna ; effectivement, Marlowe l'appelait discrètement, et son pâle interlocuteur était immobile, le nez fixé dans son verre. "Un martini", lui signala aimablement le barman décidément serviable tandis qu'il le quittait. Schlomo rapprocha une chaise de la petite table où ils étaient installés.

- Nou... Quelles nouvelles ?
- Voilà Mr. Cohen. Mr. Ralph Whitney.
- 'jour.
- Mazel Tov.

Il était inutile de lui demander s'il était de la famille du mathématicien fameux. C'était inconcevable.

- C'est lui qui recherche les personnes en question.
- Ah, dit Whitney en observant Schlomo qui nota son œil droit un peu plus bas que l'autre.
- Vous l'avez vu. Alors ?
- Houais... Il paraît honnête. Vas-y.
- Quoi donc ?
- Il ne sait pas grand chose, Mr. Cohen. Je lui ai raconté qui vous cherchiez, les signalements et leurs possibles approches. Ça ne lui dit rien.
- Normal pour l'instant.
- Bien sûr. Pour ce qui est des mouvements de troupes dans la ville, il dit qu'il n'en a pas entendu parler. Ce qui ne prouve toujours rien. Mais il peut chercher un peu plus loin. Pas trop.
- Trop loin, trop dangereux. J'aimerais pas devoir quitter ce coin. Je l'aime bien, ce coin. J'ai ma petite chambre, tout seul. Hé ! C'est la première fois ! Ça marche pour moi. Je ne veux pas trop en faire.
- Nou...
- Il ne s'agit pas de ça. Juste écouter davantage et poser des questions banales à des amis sûrs, et ne pas le garder pour soi. On ne demande pas du bénévolat non plus.
- Houais... J'ai pas dit non. Mais si ce Mr. Orbius est ce que vous dites, il ne doit pas être sentimental. J'veux pas devoir partir.
- C'est un peintre, un doux. Et il n'est pas d'ici, c'est plutôt lui qui s'en ira. C'est juste un type de passage. Il n'a pas de pouvoir sur L.A. Pas de territoire, pas de retraite.
- Ok, j'ai dit que je ferai ce que je peux. Pour l'instant, y'a rien. Revenez la semaine prochaine.
- Où ?

– Ici, même heure. Et si je ne viens pas parce que je ne veux pas avoir affaire à vous, laissez-moi tranquille.

– T'en fais pas. Tiens, pour le déplacement.

Marlowe glissa un billet de dix dollars roulé serré sous la paume pas très propre de Whitney. Il referma vivement le poing en sursautant presque.

– 'ci. À plus.

Whitney se leva en hâte, et alla vers la salle de jeu.

– Travaille vaguement là, dit Marlowe. Vous me devez déjà dix dollars de frais. J'espère que vous êtes d'accord.

– Tout travail mérite salaire.

Marlowe ne répondit pas.

– Vous croyez qu'il pourra nous être utile ?

– Possible. Ce type là est malin comme un trou à travers le néant. Mais s'il n'y a rien à trouver, il ne fera pas de miracles.

– Nous verrons. En attendant, qu'allez-vous faire maintenant ?

– Encore quelques connaissances un peu plus recommandables, plus riches. Si votre Orbius distribue des pastels, il y aura peut-être des échos. Surtout s'ils provoquent un peu de jalousie. Et vous ?

– Le chat m'inspire ; je vais essayer dans cette direction.

– Je vous le laisse.

– Nou, nous les trouverons.

– Toujours votre informateur personnel qui vous dit ça ? J'aimerais le rencontrer.

– Il est très discret.

– Évidemment. Vous jouez aux échecs ?

– Non, pourquoi ?

– Pour changer des problèmes et des parties déjà jouées. Tant pis.

– Par contre, je pratique le poker et le whist.

– Dans mon métier, il y a trop de hasard pour qu'on le cultive en dehors.

– C'est aussi mon métier, pourtant.

– Mais pas dans cette ville. Bon, je dois filer. Restez un peu après moi. Regardez autour de vous. Il y a le casting d'une superproduction ici. Et trois fois le budget. À bientôt.

– Au revoir, Mr. Marlowe.

Schlomo termina tranquillement son verre, essayant de se dégager le plus possible des conditions extérieures, comme ces moines Zen qu'avait décrit le cousin Angus. S'ils peuvent aussi le faire ici, ils sont très forts, pensa-t-il. Lui ne parvint qu'à abstraire l'olive dans le verre du magnat de la presse à la table à côté. Un jour, Marlowe lui expliqua que la seule méditation transcendante qui ait de l'avenir en Californie titrait quarante degrés d'alcool. Et elle ne marchait pas toujours.

À la sortie du Club, un jeune homme en apparence pas tout à fait aussi dérangé que le chapelier fou attrapa Schlomo par le bras.

– Eh ! Vous êtes pas le type que j'ai vu causer avec mon père tout à l'heure ?

– Nou... Si vous êtes son fils. Albert ou Arnold ?

- Arnold.
- Que puis-je pour vous ?
- Oh, rien, c'était juste pour savoir. Avoir des choses à raconter aux copains, connaître des gens. Tout est si monotone ici. La dernière surprise, c'était la chute de neige en avril dernier, et encore, parce que je ne lis pas la météo dans les journaux. Au revoir, et n'achetez pas n'importe quelle crèmerie.

Là-dessus il s'en alla en agitant les bras, un peu brusquement, et en envoyant le bout de son écharpe mauve au visage d'une starlette gloussant par là.

La porte de la cave était située derrière la maison, a priori loin de la chambre de Masha. pourtant Schlomo ne put s'y glisser sans faire de bruit, car dans un fauteuil traîné là tout exprès elle l'attendait, Talmud en main (en tant qu'arme de poing et non comme aide-mémoire).

Le traité qu'il dut bien réciter discute les objets perdus, et envisage divers cas ; tel que les devoirs du disciple si son père et son maître viennent à perdre simultanément un objet, mais pas le même. Schlomo le connaissait bien, mais il y a un temps pour tout, et là il voulait dormir, réfléchir, et résoudre un problème amusant d'analyse complexe en une variable. Masha impitoyable lui fit répéter trois fois chaque passage incorrect et distribua des critiques perçantes, en particulier vis-à-vis de certains raisonnements importants de Rabbi Yossi dont elle clama l'inanité. Schlomo, qui n'en pensait pas moins, fut très mou dans sa défense de ce disciple des Sages, et cela lui valut encore de sévères admonestations, et quand il ne rebondit pas par la citation de *Hokhéah tokhiah* (Lévitique 19, 17), les remontrances plurent, et c'est bien fatigué qu'il gagna son lit au tout petit matin.

CHAPITRE 17

DE BIEN FÂCHEUX ÉVÉNEMENTS

La maison de Bertram Casper était encore plus grande vue de près et la porte massive en poutres d'acier et marbre rosâtre délicatement rehaussée de divers motifs métalliques brillants fit une impression très nette sur Schlomo, qui en se réveillant lentement avait décidé de commencer cette journée en rendant sa visite à son voisin dont la maison lui apparaissait par la fenêtre. La sonnerie restait sobre, à peine audible en dehors du comté. Bertram Casper en personne vint ouvrir.

– Ah ! Mr... euh...

– Cohen. Mazel Tov.

– Bien sûr, évidemment, où avais-je la tête, que voulez-vous avec cette vie trépidante. Vous arrivez juste au bon moment, entrez donc, j'avais peur que vous ne veniez cet après-midi, or j'ai un rendez-vous tout à fait crucial, mais motus, discrétion.

– Un émissaire de la Fox ?

– De la Fox ? Vous plaisantez, j'espère. Vous voulez rire ! Ces incalculables mygales rampantes ! Plutôt mourir que de me retrouver coincé chez de telles colossales vipères sifflantes ! Non, non. Je vous le dis, mais ne le répétez pas : c'est Daryl F. Zanuck, lui-même. Un projet de scénario, et lui au moins a de la classe, à la hauteur de mes idées. Vous verrez, aux Oscars, l'an prochain, qui montera sur le plateau. Croyez-moi. Mais vous voulez un whisky ? Café ? Toasts au saumon et au sirop d'orgeat ? Ce que vous voulez !

– Nou... J'ai déjà mangé. Je venais, comme je suis nouveau, pour vous demander de me raconter un peu tout ce pays, et me mettre au courant de tout. Enfin, un peu de tout.

– Ah, ah ! Vous tombez bien. Je sais tout, et – croyez-moi sur parole - le reste je le devine. C'est à ça que sert l'imagination dans un endroit pareil. Mais allons nous installer confortablement, dans mon bureau.

Quittant un très gros living un peu encombré, ils se dirigèrent vers une porte moins ostensible, marquée : "Private."

– Mon bureau, déclara l'hôte.

Il l'ouvrit et laissa passer Schlomo. La pièce derrière le battant était petite et sombre, seule une petite lampe l'éclairait. Schlomo comprit tout de suite que le sang restant dans le pieds bizarrement tordu qu'il apercevait sur une étagère renversée ne serait pas à la température syndicale. L'odeur âcre ne ressemble à aucune autre. Un divan était à moitié caché par l'ombre de la porte et un parapluie ouvert. Un pas de côté en révélait assez pour

voir la jambe droite immobile descendant du torse maigre d'Albert Casper, et plus haut son visage dont il restait juste assez pour faire lever les cheveux sur la tête.

Schlomo se détourna. Éberlué, Bertram saisit son bras et le serra très fort, mais sans s'écarter.

– Mince! Ça devait arriver. Même un imbécile comme Arnold apprend à quoi sert un revolver. Je n'aurais pas dû lui en offrir un pour son anniversaire.

– Où est-il ?

– Arnold ? Quelque part dans la maison. Dans sa chambre. Enfin, je crois. Heureusement que ma femme est chez le coiffeur.

– Ça lui fait un alibi ?

– Non, mais elle a toujours préféré Albert, et elle aurait été capable de se venger.

– Appelez la police, je vais chercher Arnold. Ou plutôt le contraire, vous connaissez votre baraque.

– Le téléphone est là.

Il montra la table de chevet frôlée par le coude droit du mort.

– Vous en avez pas un autre ?

– Si, dans le living.

Schlomo appela l'opérateur, demanda poliment le numéro du Département des Homicides, fut connecté à un inspecteur Ohls. Il lui communiqua l'essentiel des faits sans fioritures.

– J'arrive.

Schlomo hocha la tête, déposa le récepteur lentement. À peine était-il de nouveau sur son support que de multiples bruits assourdissants envahirent le monde visible, et une voix décidé lui cria :

– Surtout ne touchez à rien. Lieutenant Ohls, en charge de cette affaire.

L'homme, de taille moyenne, yeux bleus un peu passés, cheveux blonds courts un peu éparses, jeta un coup d'œil dans le bureau, attiré là par l'odeur.

– De cette sale affaire, je dirai même, dit-il avec une confiance d'expert.

Puis il revint à Schlomo.

– Qui êtes-vous ? L'assassin ou la victime ?

– Schlomo Cohen, dé... Mazel Tov.

– Que...

Le retour de Bertram Casper l'interrompit.

– Arnold a disparu ! Le 38 aussi, et une ou deux voitures.

– Une ou deux ? demanda sèchement le lieutenant. Comment ça, une ou deux ?

Casper ne répondit pas.

– Et il manque une partie de ses vêtements, un placard entier. D'ailleurs, le placard aussi manque. Je suis inquiet pour le père jésuite qui était dedans.

– Qui êtes-vous ou je vous arrête ! le stoppa brutalement Ohls, l'attrapant par la manche.

Il le fixa du regard, plus vif maintenant, qui le fit bafouiller.

– Euh... Bertram Casper. Je suis, enfin, temporairement, scénariste chez ce... Samuel Goldwyn. Mais...

– C’est le père de la victime, l’arrêta Schlomo. La victime est son fils Albert. Sa femme est paraît-il chez le coiffeur. Son second fils, le Arnold dont on parlait, a apparemment disparu. Il ne s’entendait pas avec la victime, qui est son frère.

– Oh, oh... On va reprendre tout ça tranquillement. Chacun son tour. Vous autres, au boulot !

Sans tarder une nuée de subalternes, équipés d’instruments hétéroclites, dont la plupart ignoraient le fonctionnement de la majeure partie, allèrent bourdonner autour de feu Albert Casper. Bernie Ohls – il ajouta cette précision prénominale avant de reprendre l’interrogatoire – garda Schlomo le temps (long) de lui infliger une longue suite de questions précises mais parfois répétitives, tant et si bien qu’il arriva en retard – et largement – pour le dîner. Ignorant des détails des amendements de la Constitution, il n’avait pas prévenu sa mère.

Masha l’attendait assise, sphynx-like, immobile, et ce spectacle, et celui de la masse de nourriture refroidie et intacte sur la table, frappait l’esprit des plus forts.

– Oy ! Quel désespoir ! J’ai failli mourir d’inquiétude et de vingt autres causes dans la solitude, car tu aurais pu être écrasé par un camion goy, ou tu aurais pu être emporté par Lilith (car on me dit que cette ville n’est pas sûre) ou tu aurais pu être frappé par une poutre tombant du ciel, ou tu aurais pu oublier ton nom en traversant une rue, et je passe sur le reste, et mes efforts pour te nourrir ont été vains ce qui ne manquera pas de provoquer la colère du Très-Haut déjà sans doute agacé ou fâché par tes lacunes sans précédents d’hier soir, comme il est dit : *Les cailles (chelav) sembleront épines (Selav) au palais des méchants*. As-tu donc déjà trouvé une autre de ces shiksa que tu fréquentes décidément partout ?

Tout cela avait été communiqué par un seul regard silencieux. Schlomo pensait cependant qu’il avait une bonne raison. Il ne prit donc pas la fuite en direction du port sans demander son reste, mais exposa plutôt son cas.

– Nou... Le fils du voisin a été assassiné. J’étais là au moment où on l’a découvert, bien qu’il fut goy. Alors, forcément, il a fallu que je reste un peu. Ça n’aurait pas été poli, n’est-ce pas ?

Masha ne répondit pas.

– Le pauvre homme – car maintenant il est probablement déchiré par les dents acérées des démons innombrables, sans espoir de retour ni de répit –, a été abattu de plusieurs coups de révolver de calibre moyen appliqués de plutôt trop près. Les indices sont maigres, si ce n’est que l’autre fils a disparu et qu’ils ne s’entendaient pas. Mais on a pas entendu le coup de feu, et puis il y a des traces de papier brûlé dans le cendrier du bureau (là où on a retrouvé le cadavre), et un mégot de cigarette qui ne correspond pas à celles fumées dans la maison, sauf peut-être par l’ex-femme du voisin, le père du cadavre, mais elle n’y a pas mis les pieds depuis trois ans à part une nuit d’orage mais c’était il y a deux mois de cela et en plus elle essayait d’arrêter de fumer à ce moment là. Quant au placard appartenant au suspect numéro un qui s’est évaporé, une de ses portes a été retrouvée dans la cave dont une fouille approfondie n’a rien révélé de plus si ce n’est un père jésuite assommé. Et puis la femme actuelle du voisin a changé de coiffeur ce matin sans prévenir, et ça fait beaucoup de coïncidences, non ?

Surtout qu’il venait de les inventer presque toutes (sauf le père jésuite, que Bertram avait

été très soulagé de retrouver).

– Oy! Pourquoi pas? Quand la seconde fille de l'abatteur rituel de Krochmalna Street avait voulu aller visiter sa grand tante Lydia de Vitebsk, elle avait rencontré sur le chemin un vieil homme qui disparut trois jours après et pourtant ses cheveux ne changèrent pas de couleur, alors que c'était moins une. Je pense que ce premier fils aurait été un suspect idéal comme le montre l'aventure de la charrette de Vladimir, aussi je concluerai au suicide, à moins que ce ne soit plus compliqué, auquel cas il faudrait savoir qui est l'oncle Gershom ici. Mais de toute façon il est grand temps que tu manges un peu Schlomo, et j'espère que mes inquiétudes ne provoqueront pas le courroux de mon cousin David et qu'il n'intercédera pas auprès du Tout-Puissant pour te châtier de ton impudence, car moi je t'ai déjà pardonné. Mais il est vrai qu'avant sa mort – quel malheur! – il avait toujours une grande affection pour moi. Vérifie quand même tes amulettes ce soir. Peut-être que si tu manges ce repas froid il te pardonnera.

– Je ne pense pas que cela soit nécessaire.

– Oy! Mon inquiétude était vraiment très grande, et si j'étais toi je ne prendrais pas de risques. D'ailleurs dépêche-toi, et ne crois pas que je participerai à tes souffrances futures en te permettant de réchauffer ces plats. Mange! Il pourrait croire que tu renâcles, et tu sais comme il est têtu. Hélas, c'était son seul défaut, et je suis sûre que même les anges, il continue à les insulter en araméen quand ils sont trop lents à son goût, et sans doute rit-il énormément de les voir incapable, les benêts, de comprendre et de riposter. Ah! Le cousin David! Allons, Schlomo, mange, mange. Mange!

Car c'était pour son bien. Quoique pas très bon.

L'après-midi, il échangea une série de R.A.S désabusés avec Marlowe, puis fit un tour des plus importantes entreprises spécialisées dans l'ensemble du négoce relatif à la gent féline au centre de Los Angeles. Il put y apprendre d'intéressantes statistiques sur la couleur moyenne des chats de compagnie qui lui firent regretter de ne pas avoir plongé Faust dans un bain de minium indélébile quand il l'avait en son pouvoir. D'autres bribes d'informations tout aussi encourageantes étaient : le nombre des vétérinaires californiens, et celui plus généralement des gens, avocats, banquiers, agents artistiques, hommes de presse, dentistes ou cultivateurs qui consacraient leurs activités en tout ou partie aux animaux en question. Il ne fallait pas négliger non plus le fait que rien n'obligeait Faust à apparaître jamais, ces maîtres pouvant acheter ou faire venir la nourriture dans la discrétion la plus absolue.

Pour se remonter le moral, la carte de Downtown L.A. lui sembla presque drôle.

Le lendemain il entra au petit matin dans la cuisine. Masha était déjà là.

– Oy Schlomo dis donc qu'est-ce que c'est que ces petits points rouges que tu as sur toute la figure et les bras?

“Points rouges?” dit Schlomo incrédule. Puis, vérification effectuée d'un coup d'œil à son bras : “Ah, de fait. Points rouges. Qu'est-ce que c'est?”

Masha le devina bien vite.

– Ah! s'écria-t-elle. Une maladie mortelle! Un virus! Ah! La vengeance du cousin David!

Elle s'évanouit presque. Schlomo la secourut, puis appela un médecin. Il le rappela aussitôt pour décommander parce qu'il s'appelait Aathinen, et recontacta sans tarder un docteur

Goldberg qui lui semblait moins douteux.

L'homme de l'art mit sans hésiter Schlomo au lit pour deux semaines, entre deux crises de fou rire. Il refusa tout paiement en sortant, arguant qu'il n'avait pas souvent l'occasion de rigoler en voyant une très infantile scarlatine à cet âge là, et que ça valait toutes les récompenses du monde. Et puis tout ses collègues lui payeraient à boire en se tapant sur les cuisses quand il leur raconterait. Schlomo trouvait cela moyennement amusant ; il préférait une certaine austérité chez un médecin ; pouvait-on guérir en riant, hein ? Par contre Masha, une fois assurée de la bénignité de l'infection, avait participé aux effusions du praticien, et elle s'apprêtait extatiquement à faire régresser son fils à l'état de pauvre tout petit gamin fragile atteint de maladie pour les enfants. C'est à peine si elle consentit à le laisser prévenir Marlowe. Après le rire de rigueur, il lui promit de continuer ses recherches, et le compara à un albatros victime du mal de mer. Il y a des jours comme ça, où ça n'est pas un cliché de le dire.

Les siestes durant la première semaine furent étourdissantes, et les nuits difficiles, enfiévrées. Souvent au matin il lui semblait avoir combattu quelque démon surentraîné. Le docteur Goldberg, pourtant, revint une fois et confirma que tout allait bien. Il réussit même à conserver son sérieux devant son patient épuisé et démoralisé, mais en abrégant sa visite. En quittant Masha, il put dire que son fils était en passe de devenir la coqueluche de la faculté de médecine, et y avait acquis une considérable notoriété, dont une bonne part retombait, bien entendu, pour distinguer le découvreur de ce cas rare qui, dit-il, avait triplé sa consommation d'alcool sans augmentation aucune de ses dépenses.

Vers la fin de la première semaine d'immobilité, quelques forces revinrent à Schlomo. Il put ainsi rester éveillé plus longtemps et constata avec inquiétude que Masha venait souvent rôder autour de sa couche, portant dans ses yeux une étincelle de fourberie. Un jour il comprit quand il tenta de reprendre un article de d'Emmy Noether : elle surgit aussitôt comme une tigresse, Talmud en main.

– Oy ! Schlomo, ne lis pas cela ! Tu serais trop vite épuisé. Seulement le Talmud !

Elle lui arracha sans pitié les quelques pages élucidant la théorie des anneaux vérifiant la condition de chaîne ascendante.

– Nou, dit-elle en s'asseyant alors. Commentons ce passage fameux des quatre rabbis, ainsi qu'il est dit : *Nos rabbis ont enseigné : quatre hommes pénétrèrent dans le Verger Céleste : Ben Azzai, Ben Zoma, Aher [l'Autre], et R. Akiba. R. Akiba les avait avertis en ces termes : – Lorsque vous parviendrez devant les pierres lisses, n'allez pas vous écrier : “De l'eau, de l'eau”, à cause du passage Celui qui dit des mensonges ne subsistera pas en ma présence (Ps. 101, 7). Ben Azzai regarda et mourut ; à lui peut s'appliquer le passage Elle a du prix aux yeux de l'Éternel, la mort de ceux qui l'aiment (Ib. 116, 15). Ben Zoma regarda et devint fou ; à lui peut s'appliquer le passage Si tu trouves du miel, n'en mange que ce qui te suffit, sinon tu en serais gavé et tu le vomirais (Pr. 25, 16). Aher arracha des plantes. Seul R. Akiba sortit en paix comme il était entré. Que peux-tu dire à ce sujet ?*

– Nou... Des sages ont enseigné que le Verger Céleste était le lieu (*maq'om*) des secrets de la Torah car il est dit : *L'arbre de la connaissance*. Car si tel n'était pas le cas, comment un verger pourrait-il abattre Ben Azzai ? Mais cela n'est peut-être pas l'interprétation correcte

de ce passage.

– Peux-tu le commenter autrement ?

– Je le peux. Ben Azzai était un vieil homme et le voyage a pu l'épuiser, de sorte qu'il ne supporta pas l'absence d'eau, dans un lointain verger qu'un ange fier voulait leur montrer.

– Mais le Très-Haut ne peut ramener une âme à Lui si elle est au Ciel et Ben Azzai est mort au retour.

– C'est alors que tant qu'il était au Ciel son corps accumulait la fatigue sans qu'il la ressentait mais à son retour il n'en fut pas ainsi.

– Alors en le laissant repartir l'Éternel aurait hâté sa mort ?

– Il est dit que Ben Azzai avait dépassé la soixantaine alors.

– Mais si tu dis vrai, pourquoi Ben Zoma est-il devenu fou ?

– Parce qu'il avait emmené du miel avec lui pour ne pas en être dépourvu. Il fut puni pour avoir douté du service dans le Verger Céleste, et pour sa gourmandise aussi peut-être.

– Mais même si cela était, ne sais-tu pas que le passage précédent traite du Char Céleste de R. Éléazar. Que viendrait faire là une histoire d'agriculteurs !

– Il est dit au nom de R. Abahou que les Plaines sont appelées Ciel, car nous trouvons le verbe "chevaucher" dans *Exaltez celui qui chevauche à travers les plaines* et aussi dans *Il chevauche dans le ciel pour venir à ton aide*.

– Et alors ?

– Ce raisonnement par analogie permet de conclure. Peut-être le Char Céleste n'est-il que la charrue de l'ange ?

– Pourquoi alors est-il si fort interdit de l'étudier, comme tu le verras maintes fois affirmé dans Haguiga ?

– C'est que le Char Céleste doit être plus tranchant que les autres et pourrait provoquer des blessures. Et il est dit aussi : *Quiconque délaisse les paroles de la Torah pour des bavardages futiles se verra réduit à manger des braises de genêts*, c'est à dire : des choses mauvaises et non cultivées.

– Tss ! Si le Char Céleste n'est que guide pour cultivateurs, que feras-tu de la Kabbale issue des Sages !

– Il est dans la Provence française, à Narbonne et à Béziers, un sport fameux qui s'appelle *Rugby* où sur un grand terrain quinze hommes prennent des positions variées et s'envoient une balle, et si l'on regarde le terrain de haut, ces diagrammes qu'ils décrivent et parcourent ne sont-ils pas ceux des Sefiroth, et d'ailleurs le nom de cette science n'est-il pas Kabbale, c'est à dire "balle", mais pas une simple "balle", et ainsi le ballon que ces sages emploient n'est-il pas semblable aux autres, car il est ovale et non sphérique ? Ainsi j'interprète le Zohar.

– Oy ! Schlomo ! Quelle imagination ! Tu es bien de ceux dont il est dit : *Loué soit Israël notre Seigneur qui a de tels fils pour le servir !* Mais parlons plutôt de Rech Lakich qui était gladiateur avant d'étudier la Torah.

– Nous avons déjà discuté de cela, dit Schlomo vraiment inquiet. L'interprétation est claire : de cela nous pouvons déduire que les disciples des sages peuvent exercer n'importe quel métier sans que l'Éternel ne fasse de distinction ; baleinier, architecte, cycliste professionnel...

Chacune de ces professions peut être sanctifiée.

– Oui, mais je propose une nouvelle interprétation. Au lieu de “gladiateur” nous pouvons lire “frappeur”, et la valeur numérique de cela est trois fois celle de “X” or trois est précisément le nombre de principe auquel tout homme doit toujours s’attacher. Qui a dit cela, au fait ?

– Yebamoth, 109a, au nom de Bar Kappara. Ces trois principes sont la Halitsa, la poursuite de la paix et l’annulation des vœux. Or...

– Ne détourne pas la conversation. De cela je déduis que Rech Lakich était en vérité l’arrière petit fils d’un “X”, c’est à dire sans doute d’un prosélyte excommunié dont on a pas voulu salir le Talmud par le nom. Nous en déduisons que l’Éternel n’étend sa malédiction qu’à la seconde génération.

– Et comment pouvons-nous savoir qu’il l’étend à cette génération ?

– Parce qu’il est dit : *Donnez des liqueurs fortes à celui qui périt, et du vin à celui qui a l’amertume dans l’âme.*

– Nou ?

– Et au paragraphe précédent je lis : *Lorsque le vin entre, le secret sort*, et nous pouvons raisonner par analogie, et peu avant Rech Lakich est cité.

– Le raisonnement est spécieux, car n’est-il pas dit que quand la fille de Aher, auquel pourtant le Seigneur avait déjà dit de son vivant : *Revenez enfants rebelles, sauf Aher*, vint voir Rabbi celui-ci se mit à pleurer et vint à son secours ? Donc la malédiction du Très-Haut s’étend suivant les cas à un nombre de générations variable, et ton interprétation est incorrecte. Et d’ailleurs David était berger et “Déetective”, ou “Shamus”, a la même valeur numérique que “berger”, moins quatre, ce qui signifie que c’est métier presque aussi méritoire que celui du grand Roi.

Il avait crié ces mots avec vigueur, déstabilisant Masha. Il s’endormit.

– Ah ? Nou... Nous en reparlerons.

Mais il pouvait se féliciter que Masha n’ait pas vérifié sa dernière gématrya, qui était fausse. Cependant, il aurait pu se justifier ainsi, en raisonnant a fortiori : si Lefschetz (Solomon) peut énoncer des choses incorrectes pour démontrer un théorème vrai de géométrie, alors un sage (Schlomo) est autorisé à utiliser une gématrya fausse pour sauver son moyen de subsistance, car géométrie et gématrya sont une seule et même chose.

Parfois le téléphone sonnait et c’était Marlowe qui s’ennuyait. De ses informateurs il n’avait pas de nouvelles. Schlomo pouvait dormir tranquille. Rien d’autre à dire. Il baillait souvent. Schlomo lui conseilla de prendre quelques jours de vacances, ou alors de chercher une autre affaire. Ou bien de lire “Moby Dick”. Il lui confia qu’il l’avait déjà fait. Et comme la scarlatine est une maladie fatigante, Schlomo s’endormit.

Le lendemain matin était un mardi. Dans le quartier résidentiel où ils demeuraient, le courrier était déposé assez tôt. Ce jour là, il était réduit à une seule carte postale, destinée à Schlomo. Masha la posa sur sa table de chevet. Quand il se réveilla, il la vit là, et la saisit en se frottant les yeux. La face nord de la carte était une vue magnifique de l’Île de Pâque, prise depuis un avion survolant la partie occidentale, légèrement incliné sur l’aile droite, dont on décelait un bout, sans doute à cause d’une légère maladresse du photographe, peu au

fait de l'ouverture de son objectif. Schlomo se demandait si le cousin Angus avait trouvé un raccourci fulgurant entre les vastes plaines texanes et les mystères des grandes statues, quand il reconnut l'écriture sur la face sud : Jérôme Orbius ! Et Adèle Déarena, car il distinguait deux écritures. Aux messages laconiques :

Nous nous permettons de vous souhaiter un prompt rétablissement.
Amitiés du chat Faust : Miaou !

Schlomo bondit hors de son lit de douleur, hurlant, toute raison sabordée : "Où est le facteur ! Qu'on l'arrête ! Qu'on lui fasse subir la question !" Il se précipita vers le plus proche placard, parvint à extraire quelques pièces d'habillement, s'habilla sans ordre ni correction. Il dut bien vite s'adosser à un fauteuil, chemise pendante, col retourné, ceinture à l'envers. Il s'allongea, épuisé. Masha arrivait de la cuisine.

– Oy ! Qu'est-ce qui se passe ? Il devient fou !

– Les traîtres ! Les fourbes ! Les criminels ! Ils me poursuivent ! Je les... Argh !

– Mais mon cher fils, oublies-tu que c'est toi qui le premier les a suivis alors qu'ils ne demandaient rien ?

– Et alors ? Ils le payeront ! À moi, la garde !

– Schlomo mon fils si tu ne te calmes pas, il me faudra te faire entendre raison.

Malgré sa fatigue, il se releva sur le lit, ramena une jambe au sol, rouge de rage, incarnation de la colère.

– C'en est trop ! vociféra-t-il sans subtilité.

Secouant la tête devant tant de déraison, Masha exhiba avec élégance une matraque de bon cuir de bœuf kasher et expédia Schlomo dans des contrées plus douces où il pourrait mugir sans la déranger. Le docteur Goldberg la congratula sans réserve sur son style quand il arriva précipitamment, mais cela du seul point de vue de l'amateur éclairé, et il précisa aussi clairement que possible qu'aux États-Unis de tels actes étaient regardés avec froideur, surtout lorsque l'enfant est majeur, ce qui était le cas. Néanmoins, officieusement, il l'assura de l'innocuité, et de l'efficacité du traitement (pour lequel il employa l'adjectif "psychologique"), à condition de ne pas l'appliquer trop souvent.

À son retour du pays des limbes, qu'il commençait à bien connaître, et sur lequel il se promit d'écrire quelque texte intitulé "Limbos and Wonderland : a Comparison", Schlomo Cohen était de nouveau ce monstre de nerfs froids et calculateurs, prêt à agir, que redoutaient les criminels les plus subreptices. Sans attendre, il convoqua Marlowe. Et il examina de près la carte fatidique. La plus grossière des inspections lui révéla un aspect de la supercherie : le timbre, de cinq cents, à l'effigie de Teddy Roosevelt, était purement américain. Le style du cachet de la poste le confirmait : cette carte postale, toute pâquienne qu'elle se prétende, était californienne. Marlowe arriva alors.

– Du nouveau ?

– Regardez, dit Schlomo en tendant la carte. Elle vient d'eux. Je connais leur écriture.

Marlowe observa la photo, puis l'envers. Il scruta également l'oblitération.

– San Diego, poste centrale.

– C'est à dire à moins d'une heure par la Route 55 suivie de l'autoroute vers Tijuana.

– Vous avez étudié la question.

- Je peux vous réciter chaque centimètre carré de la carte de l'État.
- Et les rues de L.A. ?
- Pas eu le temps. Mais San Diego n'est pas à L.A.
- Vous en concluez quoi ?
- Qu'ils sont dans le coin, déjà, ce qui confirme ce que je vous avais dit.
- Qu'ils y étaient. Ils ont pu partir.
- Non. Quel intérêt de nous le faire savoir ou soupçonner. Ils nous laisseraient plutôt errer sans fin dans ce foutu labyrinthe. Ce ne sont pas des jeux de gosses.
- Pourtant, voilà une carte postale qui aurait pu être écrite par mon petit cousin, celui qui arrache les ailes des mouches. Et vous n'en déduisez rien d'autre ?
- Nou... Pas grand chose.
- Alors je vais vous dire ce que je peux en déduire, moi. Qu'ils savent que vous êtes à leurs trousses, et où vous habitez, et que vous êtes malade. Pas mal, non, pour des gens dont nous ignorions même qu'ils étaient là ? Si toutes nos recherches n'ont servi qu'à les mettre au courant, la position va devenir vite intenable. Comment ont-ils pu apprendre tout cela ?
- Je ne sais pas. Ça n'est pas grave.
- Admettons. Mais il y a plus : d'après votre récit, ces individus ne devaient même pas savoir votre nom. Vous m'avez menti quand à vos relations avec eux. Au moins par omission. Cela ne me plaît pas. Je travaille pour vous depuis presque deux semaines, et je ne suis sûr que je ne poursuis pas des fantômes seulement lorsque j'apprends que vous me cachez certaines choses. Qu'est-ce que vous me cachez d'autre ? Pourquoi devrais-je continuer à vous suivre ?
- Nou...
- Écoutez, Mr. Cohen, votre histoire n'est pas saine.
- Je vous dit que j'ignore la raison pour laquelle ils ont écrit cette carte. Mais vous voyez bien qu'elle ne parle pas de vous ; ils ont pu apprendre mon arrivée sans rien savoir de mes recherches, et de votre intervention. Mon histoire est celle que je vous ai racontée ; vous pouvez encore contacter New-York pour vérifier. Si vous estimez que vos risques sont accrus à cause de cette carte, je suis disposé à doubler votre salaire. Alors ?
- OK. Bon, je vais filer les types que j'ai déjà rencontrés, pour voir. Faites-en de même de votre côté.
- À part le voisin et son fils, je ne connais personne. Mais ils sont mêlés à une affaire de police. Il vaut mieux que je ne m'en occupe pas.
- Quelle affaire ?
- Un autre fils assassiné. Une histoire glauque. J'ai codécouvert le cadavre. Ohls n'aimerait pas me voir réapparaître près de la maison, ce serait contre le hasard.
- Bernie Ohls ?
- Vous le connaissez ?
- Sûr. Tout à fait convenable comme flic. J'irai lui demander où il en est, et puis je lui dirai de vous laisser à part. Bien, au-revoir, Mr. Cohen. Je vous rappellerai.
- Au-revoir, au-revoir. Mazel Tov.

Schlomo observa de la lassitude dans la démarche de Marlowe s'en allant. C'était décidément quelqu'un d'étrange. À sa place, pensait-il, il n'aurait pas manqué de se tirer les vers du nez et de se faire raconter les détails "oubliés" de l'histoire de sa lutte contre Jérôme Orbius et Adèle Déarena, les maîtres-criminels aux habits noirs et rouges.

CHAPITRE 18

LES ÉVÉNEMENTS S'ACCÉLÈRENT

Le lendemain, le rythme et l'enchaînement des événements prirent un tour nettement hystérique. Philip Marlowe et Schlomo Cohen durent sauter plus d'un repas, et n'eurent pas toujours le temps de se raser. Mais qu'on en juge.

Marlowe avait passé la matinée à explorer en cascade l'arbre des connaissances, relations et amis des informateurs et de leurs valets. Malgré une descente sur cinq niveaux, et beaucoup de travail de mémorisation, il dut revenir bredouille de Bunker Hill. Au hasard d'un feu rouge passé un peu juste, il conçut le soupçon, bientôt confirmé par quelques manœuvres de diversion, qu'il était filé.

Il tenta de faire passer l'autre voiture devant la sienne en usant des accidents de la circulation. Il n'y parvint pas ; il se redirigea vers Downtown. Sans doute, son fidèle chien de garde savait qu'il savait, mais cela ne semblait pas le déranger. Peut-être n'avaient-ils pas d'inquiétude d'être perdu, car en vitesse pure il ne pourrait les lâcher. Le noir luisant de la carrosserie, la taille, tout indiquait un véhicule puissant. Qu'espéraient cependant les occupants invisibles de ce monstre ?

Marlowe ne pouvait plus vaquer à ses occupations sans en savoir plus. Quand on est la proie d'une filature ouverte, même un arrêt snack dans un petit bouge dont le patron est un ami n'est pas souhaitable. Et puis, si la montagne vient à Marlowe, n'est-il pas dans l'esprit des choses de l'escalader pour voir quelle est la vallée qu'elle dissimule ? C'était le premier indice exploitable pouvant sortir le duo de l'ornière : Marlowe choisit de l'exploiter, si cela était en son pouvoir.

Sa tactique fut rapidement mise en place. Après une brutale accélération suivie de longues traversées de rues à grand vitesse, il obliqua sans ménagement. Dans la fumée des pneus martyrisés, qui livrait aussitôt passage au bolide noir, il lança son ridicule engin vers Sepulveda Canyon. Le jour bien qu'hivernal y était d'une chaleur presque insupportable. Par les vitres les oiseaux que l'on voyait semblaient être les descendants dégénérés de vautours repus par les pionniers qui ne passèrent pas le désert. La grosse voiture noire suivait Marlowe sans peine, mais son calcul était différent. Il choisissait les petites routes éloignées des quelques villages qui se trouvaient là. Il connaissait bien cette partie de l'État.

La voiture noire céda au bout de deux heures. Après avoir perdu du terrain, elle se rangea sur le côté. Car plus une voiture est grosse et peut aller vite, et plus elle consomme. Marlowe avait espéré ce dénouement, ou un arrêt forcé près d'une pompe, dont il aurait su tirer profit.

Dès qu'il se trouva hors de vue, il s'arrêta aussi. Il se munit du 38 dissimulé sous le volant, de sa lampe torche, d'une paire de jumelles et d'une couverture contenue dans son coffre. Puis il suivit la route vers la Cadillac en dérive, en restant assez éloigné sur le bord pour ne pas être vu. Depuis un buisson assez proche il aperçut deux individus armés de lunettes noires en train de soumettre la carcasse inutile à un ardent bombardement de coups de pieds et de poings. L'un des deux finalement jeta son chapeau à terre. C'était pourtant un chapeau de coupe raffinée, hors de prix pour un détective honnête. Sans lui, il n'était plus qu'un homme mal rasé habillé d'un uniforme sale et déchiré de la Légion Étrangère.

Les deux hommes se regardèrent. Leurs souffrances, car les Cadillac ont la peau dure, et en cela aussi ils sont proches des Dinosaures, avaient sans doute passé la limite du tolérable, ou l'inutilité de leur comportement leur était apparue dans toute sa crudité métaphysique. Ils auraient pu citer Schopenhauer. Leurs paroles furent différentes.

– Bandersnatch! hurla celui qui avait gardé son chapeau, et dont le costume était plus orthodoxe (sauf dans la Légion où il eut été déplacé).

– Par la barbe de la Reine! éructa l'autre.

– Alors? Et maintenant?

– S'il y a un patelin, il y a une gare, ou une voiture. Allons-y.

– Mais on a rien vu de vivant sur cette fichue route depuis une heure et plus!

– Partons transversalement, frumieux imbécile, rétorqua son complice sans chapeau.

L'un et l'autre franchirent la route puis escaladèrent, non sans jurons et glissades, la face vertigineuse du canyon qui se dressait sur près de douze mètres.

Marlowe, connaissant leur direction, vit qu'ils toucheraient effectivement un village. Repartant vers sa voiture, il les y devança. C'était bien un patelin, mais il put contacter Schlomo par téléphone en promettant au curé de ne pas dire de gros mots. Il dissimula sa voiture dans l'ombre derrière l'église. Ainsi embusqué il vit réapparaître les deux hommes par le champs du pasteur Baptiste. Cette transgression leur valut un spectaculaire plongeon dans le piège depuis longtemps dressé là par le saint révérend pour décourager les gamins, ou plutôt le gamin, du village (son propre fils), qui aimait trop ses pommes et venait parfois rôder aux heures de la nuit quand les loups dorment ou font semblant.

Le seul chapeau restant avait changé de tête. Marlowe en déduisit que le légionnaire était le chef. Cela fut rapidement confirmé par sa prise en charge complète des négociations avec le révérend Johnson, de l'Universal Seventh Day Rock Church of the Holy Altar of Sion, Amen, négociations qui furent promptement menées et rapidement conclues, pour la plus grande gloire de Dieu. En compensation du prêt pendant deux jours de sa Mercury 1920, sans suspension arrière, ils furent convertis et entrèrent dans la foix vraie et sainte, dont il était le fondateur. La cérémonie dura quelques instants seulement, et c'est munis de la bénédiction de ce très saint homme que les deux mécréants reprirent la route.

Marlowe ne les suivait pas; habile tacticien, il était parti devant; faisant bonne moyenne, mais pas trop, il prévoyait qu'il serait dépassé non loin de Los-Angeles, pour alors suivre le véhicule sans éveiller de soupçons.

Il en fut ainsi; sans davantage d'accidents, les deux inconnus rentrèrent dans la ville et retournèrent dans une rue non loin de Bunker Hill où ils descendirent. Une autre Cadillac

noire vint bientôt les chercher. Lorsqu'ils entrèrent, Marlowe réussit à apercevoir, en un éclair étouffé par les hurlements du démarrage, qui venait les chercher. Sur la banquette arrière il avait reconnu le Whosis Kid, notoire gangster, assassin, arnaqueur, un homme de San Francisco. Mais il avait aussi noté le numéro de la plaque. Le soleil était couché depuis quelques temps, mais dès le lendemain il ne doutait pas de pouvoir exploiter ces renseignements.

La fontaine du lobby du Idle Valley Club exhibait de nouvelles couleurs, nota Schlomo en y rentrant le premier. Il avait rendez-vous là avec Marlowe pour revoir Ralph Whitney. Le bar heureusement n'avait pas changé; seul l'écriteau en appelant à la générosité des fidèles avait disparu, remplacé par un autre remerciant les mêmes fidèles pour leur libéralité, et les invitant à l'inauguration du shofar flambant neuf nouvellement acquis.

Marlowe le rejoint bientôt. Ils allèrent s'installer dans une table de coin, munis de cocktails. Whitney ne paraissait pas. Marlowe cependant poussait du coude Schlomo pour lui indiquer le profil étonnant d'Alphabet Shorty McCoy, autre franciscain notoire, quand leur champ de vision fut abruptement réduit par l'intrusion des troncs impressionnants et opaques de deux gorilles. Ils encadraient un gabarit beaucoup plus filiforme mais humain, créant une curieuse impression d'illusion d'optique. Le mince prit la parole; son ton était sec et se voulait tranchant; à dire le vrai, il était mal aiguisé.

– Marlowe ?

– Et si c'était le cas ?

– Fais pas le malin. C'est en général un mauvais présage de me rencontrer. Le chef veut te parler. Aussi à ton copain.

– Nou... Surveillez votre langage.

– C'est ce que je fais. Allez, et pas de flingues.

Des mains faites pour aplatiser les citrouilles se rapprochèrent d'eux, mais ils entrouvrirent leurs vestes.

– Inutile d'en amener ici, il y a assez d'artillerie pour faire un remake de Waterloo. On a qu'à se servir.

– C'est ça. Des marrants. Vérifiez. OK. Suivez-moi.

On les poussa sans guère de ménagement vers une porte dissimulée derrière un rideau caché par un miroir abritant un faucon pèlerin qui feignait l'indifférence, puis dans un couloir privé de lumières. Enfin, d'une bourrade qui déséquilibra Schlomo mais pas l'expérimenté Marlowe, dans une pièce de grande dimension. L'œil était presque choqué par l'absence de l'ostentation réglementaire. Un bureau à peine plus grand qu'un cours de tennis servait de reposoir aux pieds élégamment chaussés d'un homme d'une cinquantaine d'années en costume sombre et cravate rouge. Son fauteuil de cuir noir grinçait. Depuis le pic où l'aigle qu'évoquait son visage devait contempler la plaine, il les observait.

Marlowe s'approcha de lui, très maître de lui.

– Bonjour Mr. April.

– Bonsoir. Je ne vous propose pas de sièges, je n'en ai pas pour longtemps. Je vais vous dire quelques petites choses; soit cela vous convient et ça ira, soit il faudra discuter mais comme je suis pressé mes associés (vous avez déjà été présentés) se chargeront des détails.

– Et commanderont les fleurs ?

– Vous n’aimez pas l’ambiguïté délicate du langage ? Tant mieux, nous irons encore plus vite. On m’a dit que vous traîniez passablement chez moi, ce qui ne me dérange pas, et chez d’autres personnes, ce qui ne me concerne pas, ou près d’autres personnes qui par contre ne tiennent pas à votre compagnie : bref, là où il ne faut pas. Dans les champs de mines, si vous voulez. Alors, stop : vous êtes en train de marcher en plein dessus. D’accord ?

– Nou... commença Schlomo, persuadé de tenir une piste menant à Jérôme Orbius.

– Vous êtes ?

– Mr. Schlomo Cohen, Mr. Mons April, présenta Marlowe. Il explorait des yeux la pièce. Cela lui semblait devoir dégénérer assez vite.

– Cohen ? De la famille de... quel est son prénom... ah!... Zut!... Dimitri ! Qui a payé le nouveau shofar ?

Un sous-fifre apparut derrière un miroir suspendu révélé par la rotation d’un pan de mur.

– Oui chef ?

– Qui a payé le shofar ?

– Une madame Cohen.

– Le prénom, idiot ! Il existe plusieurs Cohen !

– Masha ? suggéra Schlomo.

– Masha Cohen, chef, annonçait simultanément l’homme Dimitri.

– Masha ! Bien sûr !

– C’est ma mère.

– Vraiment ?

– N’est-elle pas brune et n’est-ce pas Rabbi Yaacov qui fut son maître ?

– Exact, confirma Dimitri.

– Hein ? Ah ! Ça change tout. Mazel Tov ! Holla ! Du café et des cigares, et du scotch pour mes invités !

Mons April, né Aprilbaum, pressa un bouton et comme par magie (ou avait-il des rabbins dans des placards prononçant de stupéfiante combinaisons de lettres suivant ses signaux ?), par l’effet de rotations et de translations, la pièce entière fut presque entourbillonnée, et il réapparut allongé languidement sur une chaise longue toute proche d’un bar roulant (même, à portée de la main), en maillot de bain et lunettes de soleil. Les deux gorilles arboraient désormais pagnes hawaïens et colliers de fleurs. Et ils éventaient docilement Marlowe et Schlomo également allongés.

– Extraordinaire coïncidence ! Veuillez encore remercier mille et une fois votre mère de ma part. Que puis-je donc faire pour vous et votre ami Marlowe ?

– Nous laisser poursuivre nos investigations. Et peut-être nous aider en répondant à quelques questions, dit Marlowe.

– Par exemple, dit Schlomo, pourquoi vouliez-vous nous faire arrêter ?

– Oh, un ami d’un ami de Frisco m’a demandé ; le Whosis Kid, si vous connaissez. Mais ça ne compte pas. Un simple goy. Une relation d’affaire. Je le connais à peine.

– Savez-vous ce qu’il fait ici ?

– Préparation, je crois. Je ne suis pas concerné, vous savez. C’était un simple service.

– Et où peut-on le trouver ?

– Il passe ici de temps en temps. Autrement, je peux me renseigner, si vous voulez.

– Nou... Cela serait fort appréciable.

– Et aussi, si vous vouliez bien rendre un rapport un peu... arrangé... à ce gentleman. Quelque chose qui lui plaise.

– Oui... Que vous avez obtempéré ? Un mensonge, en quelque sorte. Mais n'est-il pas dit : *Tu...*

– Ou que nous n'avons pas obtempéré, et que l'ambiguïté subtile fasse le reste, le rassura Schlomo qui devinait son scrupule. Demandez à un scénariste. Vous devez en connaître.

– Bien sûr ! J'en connais ! Bertram Casper, et tout ça. Pas de problème. Vous avez raison. Et à part ça, monsieur Cohen, comment trouvez-vous notre belle ville de Los Angeles ? Vous passez un bon séjour ?

– Bof, le travail, vous savez ce que c'est.

– Évidemment.

Dimitri reparut soudain, en costume de moujik.

– Patron, votre rendez-vous.

– Zut ! C'est vrai, j'avais oublié. Excusez-moi : un gêneur. Repassez donc à l'occasion.

Un autre bouton ramena le bureau à son aspect originel. Plus un doberman dopé attaché par une ficelle dans un coin.

Marlowe et Schlomo se levèrent pour sortir. L'un des gorilles leur ouvrit la porte, plus accueillante cette fois.

– Ah ! Pendant que je vous ai sous la main ! les retint April. Un point qui m'a toujours rendu perplexe. L'an dernier à Las-Vegas lors de Yom Kippur le rabbi Weinstein ne portait pas de pistolet, et il m'a dit que c'était parce que Satan n'avait pas de pouvoir en ce jour là. Comment le savons nous ?

– Nou, c'est que la gématria de *Satan* – Dieu nous préserve de son emprise – est trois cent soixante quatre. Ainsi aussi, durant les années bissextiles, sont bénis entre tous les enfants nés le dernier jour de février, car ils n'auront pas à lutter contre la tentation de Satan, ainsi qu'il est dit : *Je te le livre* (Job 2, 3), ainsi ne dira-t-il pas : *Lui qui m'assaille par une tempête, qui multiplie sans raisons mes blessures* (Job 9, 17) ; ce qui est un blasphème, ainsi que l'enseignent justement les Sages – bénis soit-ils. Parmi ces fils de Dieu, mon cousin.

– Tout ceci est subtil. Mais notre rabbin explique si mal !

– Va écouter ma mère Masha et tu comprendras la Torah.

Alors il fut illuminé.

Marlowe et Schlomo dirigèrent leurs pas vers un grill supportable, pour discuter de tout cela en mangeant un peu ; Schlomo restait réticent à l'idée d'inviter Marlowe chez lui. Leur moral était bon, ils pensaient boire peut-être plus qu'un *log* de vin italien. Ils devisaient gaiement. Au coin d'une rue banale, un homme surgit devant eux, un autre aussitôt derrière. Une lame étincela dans un reflet sournois.

– Ah, ah !

L'un d'eux bondit sur Marlowe, le poing levé. Le détective, inconsciemment, fit comme un pas de côté, et la crosse s'abattant en force rencontra son épaule gauche, le faisant plier sous

le choc. Schlomo retroussa alors ses manches dans les règles, plein de rage, près à intervenir. Il fut attaqué par l'homme au couteau qui s'interposa. Par des gestes amples et brusques, celui-ci le fit reculer et, au bord du trottoir, perdre l'équilibre. À terre, Schlomo reçut un terrible coup de botte dans le dos, qui étouffa dans un cri sa combinaison de lettres. Seul un papillon un peu incongru en résulta qui voleta au loin sans tarder.

Marlowe avait, au moment de chûter, plongé sur les genoux de son agresseur, mais celui-ci résista et le frappa de nouveau, et encore une fois. Il lâcha prise. Schlomo de nouveau put croire que sa tête explosait. Par réflexe, il lançait sa main en cercle au hasard, mais éfléura seulement une jambe qui lui percuta l'estomac.

Les deux malfrats s'éloignèrent alors des deux détectives.

– Alors ? demanda l'un à l'autre.

– Encore un peu, avant le reste.

– Houais, bonne idée.

Ils se rapprochèrent mais une voiture sombre s'arrêta juste devant. Ils retinrent leurs coups. Un nouvel intervenant sortit.

– Stop ! dit-il.

– Casse-toi minable, ou tu en goûteras aussi ! lui fut-il répondu.

– Ah oui ?

Indifférent aux armes brandies par ses opposants, ce nouveau venu avança tranquillement. Tandis que Schlomo se tournait péniblement sur le dos et que Marlowe se relevait sur un coude, il entreprit les voyous à la boxe classique ; avec juste un rien de fouet pour contrebalancer l'infériorité qualitative de ses mains nues.

– Argh !

– Gasp !

Le combat dura peu, et Marlowe n'était pas encore adossé au mur, que déjà, sans demander leur reste, ils s'enfuyaient à toutes jambes. Leur vainqueur vint relever Schlomo, grimaçant.

– Allons, Mr. Cohen, est-ce bien raisonnable de fréquenter ce genre d'endroits ! Heureusement que je passais par là et que je vous connais ! Ne recommencez pas, la chance n'est pas toujours une compagne fidèle. Allez, au-revoir !

Presque aussitôt la voiture repartit sans que lui ou Marlowe ait pu prononcer un mot. Il sembla encore à Marlowe voir Alphabet Shorty McCoy assis à l'avant, mais sa tête lui faisait penser à une nuit orageuse, et il n'aurait pu en jurer. Sa bouche portait le goût amer du sang qui coulait encore. Ils s'entre-aidèrent pour s'asseoir aussi bien que possible et souffler un peu.

– Qui c'étaient ?

– Sais pas. Inconnus. Qui c'était, lui ?

– Le fils en fuite de mon voisin. Je crois. Mais il devrait être en fuite.

– Vous avez vu le type devant ?

– Non, pas pu.

– Alphabet Shorty McCoy, il me semble. Qu'est-ce qu'il fait ici ?

– Ah...

- Tout Frisco semble s’être donné rendez-vous.
- Et ça fait beaucoup de coups sur la tête.
- On s’en est bien tiré.
- Je sais.
- Retournons chez moi boire un verre. J’ai de quoi rétrécir plaies et bosses.
- Let’s go.

Ils clopinèrent tant bien que mal. Un hurlement les saisit juste devant la Studebaker de Schlomo. “Charge!” criait une voix féroce.

Leurs deux agresseurs revenaient en contre-attaque.

Des balles sifflèrent à leurs oreilles, un pistolet au rythme d’une marche funéraire, une mitraillette mimant la partition du percussionniste dans la seconde symphonie de Mahler. Marlowe et Schlomo dégainèrent et firent face. Pleins de rage froide, leurs adversaires progressaient en tirailleurs. Schlomo, piètre tireur à vrai dire, visait les flaques d’eau pour aveugler les assaillants de splashes divers. Marlowe se glissa au volant de la voiture et parvint à démarrer. Ils s’esquivèrent dans le trafic béant vers Highman Street.

– Ouf! soupira Schlomo.

– Charge! hurlèrent derrière eux deux cavaliers juchés sur de sombres montures, qui à travers les véhicules enchevêtrés se faufilaient.

Dans tout les azimuts non zénithaux, les projectiles fusaient.

Leurs cheveux se dressèrent sur leurs têtes. Marlowe n’attendit pas le feu vert, prit un sens interdit, accéléra, soutenu par Schlomo. Mais, lancés dans de grandes glissades ponctuées de cris d’encouragement, les ennemis restaient à portée de tir. Un pneu fut fatalement touché, la Studebaker partit en spirale, un deuxième éclata et elle avala à moitié un trottoir. Les chevaux hennirent en se cabrant. Toute fuite coupée, Schlomo et Marlowe les attaquèrent de front.

La mêlée appartenait maintenant aux poings nus. Schlomo héla un groupe de touristes anglais qui n’était pas loin, et sur la bonne foi de son accent d’Oxford – chance! ils n’étaient pas de Cambridge! –, ils se joignirent à lui. Sur les interventions successives de quelques marins français par simple esprit de contradiction puis de nombreux passants à la soirée ennuyée, le combat mortel se métamorphosa en gigantesque bagarre sportive essentiellement hygiénique. Des amitiés s’y formèrent que trente années ne purent désunir.

Schlomo et Marlowe avaient quitté la piste assez tôt. Ils coururent jusqu’au plus proche taxi. Le chauffeur râla : il avait juste tombé la veste et retroussé ses manches. L’heure où il les déposa devant les Bristol Apartments était fort tardive.

– Ouf! reprit Schlomo.

– À qui le dites vous. Des types collants. Vous voulez un verre?

– Oui.

Marlowe plaça sa clef dans la serrure. Le lobby était plongé dans l’obscurité. Seule la lumière allumée dans la hall qui luisait à travers le verre dépoli indiquait le chemin. Et puis la flamme du briquet qui s’alluma dans un le coin opposé. Le dé clic était désagréable, une odeur de pétrole irrita leurs narines. Le temps qu’ils se retournent, la flamme n’était plus que le bout d’une cigarette à la trajectoire erratique. Ils n’avaient pu apercevoir un quart de

menton carré et un bout de cicatrice grim pant le long d'un visage fermé.

– Marlowe ? Cohen ?

– Pas un pas de plus ! interrompit Marlowe, plongeant la main dans son imperméable, l'index tendu vers l'avant.

– Hola ! Pas de ça ! April m'envoie.

– Ah ?

– Voilà ce que vous cherchez, c'est ce qu'il m'a envoyé vous dire.

La luciole rouge traça quelques lignes puis plongea vers la main de Schlomo. Il la retira, sursautant, mais il sentit qu'il avait entre les doigts un papier plié en deux. Une grande ombre fit disparaître la lumière rouge. Deux, trois fois, de lourdes chaussures marchèrent sur le sol ciré, puis plus de bruits, plus de cigarette. Juste une vague fumée restante.

– Ouf !

Et la lumière fut. Schlomo bondit sur place, et sans le bras de Marlowe qui venait d'actionner un interrupteur, il serait tombé.

– Gasp ! C'est une ville dure pour les nerfs.

– Faites-les vous retirer, comme nous. Qu'est-ce que c'est ?

Schlomo regarda le papier. Réagissant enfin, il le déplia. Une simple adresse y était inscrite : *Florence Apartments 32B, Bunker Hill*.

– Let's go.

– Maintenant ? Est-ce bien raisonnable ? C'est peut-être un piège. Voire deux pièges en un.

– Prenons d'abord un verre, si vous voulez, Mr. Cohen.

– Bonne idée.

Schlomo espérait qu'en montant chez Marlowe il se donnerait un peu de temps pour réfléchir et considérer les risques de finir égorgé avant la matinée. Mais son partenaire alla juste remplir une flasque et appeler un taxi. Marlowe transmet l'adresse au chauffeur. Il était trois heures trente-sept.

Bunker Hill est un quartier triste, un de ces endroits dont la population croît sans cesse bien que chacun veuille le fuir, où les centres d'animation sont les salons funéraires. Et les *Florence Apartments*, même de nuit, semblaient bien avoir besoin d'animation. Même l'architecture sur la pente de la colline qui plaçait les étages en-dessous du rez-de-chaussée ne pouvait créer un sourire dans la brique sale.

Marlowe et Schlomo entrèrent doucement. L'intérieur avait tout le charme démodé d'un flic tabassant un ivrogne. Derrière le comptoir le veilleur de nuit et une bouteille de whisky semblaient endormis. Mais comme la bouteille était plus sobre, c'est elle qui leur indiqua l'escalier vers le 32B, troisième étage vers le bas. Ils le descendirent, parcoururent lentement le couloir crasseux et mal éclairé. La chambre qu'ils cherchaient était la seule dont un filet de lumière s'échappait encore.

Marlowe fit signe à Schlomo de se taire, et se faufila prudemment devant la porte. Il écouta quelques instants ; un vague murmure venait de l'intérieur. Il montra deux doigts à Schlomo qui hocha la tête. Puis il se releva, saisit son arme. Avec la maîtrise d'un agent expérimenté il enfonça la porte jusqu'au fond de la pièce. Ils firent irruption.

L'un des deux occupants porta la main à sa poche arrière. Marlowe, déjà sur lui, en arracha un hurlement de douleur d'un coup de crosse. Le deuxième homme était resté immobile, les yeux aussitôt fixés sur Schlomo, des yeux durs et brillants. Schlomo le reconnut malgré son uniforme sordide de la Légion Étrangère.

– Schlomo Cohen ! Enfin !

– L'inspecteur Ford !

– Vous le connaissez ?

– Oh oui, il me connaît...

– En tout cas, ce sont eux qui ont essayé de me suivre ce matin. L'uniforme est reconnaissable.

– L'inspecteur Ford... répétait Schlomo Cohen, ahuri.

– Dites plutôt Légionnaire Ford, deuxième classe, Schlomo Cohen. Voilà ce à quoi j'ai été réduit par ta faute, et par celle des campagnes de diffamation de tes amis. À la circulation, ils voulaient me mettre. Moi ! Moi, qui ait découvert le meurtrier de Sir Fitzgerald, assassiné par un boulier empoisonné ! Moi, qui ait démasqué l'égorgeur aux trois cabanes !

– Nou... Vous surestimez votre contribution à la résolution de ces deux cas, inspecteur.

– Tais-toi, Schlomo Cohen ! Ils ont voulu me rabattre, mais je suis fait d'une étoffe plus robuste. J'ai passé la Manche en classe économique, j'ai traversé la France sous la pluie, j'ai mangé du camembert pour survivre, je me suis engagé dans la Légion. Pas pour échapper à mon passé, non, pour apprendre à haïr et à tuer – ce qu'on enseigne peu dans le cursus de Scotland Yard. Et quand j'ai reçu ce télégramme sur le Yang Tsé Kiang, je vous jure que tout les tigres du monde n'auraient pas pu m'empêcher de sauter par dessus-bord et de devancer les crocodiles jusqu'à l'autre rive du fleuve, pour venir ici, à Los-Angeles, pour te trouver la peau, Schlomo Cohen.

– Qu'est-ce que cette fable ? demanda Marlowe. Ça ne colle pas.

– Nou... C'est un peu compliqué, une vieille histoire... Une querelle ancienne.

– Et Jérôme Orbius ?

– Je crois que nous ne le trouverons pas ici.

L'inspecteur Ford vit une étincelle de perplexité dans le regard de Marlowe, beaucoup de gêne dans celui de Schlomo. Il agit. Un plongeon vers sa table de chevet dont le tiroir était ouvert. Schlomo appuya sur la détente, le coup ne fit que traverser le plancher. Marlowe poussa vigoureusement du pied le lit placé devant lui, et la table bascula, entraînant Ford dans son déséquilibre. Il dut se relever sur les genoux.

– Stop ! lui intima Marlowe en armant et en braquant son arme.

L'inspecteur Ford lança une talonnade inspirée dans le matelas, et l'objet se dressa soudain face à Marlowe. Celui-ci tira aussitôt, bouscula cet obstacle. Ses yeux ne virent personne derrière. Ford n'avait pas cherché à atteindre le tiroir, il s'était précipité du côté opposé. Devant Marlowe et Schlomo horrifiés il se jeta par la fenêtre, dans un dense fracas de verre brisé. Ils rentrèrent les épaules instinctivement, et seul un éclat de rire malsain leur fit souvenir que ce troisième étage était à un pied du sol. Ils gagnèrent le cadre défoncé de la fenêtre. L'acolyte de Ford sortit alors de sa réserve pour filer vers, puis par, la porte d'entrée. Il y eut un instant de flottement.

– Derrière Ford ! cria Schlomo en prenant les devants.

Au pays du cartoon et de Tex Avery, ils auraient pu craindre de tomber d'un authentique troisième étage désormais, mais ils faillirent seulement trébucher car le sol était bas. Dans les ténèbres, ils ne purent distinguer dehors que des rangées de maisons identiques et de salons funéraires éteints.

– Vers le bas, dit Marlowe.

Ils coururent quelques minutes, ralentissant souvent pour scruter les façades, puis marchèrent encore un peu. Ils avaient les bras baissés, le front soucieux.

– Perdu, résuma Schlomo.

– Yeah. Pourriez-vous maintenant m'expliquer qui est ce type ? Il ne m'a pas l'air d'apparaître dans la distribution que vous m'avez donné. Brutal, dangereux. Sans compter qu'on s'est trompé de piste. Nous ne savons rien de nouveau sur J. Orbius. Si tant est qu'il existe.

– Vous avez appelé New-York ou pas ? Demandez à n'importe qui ! Mais si vous voulez filer, pas de problèmes. Je trouverai bien un remplaçant entre ici et San Francisco.

– Sans doute. Mais j'ai appelé New-York, justement. Il y a longtemps, même. Le premier vendredi où vous n'aviez pas rappelé chez moi. Et on ne m'a pas parlé que de New-York. On m'a aussi parlé de Londres. Ça vous dit quelque chose ? Vous n'avez même pas changé de nom.

– Nou... D'accord. Mais cela n'a rien à voir avec cette affaire.

– C'est vous qui le dites. Quoi qu'il en soit, vous mentiez.

– Je suis détective, quand même. Faudrait voir à ne pas l'oublier.

– Un détective qui doit fuir son propre pays. Et qui se retrouve poursuivi par un ex-flic cinglé qui le connaissait avant.

– À mon corps défendant !

– Alors à vous de vous défendre. Je jette l'éponge. Débrouillez-vous maintenant. Au revoir, Mr. Cohen. Taxi ! Je ne vous en veux pas, mais c'est comme ça.

Marlowe s'en alla sans une parole de plus. Schlomo soupira. D'un pas lent, il marcha presque une heure le long des rues désertes. Un autre taxi le conduisit ensuite chez lui, dans la lumière sans ressort du petit matin.

Choisissant une approche discrète, il tourna lentement la poignée de la porte. Évidemment, elle était fermée. Il sortit la clef. Évidemment, la serrure avait été changée. Il se gratta le front. Le numéro en fer forgé porté sur le linteau était hélas le bon. "Après Marlowe, Masha", pensa-t-il. "Bon, allons-y." Malgré cette bonne parole, il resta encore quelques instants. Il fit un puis deux puis d'autres demi-tours hésitants, traîna les pieds, baissa la tête. Il sonna enfin d'un doigt faible. Une hache d'abordage vint transpercer la porte juste au-dessus de sa main levée. Elle vibra prodigieusement devant ses yeux hypnotisés. Mais l'attaque venait de l'arrière, Schlomo en détacha les yeux et fit volte-face. Il était temps. Au bout du sentier, l'inspecteur Ford, rictus aux lèvres, brandissait une autre hache toute semblable, quoique peut-être plus grande, à deux mains. Ses yeux étincelaient comme des retours de flammes. Il hurla, et le son était proche de : *Outgrabe !* Dans la langueur de la matinée, il chargea.

Schlomo n'avait pas tressailli cette fois, mais plutôt, d'un geste, ouvert une voie vers la maison avec la première hache. Dans l'entrée, il hésita : escalier, vers le grenier et son échelle

jetable, ou salon ? Atteindre le living-room et mourir... Masha surgit devant lui.

– Schlomo ! Tu aurais pu frapper moins fort !

Yaaoorghuzu ! Dans un terrible craquement, Ford s'était jeté sur la porte de bois brut, constellant son visage de traînées rouges et noires. Il était presque entré, à peine sonné.

– C'est intolérable ! dit Masha. Le jour où ton cousin MacLevy est de retour !

En effet, Angus parut à son tour dans l'espace exigü. Schlomo bondit vers lui, raté d'un rien par Ford encore commotionné, cependant aussitôt sur ses traces. Schlomo avait entraîné le cousin écossais avec lui, l'emportant presque jusqu'à la porte du garage.

– File le plus loin possible et garde-le à tes trousses !

Il s'évanouit dans un grand panier fort aptement disposé là ; *Raaaououaaaa !* hurla Ford en passant en trombe.

La voiture de Masha, démarrée mécaniquement par un cousin Angus un peu médusé, s'élança dans le bruit mêlé des pneus, des pistons et de la vitre arrière fracassée ; et *Gyyzzzzoooi !* éructait Ford lancé en sprint à ses trousses.

– Australia ! murmurait inconsciemment le conducteur.

Schlomo s'extraya, presque frais et dispos, de sa cachette. Masha le rejoignit.

– Nou... Je me disais bien qu'un grand panier ça peut servir dans une maison. Heureusement que je l'ai acheté ce matin au marché au puce du Rabbi Hanina. D'ailleurs, il n'y avait pas grand chose d'autre de valable. Oy ! Si mon arrière cousin Milton avait vu ces tapis et ces coupes, lui qui créait de nouvelles façons de boire chaque année, il se serait trouvé mal. Et puis cette Mme Nebeb, quelle plaie ! Enfin, j'avais l'impression qu'il manquait quelque chose à ce couloir. N'est-il pas dit : *La terre d'Israël fut arrosée par les pluies et le reste du monde par le trop-plein d'eau ?*

– Exact.

– Et maintenant, mon Schlomo mon fils à moi, viens manger un peu et dis-moi, au juste, qu'est-ce que c'est que tout ces hurlements barbares que j'ai entendus ?

– C'est le stress dont on fait les grabataires. Je suis extrêmement las.

– Mais n'était-ce pas l'inspecteur Ford qui passait impoliment sans me saluer ?

– Si Masha, c'était lui.

– Et il est parti derrière Angus ? Tss. Il devrait faire attention à ce qu'il dit, il m'a semblé que l'une de ses exclamations était proche de celle qui transforme l'homme en carotte. Mais ce n'est pas charitable pour notre cousin de le renvoyer ainsi au loin.

– Il aime voyager.

– Certes, mais n'est-il pas dit aussi qu'il n'est pas convenable de prier pour la pluie après le mois de Nissan ?

– À peine, à peine, et nous ne sommes pas à Jérusalem – que le Très-Haut nous accorde de revenir dans la Ville Sainte.

– Nou...

Masha ne semblait pas convaincue et aurait argumenté (citant Lévitique 8, 12, pourquoi pas ?) si Schlomo ne s'était pas endormi. Elle alla préparer du thé. Et tandis qu'elle était dans la cuisine, un léger bruit venant de l'extérieur réveilla Schlomo. Sans trop savoir si c'était par réflexe, il se dirigea vers la porte.

Schlomo vit le facteur non loin du portail. Il avait coutume de passer tôt le matin. Le lendemain pourtant serait une exception, et le lendemain et le lendemain jusqu'à la fin des temps ou la résurrection. Sa position horizontale, inconfortable et contre-nature, le visage rouge et la veste assombrie disaient cela. Les morts ne distribuent pas leurs messages dans la boîte aux lettres.

Schlomo soupira. Il alla lourdement dans la cuisine et but silencieusement une tasse de thé. Il revint ensuite et sortit. Il pensait que l'inspecteur Ford était revenu, sans doute trop bien distancé par le cousin Angus trop enthousiaste, il pensait que cela l'enverrait se faire pendre et qu'il n'aurait pas un bon temps en enfer. Il pensait que cette histoire méritait une meilleure fin. Par réflexe, il s'agenouilla pour s'assurer du décès. Ce n'est pas ce qui le retint, attentif puis observateur, décidé à fouiner dans les alentours. C'était la quantité inhabituelle de long poils gris, tels que les chats en parsèment là où ils se frottent quand vient la saison. Un chat gris sombre, comme le chat Faust.

Au lieu d'appeler la police, il contacta Marlowe. "Le facteur devait avoir une lettre contenant des informations," dit-il, "sa sacoche a disparu, ils l'ont abattu, c'est clair. venez vite!" "OK", marmonna l'homme de l'art.

Le cadavre était presque caché de la route où ne passaient que quelques voitures et Marlowe arriva avant que le soleil ne les ai dénoncés.

– Alors, vous y croyez, enfin ? demanda Schlomo.

– Trop bien, dit-il sombrement.

Il tendit un journal du matin. **THE BIG KNOCKOVER!** titrait-il à perdre haleine. **ALL DETAILS.** Schlomo pâlit au fur et à mesure de sa lecture : la plus grande banque, attaquée pendant la nuit, une centaine d'hommes de main impliqués au moins, vol considérable, la Warner au bord de la faillite, treize suicides d'acteurs endettés, Alphabet Shorty McCoy, le joueur éminent, retrouvé mort.

– Votre inspecteur Ford devait être une diversion.

– On n'a rien compris.

– Pas grand chose. Ils ont dû partir maintenant. Los Angeles, c'est fini.

– Mais si j'en crois mes prévisions, la prochaine étape doit être Tokyo ! Je ne parle pas un mot de japonais.

– Ça s'apprend.

– Et ensuite, Moscou ! Je ne veux pas aller à Moscou.

– Alors laissez-les filer. En tout cas, c'est fini pour moi. Dommage, j'aurais finalement bien aimé les voir, vos deux voleurs. Ils doivent être intéressants.

Il aurait pu invoquer un théorème ergodique garantissant qu'après un temps assez long ils devraient revenir aussi près que voulu de L.A., mais cela lui échappa.

– Allez, *so long*, Mr. Cohen.

– Au-revoir, Marlowe. Merci pour tout. Je vous enverrai un chèque. Mais qu'est-ce que je vais faire ? J'ai envie d'aller voir le fond de l'océan de plus près.

– *Those are tears that were his eyes?* Allons, ne vous en faites-pas. Vous êtes dans la ville qui fabrique les rêves de l'humanité. Et c'est sans doute pour ça que nous avons autant de cauchemars. Allez voir un Mickey au ciné du coin.

Schlomo esquissa un vague sourire.

– Peut-être.

– Mais prévenez quand même les flics. See you.

Il avait déjà ouvert la porte de sa voiture quand il ajouta :

– D’ailleurs, votre Jérôme Orbius, et votre Adèle Déarena, pour rester à la hauteur de leur réputation, ils auraient pu s’en prendre à ça : aux rêves de l’humanité. Dites-vous ça pour vous remonter : cambrioler une banque, c’est vieux comme le monde. Profitable, quand même, s’ils sont doués pour organiser le partage.

Il s’en alla sur un dernier geste.

– Oy ! dit Masha revenue derrière Schlomo. Le facteur a reçu un coup ?

– Et pourtant, il est dit : *Et moi, l’Éternel, j’aime la justice, je hais la rapine et l’iniquité.* Je sais. Nou... J’ai quelques choses à faire en ville, tu veux appeler la police ? Donne-leur une tasse de thé, il est bien tôt ce matin. Dis-leur que je n’étais pas encore rentré.

Schlomo prit un tram. Deux heures après, il entra dans le cinéma le plus proche. On y jouait le dernier Disney, précédé de “Goofy joue au tennis.”

CHAPITRE 19

LES RÊVES DE L'HUMANITÉ

La magie pourtant n'eut pas à s'exprimer pour ramener Schlomo Cohen dans le monde des vivants, et il en profita d'autant plus. Il est vrai, diront certains, qu'il n'avait pas d'argent dans l'entreprise, mais plus vraisemblablement il se dit seulement qu'une position confortable l'attendait à New-York. Son troisième échec serait un récit pour ses petits-enfants, plus tard. Si ces individus n'avaient pas l'impression de perdre quelque chose à courir à travers les canaux horaires les plus déserts, tant mieux, mais il ne s'y laisserait pas prendre. Que ces deux voleurs parcourent la planète !

Et s'ils repassaient un jour à New-York, qu'ils viennent prendre un verre avant de continuer leur chemin – sinon, il les attraperait bien, si tant est que cela l'intéresse encore. Même ce déplacement à L.A., il ne le regrettait pas : un endroit intéressant, après tout les hurlements et les cris. Et puis Marlowe, somme toute, un type qui gagne à être connu. Il resterait en contact.

Allons ! Regardons *La Belle au Bois-Dormant* ! Bien sûr, c'est pensé pour les gamins. N'en attendons pas de miracles. Il est évident à un esprit un peu formé que c'est le Prince Charmant – vous avez vu son sourire ? – le coupable. Il n'y a pas vraiment de suspense. On peut penser à autre chose, bercé par la mélodie des petits bouche bée qui ne quittent pas la Belle des yeux. Penser à Mickey, par exemple. Tiens ! Preuve qu'il s'en foutait du reste, il pouvait observer – en toute impartialité –, que Marlowe avait raison et que lui, à la place de Jérôme Orbius ou Adèle Déarena, il ne se serait pas contenté d'un casse vulgaire. Pas ici. Il aurait plutôt kidnappé Mickey.

Kidnapper Mickey ! Il lâcha son pop-corn – s'attirant une sévère réprimande d'un gamin de cinq ans à peine, encore plus concentré que les autres. Évidemment ! Toutes les pièces du puzzle prenaient place. Le hold-up n'était forcément qu'une diversion : ça n'était pas leur style de réquisitionner ce bataillon de mercenaires. Le voisin et ses contacts chez Disney, ses fils aux contours louches. C'était ça ; ça, et rien d'autre.

Il ne fut pas autorisé par ses voisins à quitter la séance avant la fin, et même alors, il dut patienter jusqu'à ce que la fine couche d'étoiles diffuse dans les yeux des enfants. Il se précipita à la *Chamber of Commerce*.

- Les plans de la ville et des studios Disney !
- Top Secret ! Vous avez une accréditation signée par le président Roosevelt ?
- Nou... Raymond de la Guardia, ça ne suffit pas ?

– S’il peut vous en avoir une du président.

– Un instant.

Mais le temps de câbler à New-York, le temps que le maire appelle la Maison-Blanche, et qu’il finisse de raconter ses dernières parties de golf et sa réélection triomphale, l’après-midi était un peu engagé quand l’autographe parvint à Schlomo.

Une fois admis dans une salle aussi discrète et protégée contre les malfrats qu’une onde radio, les plans devant lui, il se livra à quelques triangulations. Si la diversion avait eu lieu cette nuit, sans doute le coup phare était-il pour le soir-même, quand la police serait la plus désorganisée. Les studios étaient immenses, bien plus grands que le Metropolitan Museum. Schlomo choisit cette fois d’intercepter les deux malfaiteurs chez eux, avant (ou après) l’exécution de leur dessein. Mais il fallait savoir où. Tout au long de périlleuses minutes où toute sa géométrie déçut son expérience, il s’employa à chercher cela.

– C’est l’heure ! Ouste ! Fini ! l’interrompit une voix.

Schlomo serra les poings. Pour ne pas céder à nouveau au désespoir, il chercha de nouveau ses premiers sentiments dans le cinéma ; en revenant ainsi en arrière, il revit le petit visage l’admonestant sérieusement.

– Un dessin d’enfant ! s’écria-t-il soudain.

Il reprit de force la carte, “Deux secondes, deux secondes, votre montre avance,” l’étala. À partir de quelques points de repère – les studios Disney, la maison du voisin, le Chinese Theatre –, il centra un Mickey grossier sur la feuille. Dans ses yeux fous il lut l’adresse révélée : Sherman Oaks, Escamillo Drive. Il partit gambadant dans la rue.

Schlomo appela Masha pour lui dire de préparer le retour vers la Métropole. Elle lui dit qu’il ne perdait rien pour attendre. Il était déjà parti.

Il arriva devant la maison quelques minutes avant huit heures. Il lui semblait deviner l’avenir. Il entra sans peine sans essayer d’être discret. Il abandonna aussi son plan initial, atteindre en secret les criminels. Plutôt, il sifflota un air populaire yiddish que sa mère lui avait appris, la complainte d’un petit cordonnier qui avait fait une paire de babouches trop petites pour le rabbin et qui avait lourdement payé cette faute durant sa longue vie. Allant au hasard, mains dans les poches, il explora la maison.

CHAPITRE 20

LE LIVRE-CHAT

Il n'y avait personne dans la pièce. Seul le chat apparut au coin d'une chaise, ronronnant déjà. Schlomo le saisit.

– Tu es fait, Schlomo Cohen !

– Je l'avais prédit ! exulta Jérôme Orbius.

“Tu n'es pas le seul,” songea Schlomo.

Ils sortaient des placards, arme au poing, à grand fracas.

– Un piège ! Je m'en doutais ! Rascals !

– Rascals ? Eh, oh, quand même ! s'indigna la belle Adèle.

– Ok, ok... Pardon, je me suis laissé emporter.

– Bon, suffit. Vous avez deviné nos plans.

– Tutoyons-nous, non ?

– D'accord. Tu sais que ce soir nous allons kidnapper Mickey. Le plus beau coup depuis le train postal, l'œuvre d'une vie. Tu en sais trop. Tu dois mourir. Tu vas mourir.

Faust ronronnait toujours.

– Oh... Est-ce vraiment nécessaire ? Faust l'aime bien.

– Et nos vacances ? Avec lui aux trousseaux, tu parles de vacances !

– Zounds ! Il meurt : j'avais oublié les vacances.

Schlomo continuait à caresser le chat.

– Est-ce décidé ? demanda-t-il aimablement.

– Oui. Mais peut-être accepterez-vous de partager notre dîner ?

– Préparé spécialement.

– Avec plaisir, avec plaisir.

– Allons-y. Pas d'entourloupes, hein ?

– Nou... Voyons...

Par une porte cochère ils entrèrent dans une grande salle, avec une belle table servie pour trois au centre, une table colorée, champêtre. Un superbe bouquet y occupait la place d'honneur.

– Très joli, apprécia Schlomo.

– Merci. Oh, j'oubliais. Je ne crois pas que ce sera kasher.

– Nou... Aucune importance, ne vous inquiétez pas. Pour prolonger sa vie, l'homme a droit à de nombreuses transgressions, comme nous pouvons le déduire de ce passage, au nom

de R. Johanan : *Tous les moyens sont bons pour préserver sa vie sauf l'idolâtrie, l'adultère et le meurtre.*

– Alors, mangeons !

Et ils mangèrent la soupe et la salade en parlant de peinture et de cinéma et de pays lointains, car Jérôme et Adèle, après cette dure année, allaient quand même se reposer semble-t-il, et faire un tour du monde. Ils parlèrent de mythes anciens et de légendes de naguère.

Au moment d'attaquer le poulet, Adèle demanda, après une citation érudite.

– Mais au fait, Schlomo, comment un si fin talmudiste, si pieux, a-t-il pu en arriver à exercer la profession douteuse de détective privé ?

– Nou... C'est là une question indiscreète.

– Oh ! Dans ce cas, inutile de répondre.

– Non, non. Il y a dans cette question beaucoup de secrets cachés. Mais à cette heure, pourquoi dissimuler ? Les plus beaux trésors sont ceux qui sont dévoilés. Je vais vous conter cette histoire, ainsi qu'il est dit : *Les premiers sages étaient appelés conteurs, car ils comptaient chaque lettre de la Torah.*

– Est-ce que c'est long ?

– Pas trop, mais qui conte doit conter lentement, pour ne pas perdre le parfum.

– Alors, mangeons d'abord.

– Let's.

Ils mangèrent. Et Schlomo commença à parler.

– C'était il y a longtemps. Je devais avoir douze ans, oui, c'était avant ma Bar-Mitzvah. Douze ans... Le début des grandes interrogations, non ? Ma mère Masha – puisse-t-elle nous enterrer tous – m'enseignait déjà le Talmud et aussi la Kabbale. Nous passions de nombreuses nuits, indifférents aux étoiles, penchés sur d'obscures interprétations de la Torah. Une nuit où la contradiction était encore vigoureuse au petit matin, Masha me montra le Livre-Chat.

– Le Livre-Chat ?

Faust, qui croisait sous la table en quête d'offrandes, s'arrêta, et ses yeux se fixèrent sur Schlomo.

– C'est un livre ancien, peut-être écrit dans la Provence kabbalistique d'Isaac l'Aveugle. Je ne sais pas par qui ; je ne sais pas quel ancêtre de Masha l'a trouvé un jour. Mais de toutes les bibliothèques de mes aïeux, abandonnées au cours des siècles dans l'exil, c'est le seul qui ait toujours survécu. Il a une lourde reliure de fer, le papier est épais et pesant. Sur ses pages, il y a exactement toutes les lettres minutieusement recopiées de la Torah. Mais chaque fois que l'on ouvre le Livre-Chat, toutes les lettres sont permutées, et le texte qui apparaît est chaque fois différent. Il y a dans la Torah tant de lettres qu'elle contient, si on la permute, toutes les œuvres écrites par les hommes, et qui sont pour cela sacrées, et d'autres encore à naître. J'y ai lu le livre qui commence par : *En un village de la Manche, du nom duquel je ne me veux souvenir...*, et celui qui commence par : *Call me Ishmaël*. Une autre fois j'ai vu ce vers : *Nel mezzo del cammin di nostra vita*, mais celui-ci Masha ne me permit pas de le lire. J'ai aussi lu quelques pages étranges, avec des phrases comme *riverrun, past Eve and Adam's...* Parfois le Livre-Chat semble pris de fièvre, les pages brûlent et les lettres

semblent délirer, le livre n'est habité que de cris. Et Masha m'a aussi dit que pendant les nuits très calmes, si on ouvre lentement le livre, on entend le bruissement des lettres le long des pages qui vont écrire un nouveau texte.

– Quel bruit cela fait-il ?

– Cela rappelle un peu le bruit des cigales, m'a dit Masha.

– Mais pourquoi le Livre-Chat ?

– Il est dit que le premier jour la première ligne portait : *Je suis comme le chat de gouttière*. Mais je n'ai pas vu cela dans le livre ; je n'ai pas vu le livre se répéter. Si le temps y suffit, il épuiserait toutes les combinaisons de la Torah. Et l'on y trouverait tout les secrets et tout les théorèmes, et aussi votre histoire et la mienne.

– Mais qui a pu créer cela !

– Probablement un rabbin décidé à détruire le mal en retrouvant la Torah originelle qui est l'une de ces permutations.

– Cependant, quel rapport avec votre carrière de détective ?

– Un jour, je suis resté seul dans la maison parce que Masha était chez le rabbin et lui menait la vie dure. Je m'ennuyais un peu. J'ai pris le Livre, et je l'ai ouvert, machinalement, et puis j'ai commencé à le lire. Le texte n'était pas dépourvu de sens, mais il n'était pas comme les autres. C'était une histoire. Différente. Il n'était pas question de rabbis miraculeux ou voyageurs, ni de la Torah et de ses secrets. Au contraire, il y avait un héros mystérieux, des personnages subtils et fourbes, et pourtant le courroux du Très-Haut ne les abattait pas. Joel Cairo, Brigid O'Shaughnessy, Mr. Gutman. Tous étaient lancés dans la quête sanglante d'un certain objet précieux. Leurs actions ne m'étaient pas expliquées. Mais je ne cherchais pas de signification allégorique. J'étais seulement captivé. J'avais lu deux-cent pages environ quand Masha rentra. Elle n'aurait pas approuvé ce livre ; je le refermai juste à temps. Mais bien sûr, quand je pus le rouvrir, je n'y trouvai nulle part la fin, et je restai seul, dévoré par la curiosité. Qui avait tué Miles Archer, et le capitaine Jacobi ? Où était le faucon maltais ? Comment savoir ? Après une longue semaine où j'interrogeai chaque jour le Livre-Chat, je décidai de résoudre moi-même ce mystère. J'en savais certainement assez, je n'avais rien oublié. Je pris la place de Sam Spade, le Satan blond. Ainsi naquit ma vocation, quand je vis avec quelle facilité et quel plaisir je débrouillai cet écheveau. Quand ce problème fut résolu, je ressentis comme une nostalgie, un regret. Mais bientôt j'appliquai cette faim nouvelle à identifier et confondre le voleur des phylactères de Meir Aaron. Voilà. Depuis, j'ai su que cette histoire du Livre-Chat était un livre de Dashiell Hammett, et en cachette j'ai pu la relire jusqu'au bout. Bizarrement, ses conclusions ne sont pas les mêmes que les miennes. Il a dû inventer, à la fin.

– Mais ce livre existe encore ?

– Oui, partout où va Masha va le Livre-Chat.

– Ah, ah. Je vais peut-être rester un jour de plus ici.

– Mais n'allez pas essayer de le prendre et de le lire, car on dit qu'il est aussi un Livre-Océan, et que l'homme impur qui l'ouvre est tellement fasciné qu'il ne peut s'en éloigner avant qu'il ne soit fou, ou mort. Et Masha fait bonne garde, et avec elle tout les esprits qui sont en son pouvoir.

Faust miaula. Jérôme Orbius le regarda, songeur.

– Si vous le dites. Mais cela pourrait être le mot de la fin, non ? Ce sont de bonnes paroles pour mourir. Nous avons encore à faire ce soir.

– Oui, dit Schlomo. J’ai dit ce que j’avais à dire.

Adèle sortit de sa poche un petit revolver de nacre, Jérôme une dague aiguë.

– Le choix vous appartient.

– Nou... J’ai dit ce que j’avais à dire, et pourtant vous ne m’avez pas entendu. *There are more things in heaven and earth.* Je prononcerai encore un mot, une combinaison de lettres, mais vous ne l’entendrez pas. Sur son souffle votre âme sera portée hors de ce lieu, et dans un autre, hors de cet instant, et dans un autre. Masha me l’a appris. Puisse le Très-Haut vous y réunir encore.

– Ah, ah !

– Ne riez pas...

Les cinq lettres qu’il prononça ne ressemblaient à aucunes autres.

Le vent commença à hurler.

Deux ombres s’envolaient.

Au dehors, dans le lointain, un chat miaulait.

ÉPILOGUE

Fort heureusement, Jérôme Orbius et Adèle Déarena, bien qu'évaporés, laissaient derrière eux assez de preuves de leurs actions passées et de leur dessein terrible. La gloire de Schlomo Cohen en fut grandie et son innocence éclata dans le Royaume d'Angleterre. Il reconnut alors que le cricket était un don du Ciel et rejeta l'hérésie du base-ball. Moins d'un mois après, il débarqua avec sa mère fort joyeuse dans le port de Londres d'où il avait dû fuir.

Ainsi reprit la vie, et Schlomo tenta plusieurs fois d'expliquer comment il avait triomphé de Jérôme Orbius et Adèle Déarena et décrypté leurs plans. Personne ne le comprit jamais.

10-92 / 16-5-93 / 8-6-93 / 13-8-93 – Révisé 1/11/94 – 28/9/00